



Édito

de Fabrice Boudjaaba, directeur adjoint de l'InSHS

Les infrastructures de recherche ont acquis au cours de la décennie écoulée une importance grandissante dans l'accompagnement du développement des projets de recherche et l'évolution des pratiques de recherches des différentes communautés. Chaque discipline s'est appropriée les différents outils mis à sa disposition [p2]

SCIENCES PARTAGÉES

Un sociologue au Comité consultatif national d'éthique : la production des avis [p22]

VALORISATION

LinkRdata, une nouvelle visualisation des données pour les SHS : application à la cognition [p24]

VIE DES LABOS

Institut de recherche sur le Maghreb contemporain : trente ans de recherche euro-maghrébine [p27]

À L'HORIZON

STUCCO. Les stucs des nécropoles romaines de Pouzzoles (Campanie, Italie) [p30]

ZOOM SUR...

Études culturelles, perspectives de recherche S'intéresser aux études culturelles peut se révéler une gageure. Les sciences de la culture héritent, d'une part, d'une vision manichéenne opposant, comme en Allemagne au XIX^e siècle, les sciences de la culture à celles de la nature [p33]

CAMPUS CONDORCET # PERSPECTIVES

Émergence d'un nouveau pôle d'enseignement supérieur et de recherche dans un territoire du Grand Paris en mutation [p51]

UN CARNET À LA UNE

Mambo ! [p55]

À PROPOS

« On force ». L'aventure du Programme 13-Novembre [p4]

FOCUS

Au cœur de la recherche en histoire économique : le XIX^e *World Economic History Congress* (WEHC), 2022 [p8]

TROIS QUESTIONS À...

Françoise Barret, Élisabeth Calandry et Claire Péricard, sur le travail entrepris pour sortir de l'oubli des femmes anthropologues et conteuses invisibilisées [p10]

OUTILS DE LA RECHERCHE

Traduire les mots de la révolution et de la guerre en Syrie [p12]

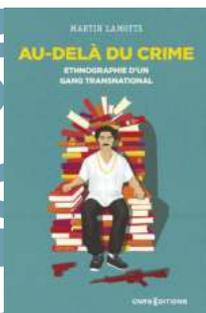
MÉTISSAGES

« Archémouon », approches croisées pour l'exploration des structures souterraines [p15]

ANTHROPOLOGIE EN PARTAGE

Migrations et en-partage : quand l'alimentation rassemble [p18]

LIVRE



Au-delà du crime. Ethnographie d'un gang transnational, Martin Lamotte, CNRS Éditions, 2022. Originaires des prisons de Porto Rico, les Netas se sont développés sur la côte est des États-Unis à partir de la fin des

années 1980. À l'heure de la « guerre contre la drogue », ils sont l'un des principaux gangs de New York, impliqués dans les conflits de territoire qui déchirent la ville. Le groupe s'étend ensuite en Amérique Latine et en Europe [...] voir toutes les publications

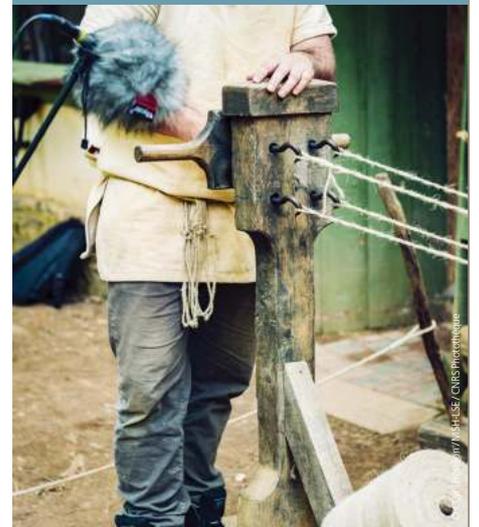
REVUE



M@n@gement est la première revue entièrement gratuite et en accès ouvert en management, stratégie et théorie des organisations. Publiée uniquement au format électronique, elle a été créée il y a plus de vingt ans, avec une philosophie et

un modèle de science ouverte dit « diamant », sans frais de soumission, de publication, ni de lecture. *M@n@gement* est la revue officielle de l'Association internationale de management stratégique [...] voir toutes les publications

PHOTO



Captation sonore du tissage d'une corde, château de Guédelon, Yonne



Édito

de Fabrice Boudjaaba, directeur adjoint de l'InSHS

Les infrastructures de recherche (IR) ont acquis au cours de la décennie écoulée une importance grandissante dans l'accompagnement des projets de recherche et l'évolution des pratiques de recherches des différentes communautés. Chaque discipline s'est appropriée, selon ses besoins et à des rythmes divers, les différents outils mis à sa disposition par ces infrastructures.

Ces infrastructures sont définies de la manière suivante dans l'actuelle [feuille de route des infrastructures 2021](#) publiée par le MESRI pour tous les domaines scientifiques : « Une infrastructure de recherche se caractérise par des installations, ressources ou services essentiels, uniques et d'envergure nationale, voire européenne ou internationale, dont l'objet est de conduire et soutenir une activité de recherche d'excellence. Elle comprend des équipements scientifiques, des ressources telles que des collections, archives et données scientifiques, des services et infrastructures numériques, et tout autre outil essentiel pour soutenir une recherche et des innovations au meilleur niveau ». Cette définition recouvre une grande variété de dispositifs, de l'accélérateur de particules à des plateformes de taille beaucoup plus modeste, parfois distribuées dans de multiples endroits du territoire.

Ces infrastructures se déclinent au niveau des sciences humaines et sociales à travers 2 IR* (anciennement TGIR pour Très Grandes Infrastructures de Recherche) [HumaNum](#) et [Progedo](#) et des IR au nombre de trois : [OpenEdition](#), le [Réseau national des Maisons des Sciences de l'Homme](#) (RnMSH) et [Métopes](#).

La différence entre IR* et IR tient moins à leur taille ou à leurs missions qu'à leur mode de financement : les premières sont financées en grande partie par une dotation récurrente fléchée de la part de l'État (action 13 du programme 172 de la loi de finances), tandis que le développement des secondes repose sur les moyens et la politique d'emploi des organismes ou des établissements qui les portent.

Ces infrastructures SHS sont donc des dispositifs qui mettent à disposition des chercheurs et chercheuses des services et/ou des données qui contribuent à faire évoluer les pratiques de recherches. HumaNum promeut ainsi le développement des humanités numériques en offrant des services d'archivage, d'exposition et de moissonnage des projets de recherche, des outils numériques de travail partagé, de traitement des données de recherche, etc.. HumaNum accompagne également les communautés dans la fabrication d'outils numériques spécifiques à certaines d'entre elles et la diffusion de bonnes pratiques de recherche à travers des consortiums thématiques.

Progedo, de son côté, met à disposition des communautés des données quantitatives issues de la recherche en sciences sociales ou de la statistique publique et promeut le développement de la culture et de l'usage des données quantitatives. Progedo vise notamment à réduire le toujours large fossé existant entre la profusion de données dont la France dispose — du fait notamment de l'ancienneté et de la qualité de son appareil de statistique publique — et le faible usage de ces données par certaines communautés de recherche.

OpenEdition constitue, quant à lui, le principal portail de ressources électroniques en sciences humaines et sociales (revues scientifiques, livres et carnets de recherche en ligne) et contribue à la diffusion des publications scientifiques dans une démarche volontariste de science ouverte.

Métopes vise enfin à mettre au point, développer et diffuser librement dans la sphère publique, par des actions de formation auprès des éditeurs publics et des revues scientifiques, un ensemble d'outils et de méthodes permettant d'organiser leur production et leur diffusion papier et numérique sur le modèle du *Single Source Publishing*.

La particularité du dispositif des infrastructures de sciences humaines et sociales, tel qu'il a été construit au début des années 2010 et tel qu'il continue de se développer, réside certainement dans la forte articulation entre ces différentes infrastructures. Ainsi HumaNum et Progedo s'appuient-ils fortement sur les Maisons des Sciences de l'Homme (MSH) pour déployer leurs offres de services. Cela passe par l'installation de relais et parfois de serveurs pour HumaNum et par la mise en place de Plateformes Universitaires de Données (PUD), dans les MSH pour l'essentiel mais pas toujours, en ce qui concerne Progedo. Cela se traduit aussi par des collaborations renforcées entre HumaNum, OpenEdition et Métopes, dans le projet Equipex + « Commons » (*Consortium de moyens mutualisés pour des services et données ouvertes en SHS*) destiné à couvrir l'ensemble de la chaîne de production des connaissances, de la constitution des données à leur diffusion dans la sphère publique, contribuant ainsi à faire progresser la dynamique de la science ouverte. Les équipes des trois « infra » impliqués dans ce projet sont lauréates du Cristal collectif du CNRS cette année.

L'ensemble des infrastructures de recherche en SHS sont portées par le CNRS, parfois seul, parfois en collaboration avec d'autres établissements. Elles constituent un champ prioritaire de la politique scientifique de l'InSHS, qui se traduit par un abondement constant en personnels et en moyens de ces dispositifs depuis une dizaine d'années, généralement opérés par

des unités d'appui et de recherche (UAR) de l'InSHS, et ceci au service de l'ensemble des communautés de recherche au niveau national, au sein des unités mixtes de recherche (UMR) comme des unités de recherche.

Ces infrastructures, qui ont toutes plus ou moins une décennie d'existence, sont maintenant bien installées dans le paysage de l'enseignement supérieur et de la recherche et identifiées par de nombreux chercheurs et chercheuses comme des ressources incontournables pour déployer leurs recherches. Elles sont toutes cependant, à différents degrés, confrontées à de nouveaux défis pour les années à venir.

Le premier défi est sans doute, revers de leur succès, de préserver leur capacité à gérer la demande croissante et parfois exponentielle de services de la part des communautés. HumaNum doit ainsi rester en mesure de répondre aux demandes habituelles de service tout en préservant sa capacité à proposer des services numériques

innovants. Sur ce point, l'articulation avec les dispositifs relais en MSH ou ailleurs et l'offre de services numériques que certains sites partenaires commencent à développer sont fondamentales pour bien répartir l'effort. Le deuxième défi pour les « infra » est celui de leur articulation avec les dispositifs européens équivalents, les ERIC (*European Research Infrastructure Consortium*) dans lesquels la France, par la voix du ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche (MESR), est engagée. Progedo est le nœud national de trois de ces ERIC (CESSDA, ESS, SHARE) et HumaNum de l'ERIC DARIAH ; OpenEdition est impliqué dans le projet d'ERIC OPERAS. L'implication des IR françaises dans ces consortiums est de plus en plus tangible, mais les communautés françaises de recherche se sont encore faiblement approprié ces dispositifs européens et leurs ressources. Le troisième défi est financier : il s'agit de faire face aux nouveaux coûts engendrés par la participation de la France aux infrastructures européennes en SHS (augmentation des cotisations des ERICs existants et cotisation des nouveaux ERICs).

À PROPOS

« On fonce ». L'aventure du Programme 13-Novembre

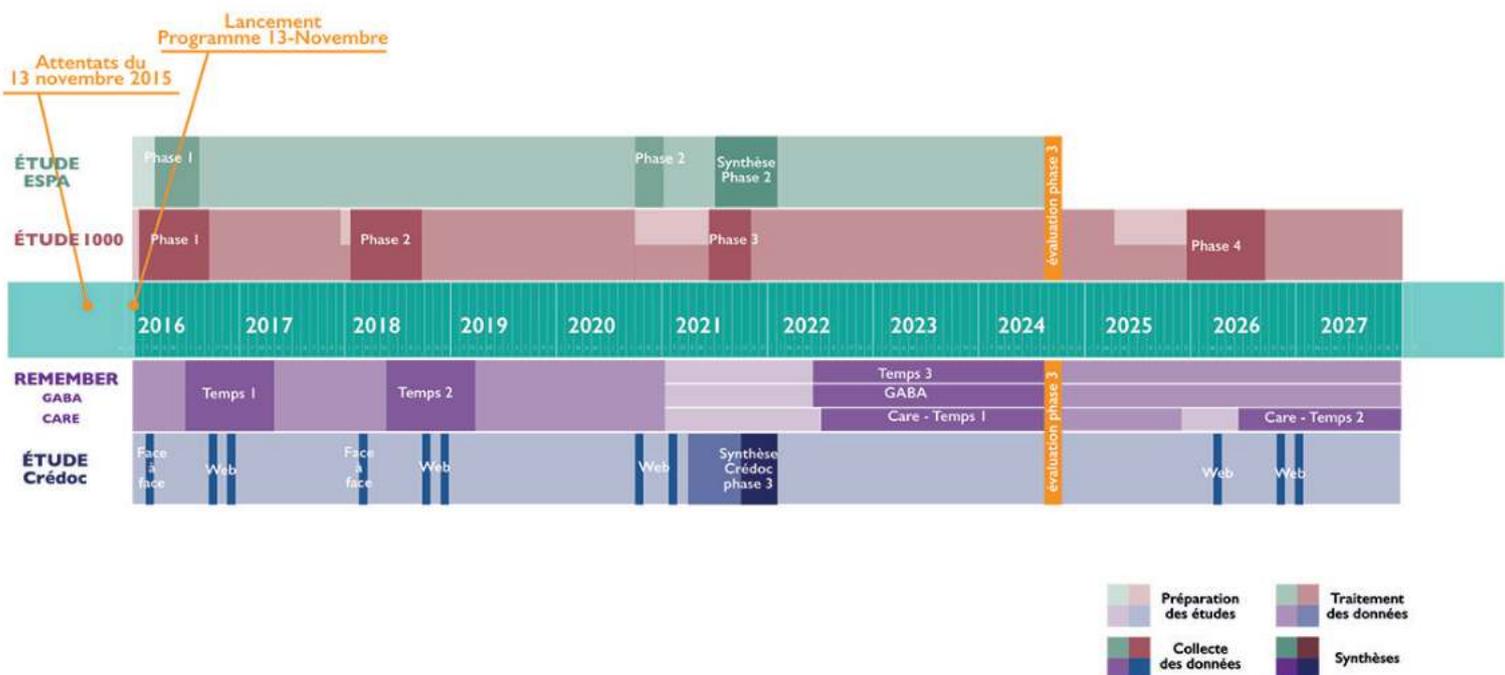
« On fonce ». C'est souvent par cette formule que les programmes de recherche sont lancés dont on ne sait pas vraiment ce qu'ils donneront et s'ils sont bien raisonnables.

C'était le 17 novembre 2015, quatre jours après les attentats terroristes islamistes du 13 novembre et la veille de l'assaut à Saint-Denis contre les deux terroristes en cavale. La motivation était simple : « il fallait répondre avec nos armes, celles de la connaissance et de la recherche », expliquent les responsables du Programme 13-Novembre. Ce fut comme une évidence, et constamment dans l'urgence.

Mais de quelles armes s'agissait-il ?

À l'origine se trouvait l'idée qu'il fallait renouveler les travaux sur la mémoire. Quand Denis Peschanski se lance sur ce sujet fin 2008, il part d'un postulat assez simple. Constatant la clôture disciplinaire des spécialistes de la mémoire, il y voyait un frein à la connaissance sur un objet qui était le même. Le postulat ? Il est impossible de comprendre pleinement la mémoire collective sans prendre en compte les dynamiques cérébrales de la mémoire et, à l'inverse, de comprendre ces dynamiques sans intégrer l'impact du social. Très logiquement, cela impliquait une mobilisation de disciplines, de sciences, qui n'avaient pas vraiment l'habitude de travailler de conserve. Ce n'était pas vraiment dans les mœurs, tant les travaux récents des deux côtés de la barricade, le social et la psyché, connaissaient certes des progrès importants, mais dans la clôture disciplinaire.

C'est donc parti d'un pari. Avec d'abord un programme d'échanges entre New York (New York University, Columbia, New School) et Paris, et une originalité complémentaire : l'association de mémoriaux, celui de Caen et celui, alors à venir, sur le 11-septembre (9/11 Memorial Museum, New-York). Côté français, les premiers résultats sont suffisamment convaincants pour voir le projet MATRICE — visant à développer des outils pour penser et permettre l'articulation entre mémoire individuelle et mémoire collective — retenu en février 2011 dans la première phase des équipements d'excellence (Équipex). Porté par HESAM Université, soutenu par le CNRS, le consortium mis en place compte bientôt vingt-six partenaires, autour de deux terrains historiques : Seconde Guerre mondiale et attentats du 11 septembre 2001. Des outils sont développés pour explorer trois grandes pistes : l'analyse des témoignages et du récit des journaux télévisés ; le comportement des visiteurs de mémoriaux ; les logiciels de traitement multi-échelles de données. D'emblée, l'ambition vise à penser de nouvelles sciences de la mémoire dans la construction en commun d'un objet de recherche, ce qu'on appelle la transdisciplinarité. C'est dans ce cadre que commencent à travailler ensemble l'historien Denis Peschanski, spécialiste de la Seconde Guerre mondiale¹, et Francis Eustache, le neuropsychologue, spécialiste de la mémoire humaine². L'existence de cet Équipex, l'expérience de cette collaboration et le développement d'outils permettant d'appréhender les questions mémorielles expliquent que les tutelles aient accepté de soutenir ce projet hors normes qui allait naître à la suite des attentats du 13 novembre 2015 à Paris et Saint-Denis.

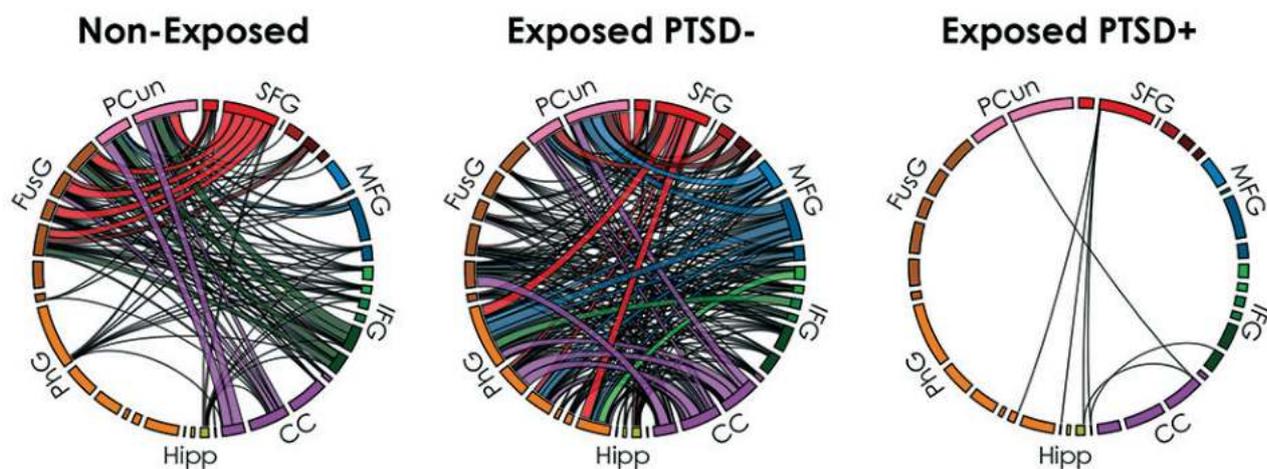
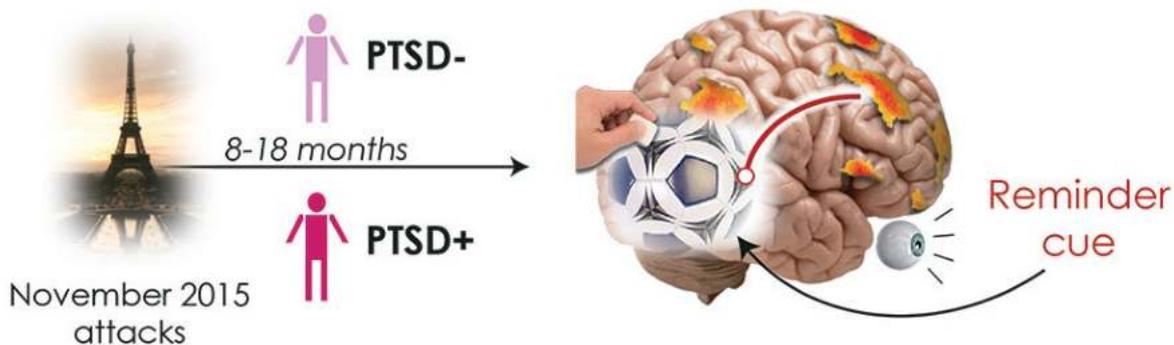


Timeline 2016-2028 © Programme 13-Novembre

1. Denis Peschanski est directeur de recherche CNRS au Centre européen de sociologie et de science politique (CESSP, UMR8209, CNRS / Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne / EHESS).

2. Directeur d'études à l'EPHE, Francis Eustache est membre de l'unité Neuropsychologie et de la mémoire humaine (NIMH, UMR1077, Inserm / EPHE / université de Caen Normandie / CHU Caen Normandie / GIP Cycleron).

Inclusion of exposed participants and task



Les premiers résultats de l'étude REMEMBER sont publiés dans la revue Science en février 2020 © Alison Mary et Pierre Gagnepain

Avec le soutien personnel des présidents respectifs que sont alors Alain Fuchs et Yves Lévy, le CNRS et l'Inserm deviennent les pilotes scientifiques d'un programme transdisciplinaire porté administrativement par HESAM Université. Mais ce ne sont pas moins de trente et un partenaires qui se retrouvent dans le *consortium*, ainsi qu'une équipe installée dans les locaux de HESAM Université puis, depuis avril 2021, sur le campus Condorcet, sous l'égide de Carine Klein-Peschanski, ingénieure de recherche CNRS et secrétaire générale du Programme, avec, en relai à Caen, Florence Fraisse, ingénieure d'études Inserm. Le Programme 13-Novembre, puisque tel est son nom, voit le jour officiellement le 9 avril 2016, une fois retenu par le Commissariat Général à l'Investissement (devenu depuis Secrétariat général pour l'investissement, puis Plan France 2030). Les fondements théoriques du programme étaient déjà dans MATRICE : la nécessité de penser de conserve mémoire individuelle et mémoire collective, le pari de la transdisciplinarité qui en découle, l'évidence que la mémoire est dans l'Histoire en ce double sens qu'elle évolue avec le temps et qu'elle agit sur le temps. Dans un programme qui doit durer de 2016 à 2028, évalué à chaque phase par l'ANR, sont ainsi convoqués la sociologie et l'histoire, les neurosciences, l'informatique, la textométrie, le droit, l'art et la littérature, l'épidémiologie... L'intégration des données multi-échelles et multi-sources implique l'intelligence artificielle et la modélisation mathématique, sous la responsabilité de Salma Mesmoudi

(ingénieure de recherche, Equipex MATRICE, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, programme de prématuration du CNRS)³. Au-delà, la dimension du programme appelle la mobilisation de personnels non-titulaires, comme Annabelle Réaubourg, Laura Nattiez, Roberto Ticca qui, depuis l'origine, sont au cœur du réacteur, rejoints par Clare Mary Puyfoulhoux, Lamine Belharet et Anaïs Moreno.

Ce sont de multiples pistes qui sont ainsi explorées avec des outils différents, mais complémentaires. Deux protocoles principaux de recherche ont été lancés : « l'étude 1 000 » et REMEMBER.

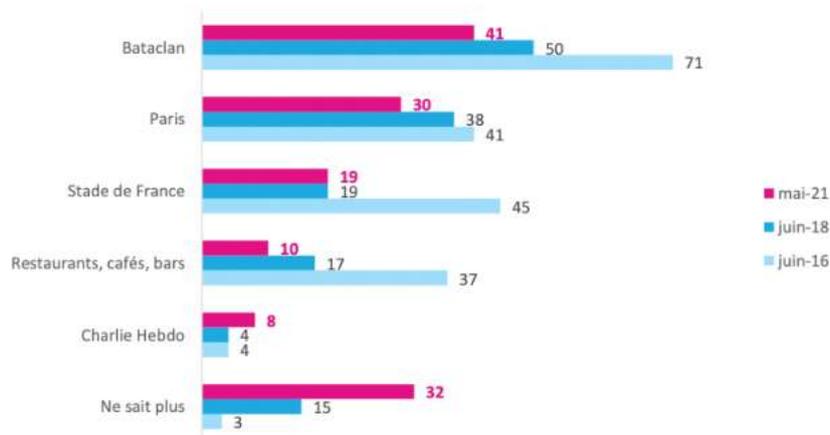
Le premier protocole consiste à interviewer quelque 1000 volontaires, en essayant de les retrouver au maximum à quatre reprises, en 2016, 2018, 2021-2022 et 2026. Les trois premières phases ont été réalisées. Du plus proche au plus lointain de l'événement — des rescapés et des policiers exposés, des témoins et des parents endeuillés (cercle 1) à des habitants de trois villes de province (Caen, Metz, Montpellier; cercle 4) —, on pose les mêmes questions à quatre reprises; l'entretien est, pour l'essentiel, enregistré en audiovisuel par l'Institut national de l'audiovisuel (INA) et l'Établissement de communication et de production audiovisuelle de la Défense (ECPAD). À chacune des captations, ce sont quelque 120 personnes qui sont mobilisées pour recueillir ce qui relève de la patrimonialisation de la mémoire

3. Voir à ce sujet l'article [LinkRdata, une nouvelle visualisation des données pour les SHS : application à la cognition](#), présenté dans ce même numéro (pp 24-26).

La mémoire de l'événement s'affaiblit et se concentre autour du Bataclan et de « Paris »

Pouvez-vous citer précisément les différents endroits où ont eu lieu les attentats du 13 novembre 2015 ? (en %) Question ouverte, verbatims codifiés à posteriori - 5 principales réponses

Près d'un tiers de la population n'est plus capable de citer un lieu des attaques du 13 novembre => 32% contre 15% en juin 2018 et 3% en juin 2016



Les sondages du Centre de Recherche pour l'Étude et l'Observation des Conditions de Vie (CRÉDOC) © Sandra Hoibian

du 13-Novembre et fournit une source exceptionnelle pour les chercheurs et chercheuses. À titre d'exemple, la phase 1, menée à l'été 2016, a permis de récolter 934 témoignages, soit 1 431 heures audiovisuelles. Une fois ces heures transcrites et corrigées, cela correspond à un livre de quelque 40 000 pages. De quoi travailler pour qui s'intéresse au texte, mais aussi à l'image, aux comportements et, plus généralement, au bloc image-son-texte.

Deux livres ont déjà été publiés à partir de ces témoignages. Avec *13 Novembre, des témoignages, un récit*⁴, le croisement de quelque 360 entretiens de cercle 1 et l'utilisation du Réquisitoire définitif judiciaire permet de passer de la vérité du témoin, objectif de l'étude, à la vérité de l'événement, tant les récits sont nombreux en un espace de temps limité. Avec *Mémoires d'une tragédie*⁵, c'est aux policiers du 13-Novembre qu'est consacré cet ouvrage qui mélange histoire sociale de profession et anthropologie.

L'engagement des volontaires venus témoigner, avec en particulier le soutien des associations de victimes, de la Préfecture de police de Paris et des mairies touchées, n'est pas pour rien dans le bilan des trois premières phases : 934 en phase 2, 839 en phase 2 et 979 en phase 3. À chaque étape, ils sont près de 80 % à revenir. Ainsi, 560 volontaires auront déjà témoigné à trois reprises en plus de six ans. C'est dire la richesse des données pour qui travaille sur l'évolution de la mémoire.

Avec le volet biomédical REMEMBER, piloté par Pierre Gagnepain, il s'agit de développer une recherche biomédicale sur l'impact cérébral, cognitif et psychopathologique des attentats. Sur les 1 000 volontaires de l'« étude 1000 », 200 y participent et, à ce jour, deux phases ont été réalisées. L'enjeu majeur est d'analyser

le Trouble de Stress Post-Traumatique (TSPT, PTSD en anglais) avec l'originalité de travailler sur trois groupes : les non exposés (sorte de groupe contrôle), les exposés toujours TSPT quand ils viennent à Caen où se déroule ce protocole et les exposés non TSPT. Aux examens psychopathologique et neuropsychologique s'ajoute une longue session d'imagerie (IRM) au Centre Cyceron. Plusieurs articles sont déjà sortis dans de grandes revues internationales, dont le premier dans *Science* en février 2020 sur la régulation des régions associées à l'encodage et au stockage des souvenirs, en particulier l'hippocampe⁶.

Un simple exemple montre l'enjeu d'une approche croisée : prenons le cas de deux personnes ne se connaissant pas, ayant vécu exactement la même chose, au milieu de la fosse du Bataclan ou sur une terrasse; nous les retrouvons un an après à Caen et l'un a toujours un TSPT, l'autre pas (jamais ou plus). La biologie nous donnera des pistes, mais c'est dans les sciences humaines et sociales qu'on trouvera l'essentiel de l'explication qui croise psychologie et sociologie.

Il faut chercher ailleurs encore pour croiser mémoire collective et mémoire individuelle, tant il est vrai que les 850 à 1 000 volontaires de l'« étude 1000 » ou les 200 volontaires de REMEMBER ne sont évidemment pas représentatifs de la société française. D'emblée, le Centre de recherche pour l'étude et l'observation des conditions de vie (Crédoc) a été sollicité qui, chaque semestre depuis près de cinquante ans, interroge le comportement et les opinions des Français. Poser ainsi régulièrement des questions à un échantillon représentatif de Français nous informe au mieux sur la mémoire collective des attentats et son évolution. Cela mérite une étude en tant que telle, mais cela permet aussi de mettre les réponses des témoins en perspective. Ces études commentées sont en ligne

4. Nattiez L., Peschanski D., Hochard C. 2020, *13 Novembre. Des témoignages, un récit*, Odile Jacob.

5. Chevandier C. 2022, *Mémoires d'une tragédie. Les policiers du 13-Novembre*, Robert Laffont.

6. Mary A., Dayan J., Leone G., Postel C., Fraisse F., Malle C., Vallée T., Klein-Peschanski C., Viader F., de la Sayette V., Peschanski D., Eustache F., Gagnepain P. 2020, "The resilience after terror: the role of memory suppression", *Science*, 367, n°6479.

sur le site du programme. Dans le schéma ici présenté, on mesure ce que les responsables de l'enquête dénomment « condensation mémorielle ». Quand on interroge les Français sur les lieux du 13 novembre, on constate la condensation autour d'un lieu imprécis (Paris) ou d'un lieu précis, mais unique (Bataclan), alors que s'effondrent les références au Stade de France et aux terrasses. Là encore, ce n'est pas sans conséquence sur la santé des rescapés ou de leurs proches : avec la double peine, l'oubli s'ajoutant à la douleur de l'épreuve, on constate évidemment qu'une mémoire individuelle non relayée dans la mémoire collective amplifie les risques de pathologies. Mais qu'a pu changer le procès, y compris sur ce plan ? On le saura prochainement, comme on saura si un changement éventuel s'inscrit dans la durée.

On ajoutera nombre de publications sur l'épidémiologie de santé publique avec Santé Publique France, l'approche juridique de la notion de victimes et de leur prise en charge, l'analyse de productions littéraires de fiction et non-fiction... Sept ans après, deux nouvelles pistes vont être explorées : l'une, CARE 13-11, pilotée par Bérengère Guillery (EPHE) et Jacques Dayan, s'intéressera à la transmission générationnelle; l'autre, REMEMBER + GABA, conduite sous la responsabilité scientifique de Pierre Gagnepain (Inserm), change d'échelle dans l'étude biomédicale en s'attachant à la molécule et, singulièrement, au rôle du neurotransmetteur GABA.

Enfin, depuis 2016, huit thèses ont été soutenues et douze sont en cours. Elles sont pour l'essentiel financées par les régions Normandie (souvent en lien avec l'Inserm) et Île-de-France. 6 post-doctorats sont également menés. D'abord intra-disciplinaires, ils profitent de la mise à disposition de données massives et transversales pour explorer la transdisciplinarité.

L'un des défis majeurs du programme est de pouvoir associer protection de données sensibles et diffusion de données pour la recherche. Un conseil scientifique du programme, présidé par Jean-François Démonet, et un *Data Group*, tous externes, aident à la réflexion.

À l'arrivée, et même si ce n'était pas fait dans cette optique, le Programme 13-Novembre est une première mondiale : il ouvre des pistes multiples qui, longtemps, devront être explorées.

contact&info

► Denis Peschanski ,
CESSP

denis.peschanski@cnrs.fr

► Pour en savoir plus

<https://www.memoire13novembre.fr>

Références bibliographiques

Ouvrages

- Nattiez L., Peschanski D., Hochard C. 2020, *13 Novembre. Des témoignages, un récit*, Odile Jacob.
- Pierre P., Peschanski D., Klein Peschanski C., Cartron-Picart H. (dir.) 2020, *Victimes du terrorisme. La prise en charge*, Éditions Hermann.
- Chevandier C. 2022, *Mémoires d'une tragédie. Les policiers du 13-Novembre*, Robert Laffont.

Articles

- Eustache F., Peschanski D. 2022, "Toward new memory sciences: The Programme 13-Novembre", *Progress in Brain Research*, vol. 274: Collective Memory, eds. Shane M. O'Mara, pp 177-202.
- Coll S., Eustache F., Doidy F., Fraisse F., Peschanski D., Dayan J., Gagnepain P., Laisney M. 2022, "Avoidance behaviour generalizes to eye processing in posttraumatic stress disorder", *European Journal of Psychotraumatology*, Volume 13, Issue 1.
- Leone G., Postel C., Mary A., Fraisse F., Vallée T., Viader F., de la Sayette V., Peschanski D., Dayan J., Eustache F., Gagnepain P. 2022, "Altered predictive control during memory suppression in PTSD", *Nature communications*, 13:3300.
- Dégeilh F., Lecouvey G., Hirst W., Heiden S., Pincemin B., Decorde M., Meksin R., Eustache F., Peschanski D. 2021, "Changes over 10 years in the retelling of the flashbulb memories of the attack of 11 September 2001", *Memory*, Taylor & Francis (Routledge), 29 (8) : 1006-1016.
- Postel C., Mary A., Dayan J., Fraisse F., Vallée T., Guillery-Girard B., Viader F., de la Sayette V., Peschanski D., Eustache F., Gagnepain P. 2021, "Variations in response to trauma and hippocampal subfield changes", *Neurobiology of stress*, 15.
- Lecouvey G., Desgranges B., Peschanski D., Eustache F. 2020, « Le souvenir flash : un souvenir spécial au croisement de la mémoire individuelle et de la mémoire collective », *Revue de Neuropsychologie*, 2020/1, Volume 12 : 35-45.
- Motreff Y., Pirard P., Vuillermoz C., Rabet G., Petitclerc M., Stene L. E., Baubet T., Chauvin P., Vandentorren S. 2021, "Mental health care utilization by first responders after Paris attacks", *Occupational Medicine*, Vol 72. doi.org/10.1093/ocmed/kqab150
- Mary A., Dayan J., Leone G., Postel C., Fraisse F., Malle C., Vallée T., Klein-Peschanski C., Viader F., de la Sayette V., Peschanski D., Eustache F., Gagnepain P. 2020, "The resilience after trauma: the role of memory suppression", *Science*, 367, n°6479.
- Gagnepain P., Vallée T., Heiden S., Decorde M., Gauvain J-L., Laurent A., Klein-Peschanski C., Viader F., Peschanski D., Eustache F. 2019, "Collective memory shapes the organization of individual memories in the medial prefrontal cortex", *Nature Human Behaviour*.

Au cœur de la recherche en histoire économique : le XIX^e World Economic History Congress (WEHC), 2022



Nuage de mots établi à partir des résumés des contributions au congrès WEHC2022, fait avec l'outil WordClouds

Le XIX^e World Economic History Congress (WEHC) de l'International Economic History Association (IEHA) s'est tenu au Campus Condorcet du 25 au 29 juillet 2022, soutenu par l'EHESS, Paris School of Economics et l'InSHS du CNRS. Fort de ses 1 500 participants et participantes issus de 65 pays et de ses 200 sessions parallèles, il a offert une formidable tribune à la recherche en histoire économique.

Des thématiques majeures ont structuré les travaux : histoire des entreprises et des organisations industrielles, économie internationale, économie du développement, de l'innovation et de la croissance, économie du travail et des populations, macro-économie monétaire, histoire des ressources naturelles et de l'agriculture, économie environnementale, économie publique, santé, éducation et protection sociale. Les sessions dans ces champs de recherche ont représenté 77 % du total des interventions.

Si ce classement représente des tendances fortes et stables de l'histoire économique, il convient de prendre la mesure des multiples évolutions exprimées lors du congrès — dualité qu'explicite le nuage de mots établi sur la base des résumés des différentes sessions du congrès. Les notions comme *development*, *financial*, *business* ou *growth* dominent, mais d'autres encore structurent celui-ci et signalent la diversité des centres d'attention des chercheuses et chercheurs en histoire économique tant du point de vue des thèmes, des aires et des périodes considérées que des méthodologies engagées. Il convient tout d'abord de souligner la remarquable percée des travaux sur les époques les plus anciennes puisque plus de 50 % des sessions portaient en

tout ou partie sur les périodes anciennes, de la plus haute Antiquité à l'époque moderne (XVI^e-XVIII^e siècles) — celle-ci concernant 30 % de l'ensemble du programme. Le congrès a donc favorisé la mise en perspective des phénomènes économiques par leur inscription dans la longue durée (voir le vocable « long » dans le nuage de mots) et dans des temporalités complexes. Au-delà, les analyses thématiques et lexicométriques confirment l'intégration par l'histoire économique des dynamiques historiographiques récentes et son renouvellement par les apports de différentes sciences sociales. Rôle de la puissance publique et des institutions au sens large, histoire globale et poids des aires asiatiques, variations des échelles d'analyse (du local au central et à l'international), analyse en termes de genre, dimension sociale de l'économie au travers de l'histoire du travail, des réseaux et du crédit ont ainsi rythmé le congrès. Les chercheurs et chercheuses présents se sont enfin emparés du thème des « ressources », qui leur était proposé sans leur être imposé. De ce point de vue, un sujet phare des recherches actuelles, les problématiques environnementales, a notamment marqué la programmation des sessions.

C'était le but avoué de l'équipe organisatrice du congrès. Après trois éditions consacrées à l'histoire de la globalisation (Stellenbosch 2012, Kyoto 2015, Boston 2018), le thème du XIX^e WEHC portait sur les ressources.

Il s'agissait notamment de mettre en valeur la vitalité des études à la croisée de l'histoire économique et de l'histoire environnementale, en mobilisant des recherches sur les choix énergétiques, l'anthropocène et l'impact des activités humaines en termes d'épuisement des ressources et de dégradation de la biosphère, ainsi que sur la gestion de ces atteintes et les alternatives à la croissance (durabilité, économie circulaire, innovation « vertueuse »...).

Dans cette perspective, la conférence inaugurale de Bruce Campbell, professeur émérite d'histoire médiévale (*The Queen's University, Belfast*), intitulée *Environmental Change, Renewable Resources & the Economic History of the Pre-Industrial World*, a donné la tonalité du congrès. Bruce Campbell a invité le public à penser l'impact des dérèglements climatiques à partir des économies anciennes qui avaient fait de la ressource hydraulique le pivot de leur organisation et qui se sont avérées incapables d'adaptation (Égypte, Empire khmer, Chine des Yuan...). En ce sens, l'histoire environnementale, qui a tant progressé depuis une génération, pose un défi à l'histoire économique pour comprendre l'impact différencié des crises climatiques dans les sociétés passées et le degré de résilience de celles-ci. Comme le montrent aussi d'autres chercheurs et chercheuses actuellement, la préservation des ressources naturelles est indissociable de la préservation des sociétés, c'est-à-dire des capacités sociales, économiques et politiques à gérer les ressources et à affronter les crises par la prise en compte des besoins collectifs et du bien public. L'histoire économique des ressources est avant tout une histoire des sociétés — une histoire des sociétés passées qui doit constituer un levier pour la réflexion actuelle.

C'est pourquoi le sens que nous avons donné à la thématique des ressources était volontairement extensif et englobait les ressources naturelles, renouvelables et non renouvelables et l'ensemble des ressources économiques, matérielles et immatérielles, qui régissent la vie des sociétés, par exemple à travers l'histoire du travail, de la formation et des qualifications, celle des dynamiques institutionnelles et financières, ou encore celle des savoirs scientifiques et techniques. Cette approche inclusive des ressources, entendues comme ressources pour l'action économique, a permis de faire émerger des thématiques nouvelles, jusqu'ici moins manifestes dans les congrès WEHC.

L'histoire des techniques et de la culture matérielle, qui participe du renouvellement actuel de l'histoire économique, fut en première ligne. Présentes en filigrane dans les précédents congrès, sous le vocable *useful knowledge*, les techniques sont de nos jours pleinement reconnues comme constitutives des sociétés et de leurs économies au-delà de l'acceptation de la science appliquée, des technosciences, de l'innovation et de l'économie du développement. La place accrue des périodes hautes, avant 1800, dans l'ensemble des sessions a contribué à cette évolution, en restituant la part de la matérialité et des savoir-faire dans l'organisation socio-économique sur long terme, à l'échelle globale. Prenons un exemple. La session *Technology as Resource: Material Culture and Processes in the Pre-Modern World* a réuni des historiens, historiennes, conservateurs et conservatrices considérant les techniques comme savoirs d'action, dans la lignée de la définition de Marcel Mauss (la technique comme « action traditionnelle efficace »). Ouvertes sur un temps long, 1400-1850, et sur une approche globale (Chine, Tasmanie, Afrique de l'Ouest, Inde, Europe), les interventions ont mis en valeur la sophistication des mondes techniques dits « pré-industriels » effacée par l'idéologie du progrès et l'impérialisme. Loin de cantonner ces techniques à leur résonance symbolique dans les sociétés passées, les intervenants ont montré qu'elles furent des ressources cruciales pour l'activité économique et que leur étude nécessite des méthodologies spécifiques pour accéder à des savoirs tacites, le plus souvent disparus, et pour comprendre le sens même donné à l'action efficace dans différents contextes. Les interactions entre histoire économique et technique, anthropologie, archéologie et sciences du patrimoine sont des fronts pionniers de la recherche. Une autre approche, dans cette perspective, fut de resserrer la réflexion sur un matériau et un secteur de production. On ne peut qu'être frappé, par exemple, par l'importance prise par les travaux autour de la soie (silk est en effet l'un des mots clefs qui ressortent de l'analyse lexicométrique). Une dizaine de sessions lui ont fait une place de choix, qu'il s'agisse des transferts techniques dans les pays émergents du XIX^e au XXI^e siècle, de la modernisation de l'industrie textile chinoise, des réseaux sociaux d'information dans les empires du XV^e au XIX^e siècle, de l'histoire du recyclage et des déchets dans le textile ou des migrations de travail dans le textile en Europe du XVII^e au XX^e siècle. Une session en particulier fut consacrée à la soierie : *Silk: Trades, Production and Skills in a Eurasian Perspective from the 17th to the mid-20th Century*. Une large place a été faite à la complexité de l'organisation du travail et à l'inventivité dans ce secteur par son inscription dans des systèmes sociaux et politiques spécifiques. La régulation institutionnelle (États centraux, municipalités et corps de métiers, familles...), les dispositifs hiérarchiques et de domination, y compris genres, et la gestion, voire le contrôle, des circulations de savoirs à différentes échelles, qui caractérisent ces productions de luxe se prêtent particulièrement bien à des approches comparatives à l'échelle globale qui ont sous-tendu cette session. Une telle approche, au

ras des mécanismes sociaux et des dispositifs institutionnels qui rendent possible l'action économique, est le signe de l'ouverture croissante de l'histoire économique aux sciences sociales.

C'est ce qu'ont pu confirmer d'autres sessions, explorant des perspectives très différentes. On peut aussi bien songer à l'application de méthodes statistiques et économétriques à des sources archéologiques, à la mesure des inégalités dans le temps très long et à la mise en évidence d'inégalités précoces (avant même le développement de l'agriculture intensive dans l'Europe du Néolithique ou dans l'Amérique centrale « pré-colombienne ») qu'aux nombreuses sessions ayant interrogé les formes d'articulation entre le droit et l'économie (*legal* fait aussi partie de nos mots clefs, en deçà cependant des termes comptant plus de 200 occurrences visibles sur le graphe) — notamment les effets des échelles et modalités d'application de normes souvent plurielles sur la production et la circulation des richesses. C'est entre autres dans cette perspective que la conférence plénière de clôture, donnée par Francesca Trivellato (*Institute for Advanced Study*, Princeton) intitulée *The Many Facets of Credit: Institutions, Culture and Discrimination*, a exploré à nouveaux frais la question centrale du crédit, au cœur du renouvellement de la compréhension des mécanismes sociaux du fonctionnement des économies anciennes. En s'adossant à une analyse précise des caractéristiques institutionnelles, culturelles et archivistiques des communautés juives de Livourne et d'Amsterdam à l'époque moderne, Francesca Trivellato a rappelé que les sociétés de l'époque moderne, même moins inégalitaires dans ces deux villes, pratiquaient des formes de discriminations identitaires et religieuses cachées. D'un point de vue méthodologique, dans la lignée des travaux menés récemment sur l'histoire économique des Juifs, Francesca Trivellato a rappelé la nécessité de disposer de données en nombre, de croiser les échelles d'analyse et de construire des comparaisons pertinentes pour comprendre la place des juifs dans l'économie, notamment leur implication (ou non) dans le commerce, au-delà de l'assignation à un facteur religieux, communautaire ou culturel. Ce chantier, qui est celui d'une génération, est emblématique des tendances fortes de l'histoire économique, résolument critique, réflexive et innovante.

Guillaume Daudin, Université Paris Dauphine, Laboratoire d'économie de Dauphine (LEDa, UMR8007, CNRS / IRD / Université Paris Dauphine-PSL) ; Liliane Hilaire-Pérez, Université Paris Cité / EHESS, Centre Alexandre-Koyré (CAK, UMR8560, CNRS / EHESS / MNHN) ; Pauline Lemaigre-Gaffier, UVSQ / Université Paris-Saclay, laboratoire Dynamiques patrimoniales et culturelles (Dypac, EA 2449)

contact&info

► Liliane Hilaire-Pérez,
CAK

liliane.perez@wanadoo.fr

► Pour en savoir plus
<https://www.wehc2022.org>

TROIS QUESTIONS À...

Françoise Barret, Élisabeth Calandry et Claire Péricard, sur le travail entrepris pour sortir de l'oubli des femmes anthropologues et conteuses invisibilisées

Nanette Lévesque, Suzy Platiel, Alice Taverner... Ces anthropologues et conteuses, trop souvent méconnues, sont mises à l'honneur par des conteuses de l'Association Professionnelle des Artistes Conteuses et Conteurs (APACC). Françoise Barret, Élisabeth Calandry et Claire Péricard, membres de la commission égalité de l'APACC, reviennent sur la démarche entreprise pour sortir de l'oubli les travaux de ces femmes chercheuses.

Comment accéder aux récits oraux collectés auprès de femmes ?

Depuis sa création en 2010, l'Association Professionnelle des Artistes Conteuses et Conteurs (APACC) interroge la place des femmes dans le monde des contes. Au-delà des problématiques du métier de conteuse qui n'échappe pas aux inégalités de genre présentes dans l'ensemble de nos sociétés, ni aux stéréotypes hérités dans les histoires elles-mêmes (princesses endormies, marâtres et autres sorcières infréquentables...) se pose la question de la transmission des paroles de femmes : comment accéder à ces paroles ? Y a-t-il une spécificité de ces récits ?

Nous avons organisé des journées de réflexion et des colloques pendant lesquels artistes, chercheurs et chercheuses, acteurs divers du renouveau du conte ont partagé leurs savoirs et leurs expériences. Lors d'une conférence en mars 2017, Jean-Loïc Le Quellec nous a interpellées sur la difficulté d'accéder aux récits oraux collectés par des femmes anthropologues, ethnologues ou folkloristes (« [Les anthropologues ont-ils mauvais genre ? Mythes et identités sexuées](#) » accessible sur le site de l'APACC). L'invisibilisation, l'oubli, la disparition font leur œuvre ici comme ailleurs. Les raisons sont diverses. Dans un travail de terrain ethnographique, ce sont des femmes qui, la plupart du temps, étudient la vie des femmes et recueillent leurs paroles. Mais les freins à la publication, à la diffusion ou à la reconnaissance de leur travail rendent très souvent les résultats de leurs enquêtes inaccessibles. Concernant les personnes collectées, elles s'effacent souvent derrière leur collecteur qui devient « auteur ». On parle des contes de Grimm ou de ceux de Perrault, mais qui sont les personnes auprès desquelles ont été recueillies ces histoires ? Souvent des femmes...

Conteuses, anthropologues, folkloristes... Qui et où sont-elles ?

La commission égalité de l'APACC s'est donnée pour mission de partir à la recherche de ces femmes chercheuses, et de les sortir de l'oubli. Elle a ouvert un chantier pour mettre en lumière, pour valoriser ces « anthropologues, folkloristes, conteuses, collecteuses d'hier et d'aujourd'hui » invisibilisées d'une manière ou d'une autre : en rassemblant des informations, en identifiant des archives personnelles et professionnelles, des thèses non publiées, et des docteurs en sciences humaines et sociales qui se sont éloignées de leurs recherches ; en enquêtant aussi sur ces femmes qui ne se sont pas senties légitimes, ces nombreuses épouses-collaboratrices qui se sont effacées derrière leurs époux.

L'accès à de nombreux travaux serait très précieux pour les conteurs et conteuses d'aujourd'hui, qu'il s'agisse de ceux d'Ariane de Félice, anthropologue, sur les méthodes de mémorisation

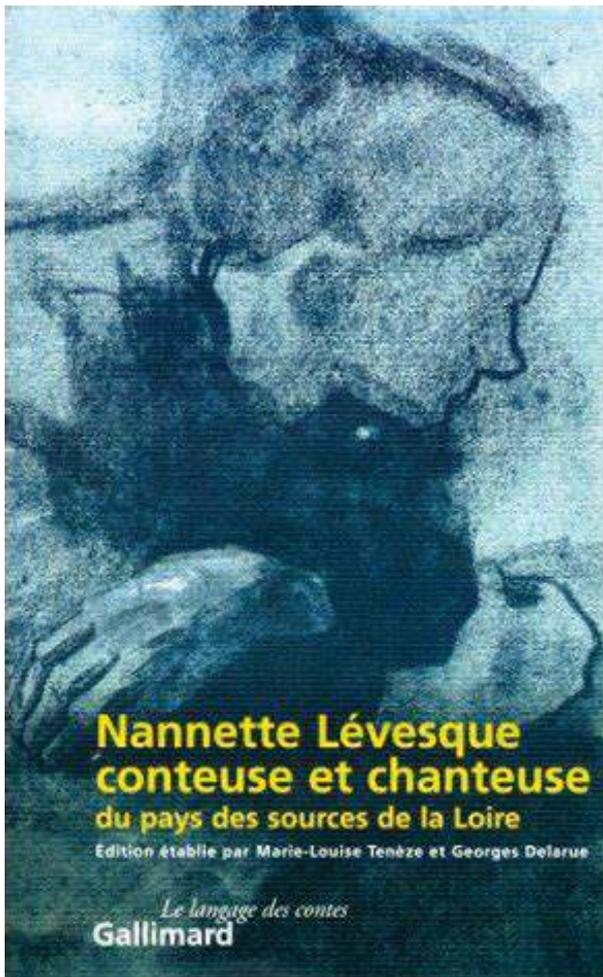


Alice Taverner en 1930, ethnologue, collecteuse, créatrice du musée portant son nom à Ambierle (42) @ Musée Alice Taverner Ambierle

des contes de Haute Bretagne¹, et de son collectage auprès d'Euphrasie Pichon (1863-1950), de la thèse d'Isabelle Grange sur les femmes ornithomorphes (soutenue en 1981), ou encore du collectage de Lydia Gaborit sur les contes de Noirmoutier... Certaines femmes ont emprunté des voies parallèles pour partager leurs collectes. Alice Taverner (1904-1969), autodidacte, se passionnait pour les coutumes de son pays d'origine et a recueilli les traditions et les récits dans le pays d'Ambierle (Loire). Sa collection de toutes sortes d'objets lui a permis de créer à Ambierle un musée tout à fait original, chaque pièce présentant un aspect de la vie rurale de l'époque. Célibataire par choix, elle y a consacré toute son énergie et sa maigre fortune. Enfin, citons Suzy Platiel, ethnolinguiste maintenant retraitée, dont l'immense travail sur l'utilisation des contes dans l'éducation chez les Sanan (Burkina Faso) est un support tout à fait passionnant pour les conteurs et conteuses d'aujourd'hui. Elle-même est engagée depuis quarante ans pour la défense du conte comme outil d'éducation permettant de recréer le lien social².

1. Ariane de Félice a soutenu en 1957 sa thèse d'État, *Essai sur quelques techniques de l'art verbal traditionnel*, Paris, 842 p.

2. Pour une approche du travail de Suzy Platiel, voir le film « [Au pays du conte](#) », produit par CNRS Images, et l'article du site Apprendre à éduquer : « [Le conte et l'oralité comme outils d'éducation et de lien social \(l'approche de Suzy Platiel\)](#) ».



Édition commentée du répertoire de Nannette Lévesque (1803-1880) collecté par Victor Smith (1826-1882), Gallimard

Quels outils, quelles stratégies pour visibiliser les travaux de ces femmes ?

Dans un premier temps, Wikipédia nous a semblé une bonne entrée, puisque cette encyclopédie libre et collaborative est la première qui s'offre au public dans la plupart des moteurs de recherches. Nous nous sommes formées auprès des [sanspagEs](#), blog dédié spécifiquement à éditer dans l'encyclopédie des articles sur les femmes (ici comme ailleurs sous représentées), et nous avons créé un espace préparatif à la publication (Espace collaboratif de travail sur Wikipedia). Si ce chantier reste ouvert, il présente deux écueils : s'il paraît simple de faire une correction ou un ajout à un article³, le monde wikipédien s'est donné des règles précises de rédaction, de gestion globale des données accessibles mondialement, toutes sortes de garde-fous et d'outils qui ne sont pas simples à intégrer pour un ou une néophyte. Par ailleurs, pour qu'un article soit publié, il faut que la personne qui en fait l'objet

soit citée dans au moins trois sources secondaires. C'est-à-dire qu'on ait parlé d'elle dans des articles nationaux, des livres... ou que cette personne ait reçu des prix... Et voilà le serpent (la serpente ?) qui se mord la queue, car justement, de ces femmes, on n'en parle pas ! D'où un second chantier mis en place : en même temps que nous rassemblons des informations sur ces femmes, nous préparons des articles qui peuvent être publiés sur différents supports, articles qui à terme permettront à ces femmes d'avoir leur page sur Wikipédia. [La Grande Oreille](#), revue des arts de la parole, nous soutient dans cette initiative et publiera dans sa prochaine édition, en janvier 2023, notre premier article sur Nannette Levesque. Née dans une famille de paysan sans terre en Haute-Loire au début du XIX^e, elle est louée très jeune pour travailler dans les fermes. C'est là qu'elle engrange les histoires qu'elle enrichit en devenant conteuse et chanteuse itinérante. Fait exceptionnel, la totalité de son répertoire a été collecté et publié.

Ce chantier est immense. Si notre travail de conteur et conteuse nous amène à faire de nombreuses recherches et à puiser dans les sources et les livres, ce n'est pas notre cœur de métier. Quiconque le souhaite peut nous aider à avancer sur ce projet. Nous organisons des réunions en visio-conférence pour partager et échanger. Si vous souhaitez y participer, il suffit de nous envoyer un mail. Cette même adresse recevra vos découvertes et remarques. Anthropologues et chercheurs et chercheuses souhaitant soutenir ce projet collaboratif d'une manière ou d'une autre sont les bienvenus !

contact&info

▶ APACC

egalite@conteurspro.fr

▶ Pour en savoir plus

<https://conteurspro.fr/site/>

3. Attention : pour des questions de protection personnelle et depuis son propre ordinateur, il est impératif, avant de faire la moindre correction, de créer son compte sous un pseudonyme.

Traduire les mots de la révolution et de la guerre en Syrie



The screenshot shows the top navigation bar with 'Search', 'Dashboard', and 'Login or Signup'. Below is the 'Shakk' logo with the Arabic text 'صراع نضوج لا يقين'. The main title is 'Lexique vivant de la révolution et de la guerre en Syrie'. A subtitle reads: 'Ce projet vise à documenter une dynamique linguistique qui reflète les évolutions historiques, sociales et politiques que connaît la Syrie depuis le soulèvement de mars 2011'. At the bottom, there are menu items: 'ACCUEIL', 'ARTICLES', 'À PROPOS', and social media icons.



The grid contains four article thumbnails:

- Azadi, modulations, mutations et projection des engagements kurdes en Syrie et dans le monde** by Boris James, Published: Jan 25, 2022. Image shows a map of Syria with various regions highlighted.
- Contester l'omnipotence du leader, conjurer et susciter la peur. Les usages multiples de la formule Allāhu Akbar / الله أكبر** by Emma Aubin-Boltanski and Séminaire les mots de la révolution et de la guerre en Syrie. Image shows a wall with graffiti including 'Free Dom...' and 'الله أكبر'.
- "Ruralisation de la ville" "Ruralisation de la révolution" l'opposition ville/campagne comme schème d'intelligibilité de la révolution et de la guerre en Syrie** by Franck Mermier. Image shows a stylized map of a city with a leaf-like shape.
- Qualifier l'engagement des Syriennes dans la révolution Les retournements du mot حرّات (femmes libres)** by Emma Aubin-Boltanski and Oussama Khatibous, Published: Jun 24, 2020. Image shows hands writing on a piece of paper.

Page d'accueil du *Lexique vivant de la révolution et de la guerre en Syrie*

Coordonné par une équipe de linguistes, anthropologues, historiennes, politistes et spécialistes des humanités numériques (réunie dans le cadre du programme ANR SHAKK), le *Lexique vivant de la révolution et de la guerre en Syrie* documente les dynamiques linguistiques à l'œuvre dans la société syrienne depuis le soulèvement de mars 2011. La révolte contre le régime dictatorial des Assad est un moment inédit de libération de la parole. Des femmes et des hommes de toutes les générations descendent massivement dans la rue pour clamer, chanter, hurler et danser des slogans dont les maîtres-mots sont « liberté », « justice » et « dignité ». Ces slogans s'adressent au pouvoir, ils cognent contre les barreaux de la cage qui jusque-là enfermait la parole. Ils sont aussi écrits à profusion sur toutes sortes de supports : d'innombrables bannières, pancartes, ou simples feuilles de papier sont brandies au cours des manifestations. La banderole au sens large du terme participe avec les graffitis à une reconquête graphique de l'espace public jusque-là dominé par des portraits du président Bachar al-Assad. Ces artefacts écrits apparaissent dans les médias et sur les réseaux sociaux comme une légende intégrée dans les images du soulèvement ; ces mots

qui cristallisent une souffrance, une espérance, une indignation deviennent une source qui demeure, ils composent une trace privilégiée de l'événement. Ils témoignent également du travail discursif accompli par des acteurs qui se soulèvent d'un seul corps tout en ayant conscience des différences — socioéconomiques, religieuses, culturelles — qui les séparent. Alors qu'aucun projet politique n'est clairement défini, beaucoup tentent de trouver un langage commun. Dans ce moment de grande incertitude, les termes qui émergent pour exprimer les raisons de la révolte constituent des indicateurs infrapolitiques de ce qui se dessine. Ils proviennent de registres politiques et religieux différents, voire contradictoires. De ce fait, ils suscitent des débats passionnés et inquiets.

À la révolte qui de jour en jour gagne du terrain, le pouvoir répond par la menace et par une répression sanglante. Massacre, emprisonnement arbitraire, torture, arme chimique, bombardements : pour assurer sa survie, le régime de Damas n'a rien épargné à « sa » population. Il tente également de réinstaurer son emprise sur le langage et notamment sur le répertoire

The screenshot shows the Creative Memory website interface. On the left is a navigation menu with categories like 'ARCHIVES', 'LA CARTE', 'CHRONOLOGIE', etc. The main content area displays a search result for 'Une mariée syrienne' by 'Activistes', dated 24/11/2012. The description mentions a protest by women in Damascus. To the right, a vertical list of image thumbnails is visible, including one titled 'Chimique, Arrête !' and another 'Le chimique'.

« Une Mariée Syrienne », bannière archivée par le site *Creative Memory*

lexical de la « révolution » dont il avait le monopole depuis près de quarante ans et qui dorénavant lui échappe. Jusqu'au déclenchement du soulèvement, le mot *thawra* (révolution) était utilisé pour désigner la prise du pouvoir par le parti Baas en 1963, célébrée chaque année sous le titre de « révolution du 8 mars ». En 2011, les manifestants s'approprient le terme pour qualifier leur mouvement et poussent la subversion jusqu'à s'autodésigner comme « révolutionnaires » (*thuwwâr*). De leur côté, les partisans du régime utilisent les termes de « crise » (*azma*) ou « crisette » (*fawra*) pour désigner les manifestations. Pour justifier la violence, ils déploient également un répertoire haineux dont les maître-mots sont « complot » (*mu'âmara*), « traîtres » (*khâ'inîn*), « infiltrés » (*mundasîn*) ou encore « microbes » (*jarathîm*).

Les mots constituent un champ de bataille d'autant plus violent que l'enjeu n'est rien moins que d'imposer un récit qui fera Histoire. Ils sont les soubassements de narrations qui s'affrontent. Si grâce aux soutiens de la Russie et de l'Iran, le régime est parvenu à vaincre militairement la révolution, en revanche il est encore loin d'avoir gagné la guerre sur ce terrain. La puissance d'agir que les Syriens ont acquise dans et par le langage n'a pas été anéantie. Elle continue de façonner les imaginaires et les réalités sociales. En exil, dans les zones hors du contrôle du régime et sur le net, les discours et les récits contestataires et hétérodoxes se déploient encore. Très tôt, des activistes ont entrepris de documenter cette effervescence langagière. Sur ce point, *Mémoire créative de la révolution syrienne* (*Creative Memory*) accomplit un travail exemplaire. Créé en 2013 par un collectif de citoyennes syriennes, ce site est devenu une source incontournable pour les chercheurs et chercheuses en sciences sociales travaillant sur la Syrie.

En collaboration avec *Creative Memory*, le *Lexique* a pour objectif d'identifier des mots, de tracer leur évolution sémantique et, *in fine*, de faire émerger des concepts et/ou des catégories permettant de rendre compte d'une réalité socio-politique éminemment complexe, en étant attentifs aux points de vue et aux usages émiqes. Ces termes, souvent chargés de connotations sociales, politiques, religieuses et psychiques, changent parfois de sens non seulement en fonction des locuteurs et de leur positionnement politique, mais aussi en fonction des moments et des lieux. Nous l'avons vu, ils constituent également un terrain

de subversion et de récupération. C'est toute cette diversité de formes et d'usages que nous entendons restituer et analyser.

Le *Lexique* propose au lecteur non pas des définitions qui seraient affaires de synonymie ou de reproduction de syntaxe de l'arabe au français, mais des « traductions denses » sur le modèle des *thick descriptions* prônées par Clifford Geertz. Il s'agit d'ouvrir les mots comme autant de boîtes noires pour en révéler, à partir de situations précises d'énonciation, la complexité interne, en repérer les usages différenciés et en retracer la petite histoire de 2011 à nos jours. Les événements en Syrie constituent un texte ouvert aux multiples dimensions dont les traductions, — au sens large du terme, tant linguistique que culturelle, sociale et politique — doivent pouvoir rendre compte. Prenons l'exemple du *takbîr* (le fait de prononcer le Allâhu akbar) qui est devenu l'un des principaux slogans de la révolution de mars 2011 repris par les plus religieux, comme par les plus laïcs. En Occident, l'emploi par les insurgés de cette formule associée au terrorisme islamique a entraîné des malentendus sur la nature du mouvement de révolte. Dans le *Lexique*, nous analysons la plurivocité du *takbîr* qui, à l'instar de « Dieu merci » et « mon Dieu », fait l'objet d'usages banals et quotidiens tout en étant parfois employé comme un cri de guerre destiné à faire peur. Sur la scène révolutionnaire, la formule transformée en slogan juxtaposé au mot « liberté » (*huriyya*) s'adresse au dictateur pour nier sa prétention à la toute-puissance. Invoquer Dieu, en appeler à sa transcendance en l'associant au désir de liberté devient une façon d'exprimer son refus de se soumettre. Ailleurs, il est répété tel un mantra par des manifestants terrorisés par la répression qui s'abat sur eux. Autre part, il est brandi comme une menace adressée au pouvoir et, plus largement, aux membres de la communauté alaouite perçus comme d'indéfectibles soutiens au régime.

Pour soutenir et structurer la réflexion, nous organisons, depuis 2018, un séminaire à l'EHESS intitulé *Les mots de la révolte et de la guerre en Syrie*. Sa visée est double : d'une part, conduire une réflexion collective impliquant chercheurs et chercheuses, étudiantes, activistes et intellectuel/es syriennes et, d'autre part, examiner les outils de collecte et d'archivage, d'écriture collaborative, d'analyse et d'exploration des corpus. Ancré dans les principes FAIR et de la science ouverte, le volet numérique du

projet s'attache à identifier et explorer les outils opérationnels et dimensionnés à la bonne échelle. Dans un premier temps, des mots et des locutions ont été sélectionnés et regroupés par thématiques dans un wiki, à l'aide du CMS Mediawiki. En parallèle, le travail de rédaction a débuté sur un [carnet de recherche](#) de la plateforme Hypothèses. Ces deux outils nous ont donné l'occasion de nous initier aux formes d'écritures collaboratives et cumulatives. À l'issue d'une résidence numérique financée par le consortium [Huma-Num Distam](#) (*Digital Studies Africa, Asia, Middle East*), nous avons finalement choisi la [plateforme PubPub](#) pour publier nos articles. Développée par [Knowledge Futures Group](#) et soutenue par le [Massachusetts Institute of Technology](#), PubPub permet à des communautés de recherche de s'engager dans l'écriture collaborative tout en respectant les standards internationaux de l'édition scientifique en ligne (révision par les pairs, bloc de citation normalisée, attribution de DOI aux articles, etc.). En outre, PubPub ouvre la possibilité de participer directement à l'amélioration de l'outil. Dans la perspective de publier des contributions en arabe, l'équipe du *Lexique* a ainsi directement contribué à l'amélioration de la prise en charge de l'écriture de droite à gauche.

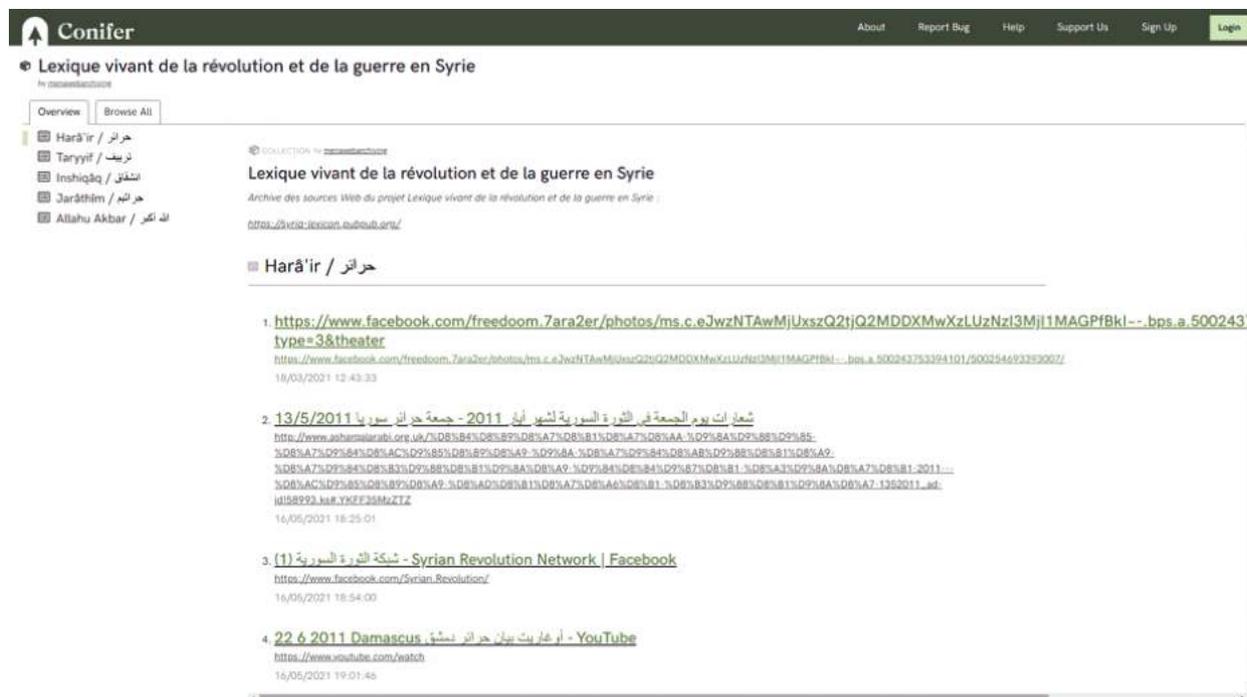
Opter pour un processus éditorial transparent, préserver et rendre accessibles les sources numériques en procédant à un archivage rigoureux constituent des défis importants que l'équipe du *Lexique* entend d'autant plus relever qu'elle mobilise des données fugaces et fragiles qui font l'objet de controverses et de conflits de mémoire. La traçabilité des sources mobilisées constitue un enjeu central. Elle nécessite l'adoption d'une démarche rigoureuse et structurée d'archivage. Il s'agit de pérenniser l'accessibilité aux sources pour en permettre la relecture et la réinterprétation.

Pour toutes ces raisons, nous avons opté pour un archivage systématique dans la [Wayback Machine](#) ou bien à l'aide du service en ligne Conifer (basé sur le logiciel [Webrecorder](#)) qui permet la création et le partage d'archives Web [dans un format international](#) (WARC, Web Archive file format). Le système de gestion de contenu de PubPub s'intègre à l'utilisation de Zotero pour les bibliographies et de Conifer/Way Back Machine pour l'archivage Web tout en permettant aux ingénieures, éditeurs/éditrices et chercheurs/chercheuses de dialoguer et de collaborer.

Nisrine al-Zahre, directrice du Centre de langue et civilisation arabes de l'Institut du Monde Arabe (IMA) ; **Charlotte Al-Khalili**, postdoctorante, Université de Sussex ; **Emma Aubin-Boltanski**, directrice de recherche CNRS, Centre d'études en sciences sociales du religieux (CéSor, UMR8216, CNRS / EHESS) ; **Boris James**, maître de conférence, Centre d'études médiévales de Montpellier (CEMM, EA4583) ; **Jean-Christophe Peyssard**, ingénieur de recherche CNRS, Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme (MMSH, UAR3125, CNRS / AMU)

contact&info

▶ Emma Aubin-Boltanski,
CéSor
emma.aubin-boltanski@ehess.fr
▶ Pour en savoir plus
<https://syria-lexicon.pubpub.org>



La collection de source Web du Lexique archivée avec Conifer

« Archémuon », approches croisées pour l'exploration des structures souterraines

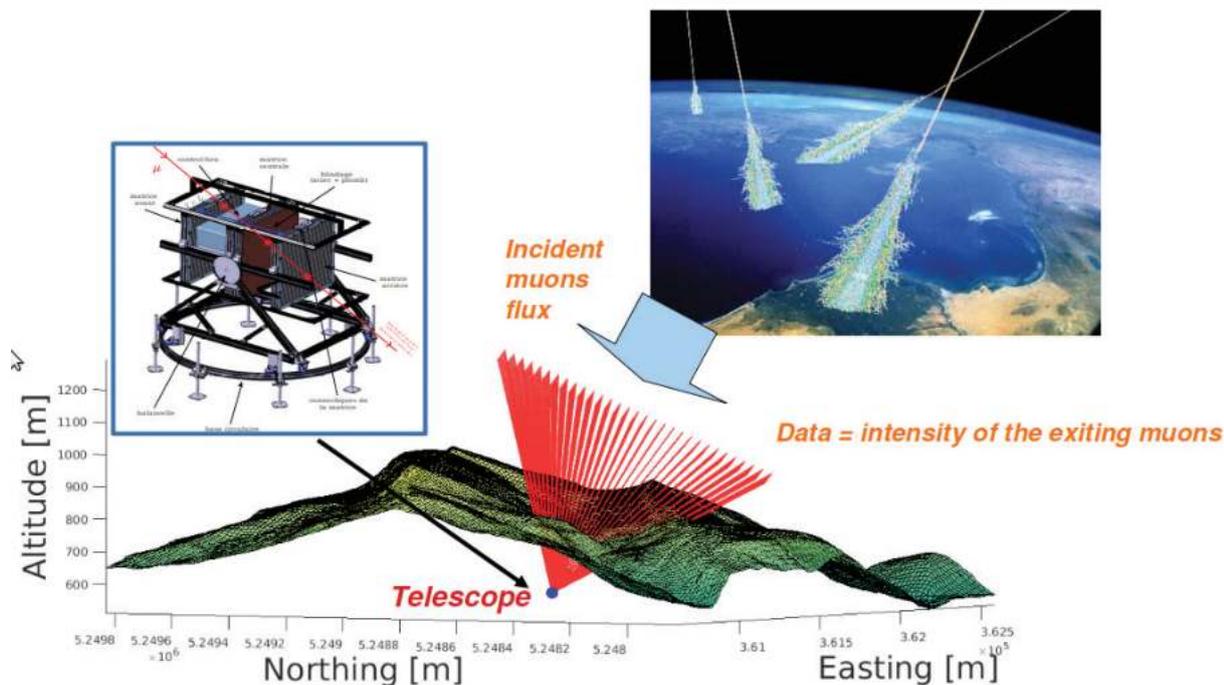


Vue du Palais du miroir encore en élévation qui constituait la partie orientale du complexe thermal. Les galeries sont situées dans la partie occidentale, derrière les bâtiments visibles sur la photo © Christophe Benech

La géophysique appliquée est devenue un outil incontournable pour l'exploration et la compréhension des sites archéologiques, avant de procéder à toute fouille. Si les images obtenues sont parfois stupéfiantes de précision, de nombreux défis techniques restent encore à relever suivant les contextes archéologiques et environnementaux à étudier. La géophysique appliquée à l'archéologie est par définition interdisciplinaire et son développement doit beaucoup à la collaboration étroite de chercheurs et chercheuses issus des sciences de la terre et des sciences humaines. Néanmoins, l'exploration du sous-sol peut bien entendu faire appel à d'autres disciplines. Dans cette optique, le projet « Archémuon » associe des physiciennes spécialisées en physique des particules qui travaillent sur la détection de muons (des particules produites naturellement dans l'atmosphère) pour déterminer des variations de densité de matière. Principalement utilisée en contexte tunnelier ou plus largement pour des études géologiques, les applications dans le domaine de l'archéologie s'avèrent prometteuses mais restent encore à préciser, en travaillant aussi sur la complémentarité des informations apportées par la géophysique : c'est ce qu'ambitionne de faire le projet « Archémuon ».

La mise en place du projet « Archémuon » est l'exemple même de l'importance de la mobilité de chercheurs et chercheuses non seulement entre différents laboratoires, mais aussi entre différents instituts. Le projet est basé sur la collaboration de trois laboratoires lyonnais issus de trois instituts différents : l'Institut

de Physique des deux Infinis de Lyon (IP2I Lyon, UMR5822, CNRS / Université Claude Bernard Lyon 1) rattaché à l'Institut national de physique nucléaire et de physique des particules (IN2P3), le laboratoire Archéorient (UMR5133, CNRS / Université Lumière Lyon 2) rattaché à l'Institut des sciences humaines et sociales (InSHS) et le Laboratoire de Géologie de Lyon : Terre, Planètes, Environnement (LGL-TPE, UMR5276, CNRS / ENS de Lyon / Université Claude Bernard Lyon 1) rattaché à l'Institut national des sciences de l'Univers (INSU). Si les deux derniers collaborent déjà sur différents projets en géomorphologie, géochimie ou encore en anthropologie biologique, le contact avec l'IP2I Lyon est venu de jeunes chercheurs ayant transité dans leur parcours doctoral et postdoctoral d'un Institut à l'autre. Antoine Chevalier et Quentin Vitale se rencontrent au sein du laboratoire Milieux Environnementaux, Transferts et Interactions dans les hydrosystèmes et les Sols (METIS, UMR7619, CNRS / EPHE / Sorbonne Université), rattaché à l'Institut écologie et environnement (INEE) et à l'INSU, tous deux travaillent en géophysique appliquée du proche sous-sol. Alors que le premier part faire un post-doctorat à l'IP2I Lyon dans l'équipe de Jacques Marteau, maître de conférence à l'université Claude Bernard Lyon 1 et directeur adjoint de l'IP2I Lyon, le deuxième est recruté par la société Eveha International et intègre le LabCom GEO-HERITAGE coordonné par Christophe Benech, chercheur CNRS spécialisé en géophysique appliquée à l'archéologie au laboratoire Archéorient.



Principe général de la muographie. Les muons sont créés dans l'atmosphère après interaction des rayons cosmiques primaires au sommet de cette dernière (haut, droite). Ils sont détectés par un capteur appartenant à la catégorie des « trajectographes » (haut, gauche) capable de reconstruire et de compter l'ensemble des trajectoires de particules ayant survécu à la traversée de la cible étudiée (traits rouges sur le schéma du bas, convergeant vers le détecteur). La comparaison avec le flux de référence, en l'absence d'obstacle, permet de remonter à la distribution de matière à l'intérieur de la cible (ici les couches géologiques au-dessus du détecteur).

Les deux jeunes chercheurs étant toujours en contact, Antoine Chevalier et Jacques Marteau sont invités à venir présenter à la [Maison de l'Orient et de la Méditerranée - Jean Pouilloux](#) (MOM, FR3747, CNRS / AMU / ENS Lyon / Université Claude Bernard Lyon 1 / Université Lumière Lyon 2 / Université Jean Monnet / Université Jean Moulin Lyon 3) les résultats qu'ils ont obtenus sur le tumulus (tertre artificiel élevé au-dessus d'une tombe) d'Apollonia en Thessalie. L'objectif est de tenter de reconnaître la présence d'une chambre funéraire au moyen d'une technique encore peu répandue : la détection par muons cosmiques ou muographie qui va permettre d'identifier des différences de densité de matière dans la structure. Il s'agit du même procédé testé sur la pyramide de Kheops en 2015, dans le cadre du projet « Scanpyramids », qui avait été très médiatisé même si les résultats scientifiques sont restés limités.

La muographie est basée sur l'utilisation d'un détecteur qui capte le flux de muons qui réussit à traverser la structure étudiée. La comparaison avec le flux de référence, en l'absence d'obstacles, permet de remonter à la distribution de matière à l'intérieur de la cible.

Les premiers résultats obtenus sont encourageants mais nécessitent de lever certains verrous techniques concernant une cible souterraine de dimensions plus faibles, comme c'est souvent le cas en archéologie, en comparaison avec les études réalisées par exemple sur les volcans. Fin 2020, Jacques Marteau recontacte Christophe Benech car il est à la recherche d'un site archéologique propice à proximité de Lyon pour lancer de nouveaux tests. Le site doit répondre à plusieurs critères : outre la proximité géographique, il faut que le détecteur puisse être placé en contrebas de la structure à étudier (comme pour une pyramide ou un tumulus) car il permet alors une détection azimutale des muons ; il est également nécessaire que le dispositif puisse être alimenté électriquement et placé dans un espace protégé car les mesures doivent durer plusieurs jours.

Christophe Benech, qui vient de démarrer un programme sur l'utilisation des méthodes géophysiques en contexte urbain

moderne, a réalisé une série de prospections sur les communes de Vienne, Sainte-Colombe et Saint-Romain-en-Gal pour l'étude de la topographie de ces communes. Le site de Saint-Romain-en-Gal, en particulier, abrite un bâtiment relativement bien conservé mais encore mal connu, le « Palais du Miroir ». Cet édifice appartenait à un complexe balnéaire gallo-romain qui repose sur une série de galeries souterraines en partie éboulées et dont on ne connaît pas l'extension exacte. Christophe Benech suggère donc à Jacques Marteau d'y installer les détecteurs de muons afin de tenter de cartographier le prolongement des galeries. En parallèle, il lui propose de réaliser des prospections géophysiques en surface avec différentes méthodes (tomographie électrique, géoradar et sismique) afin de voir comment les deux approches pourraient se compléter. Jacques Marteau propose alors à Benoît Tausin, maître de conférence à l'université Claude Bernard Lyon 1 et membre du LGL-TPE, de se joindre à eux pour tester une nouvelle méthode de prospection sismique basée sur l'utilisation de fibres optiques. Le projet Archémuon s'est construit sur ces trois collaborations et sur la base d'un partenariat avec le musée et sites gallo-romains de Saint-Romain-en-Gal.

Les premiers tests réalisés en septembre 2022 sur le site visaient à évaluer l'intérêt des différentes méthodes pour la détection et la cartographie des galeries. Une première prospection sismique a été réalisée par Ludovic Bodet, membre du laboratoire METIS, et par son équipe : trois profils sismiques ont été réalisés afin de caractériser un milieu profondément modifié par le développement urbain moderne et de voir si le réseau de galeries se différencie de cet environnement. Ces profils sismiques ont été couplés avec des profils de tomographie électrique ainsi qu'une couverture complète de toute la parcelle afin de reconnaître aussi le plan de l'extension des thermes à l'ouest de la partie encore en élévation. En parallèle, Jacques Marteau et son équipe ont installé pour quelques jours un compteur de muons afin de préparer la mise en place des détecteurs de muons.

La combinaison de ces trois approches devrait permettre une détection optimale des galeries. Le fait que la géophysique explore « vers le bas » alors que la détection de muons s'effectue



Prospection sismique sur le secteur occidental du Palais du Miroir. Les ondes sismiques sont générées manuellement par une masse qui frappe une plaque métallique posée sur le sol © Christophe Benech

« vers le haut » permet deux angles d'approche complémentaires qui pourraient faire émerger des perspectives d'exploration intéressantes pour certains vestiges. Cela peut concerner l'archéologie urbaine (réseaux d'égouts, caves ou citernes par exemple), l'archéologie minière (recherche des galeries d'extraction ou d'exhaures), ou encore l'archéologie funéraire pour des systèmes complexes de nécropoles creusées dans le rocher tels que ceux découverts à Alexandrie il y a une vingtaine d'années. Ce type d'étude préliminaire pourrait considérablement faciliter l'approche archéologique et jouer un rôle essentiel dans la détection, l'étude et la protection de ces sites souterrains.

« ArchéMuon » est un projet de recherche interdisciplinaire multi-équipes soutenu par la Mission pour les initiatives transverses et interdisciplinaires (MITI) du CNRS et par l'InSHS.

Coordination du projet : Christophe Benech, Archéorient ; Jacques Marteau, Institut de Physique des deux Infinis de Lyon ; Benoît Tuzin, Laboratoire de Géologie de Lyon : Terre, Planètes, Environnement

contact&info

► Christophe Benech,
Archéorient
christophe.benech@mom.fr



Installation du compteur de muons par Jacques Marteau dans la galerie la plus profonde et partiellement comblée du Palais du Miroir © Carol Müller

ANTHROPOLOGIE EN PARTAGE

Migrations et en-partage : quand l'alimentation rassemble



Atelier cuisine mené par Les Râteleurs et VRAC, Festival Cuisines d'Ici venues d'Ailleurs, juin 2022, Ste-Foy-La-Grande © Chantal Crenn

Genèse et objectifs

Le projet de recherche européen FOOD2GATHER financé par Heranet¹ a eu pour objectif de saisir la place qu'occupe l'alimentation dans les espaces publics et comprendre son rôle dans les échanges entre les « établis »² des sociétés d'arrivée et « les populations en situation de déplacement » (demandeurs d'asile, jeunes migrants, saisonniers agricoles, réfugiés...)³, ainsi que les immigrants installés. La collaboration entre chercheuses, partenaires associatifs et artistes a d'emblée été placée au cœur de ce projet anthropologique. Celle-ci a été pensée dans une logique de lutte contre les discriminations et le racisme, pour favoriser « l'en-partage »⁴ et tendre vers « l'en-commun »⁵, afin de mieux diffuser les connaissances acquises auprès des membres de la société civile.

Durant ces trois dernières années — secouées par la pandémie de Covid-19, les Talibans au pouvoir en Afghanistan, la guerre en Ukraine, le changement climatique — des chercheurs et chercheuses en sciences humaines d'Allemagne, Belgique, France, Italie, Pays-Bas et Norvège ont observé les *foodscapes*⁶ liés aux migrations. Ce groupe est lié à la revue *Anthropology of food* qui, depuis plus de vingt ans, diffuse en ligne gratuitement, en plusieurs langues, le fruit des recherches en sciences humaines et sociales concernant l'alimentation.

L'un des objectifs de FOOD2GATHER étant de favoriser l'interconnaissance entre chercheurs et chercheuses européens et de comparer les situations dans chaque pays ; chaque équipe de recherche, ancrée dans son contexte local, s'est ainsi demandé

1. Agence de financement de la recherche en sciences humaines.

2. Norbert E., Scotson J. L. 1997 (1965), *Logiques de l'exclusion*, Fayard.

3. Corbet A. 2020, « L'Ofpra, les migrants sahraouis et l'anthropologue », *Revue Projets*, 377 : 24-27.

4. Crenn C. 2022, « L'alimentation en contexte de migration c'est de l'alternance combinarde », *Papilles, les cuisines africaines*, n°57 : 74-86.

5. Tibère L. 2018, « La construction sociale de « l'en commun » par la consommation ; les sociétés réunionnaise et malaisienne », *Hommes & Migrations* 2018/1 (n° 1320).

6. Dolphijn R., Amilien V. 2020, *FOOD2GATHER – Negotiating Foodscapes: An Introduction*, SIFO Project Note 2-2020.



Tranche d'un quotidien en squat, photo de la série *Bienvenue chez nous* © Cécile Quillien

en quoi l'alimentation est vectrice d'en-partage ou au contraire d'inhospitalité, tandis que les politiques migratoires européennes et nationales sont de plus en plus restrictives et que l'alimentation fait l'objet de beaucoup d'attention pour la « bonne santé » par « les établis ». Dans une logique « sciences et société » où l'art et les partenaires associatifs ont toute leur place, nous avons dès lors co-construit la recherche avec les personnes rencontrées sur nos terrains, « établis » ou « migrants », bénévoles, militantes ou professionnelles, dans les domaines de la cuisine, de l'agriculture, de l'entrepreneuriat, du social, des collectivités locales...

Illustrations et résultats d'une coopération sciences-société civile

Forums hybrides

Après plusieurs mois de terrain, dans chaque pays, nous avons organisé des forums hybrides⁷. En France, un forum a eu lieu dans chacun de nos deux territoires d'enquête, la métropole bordelaise et le territoire rural de Ste-Foy-La-Grande (80 kilomètres de Bordeaux), autour d'une controverse choisie avec nos partenaires associatifs : « *Trop de précaires au ventre vide en pays foyen / dans la métropole bordelaise ?* ». Cette question est née du constat de la dépendance des personnes précarisées à une aide alimentaire qui repose sur les rebuts défiscalisés de l'industrie agroalimentaire et peine à satisfaire l'ensemble des fonctions intrinsèques à l'alimentation (symbolique, sociale, culturelle, hédonique).

Nous avons ainsi pu constater l'intérêt des différents acteurs pour les questions alimentaires, selon leur définition subjective du « bien manger » et « bien produire », reposant sur des critères environnementaux, humains, de santé. Le « bien nourrir » se fabrique avec le « bien faire de la politique » : ces échanges ont fait ressortir « l'économie morale »⁸ de l'alimentation ainsi que son imbrication avec le politique, la « citoyenneté », les « solidarités », l'échange économique.

Un écart s'est toutefois creusé entre les deux territoires concernant la dimension « migratoire ». Celle-ci est restée quasiment absente des discussions à la campagne, reflétant non seulement la difficulté à penser collectivement ce sujet — mais parfois aussi une surdétermination de la différence ethnique quand elle est évoquée —, témoignant d'une méconnaissance de la part de nos partenaires ruraux des problématiques spécifiques rencontrées par les personnes en situation d'exil et de précarité. En effet, si la « précarité alimentaire » ne touche pas uniquement les personnes en situation de migration, nous avons pu montrer que ces dernières expérimentent cependant des situations spécifiques découlant de leur précarisation administrative, qui méritent d'être éclairées. L'absence de reconnaissance des particularités culinaires des personnes exilées et précarisées et de l'importance de permettre l'accès à une alimentation « bonne à penser », a révélé la non-conscience des liens entre la précarité alimentaire et le racisme vécus par les ouvriers agricoles immigrés, pourtant cheville ouvrière de l'agriculture locale. La présence ancienne des travailleurs des anciennes colonies dans les vignes

7. Callon M., Lascoumes P., Barthe Y. 2001, *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*, Seuil.

8. Siméant-Germanos J. 2010, « *Économie morale* » et protestation – détours africains », *Genèses* 2010/4 (n° 81) : 142-160.

Fassin D. 2009, « *Les économies morales revisitées* », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 2009/6 : 1237-1266.



Présentation de l'exposition et podcast « À Ste Foy on mange d'ici et d'ailleurs » de Simone Cinelli et Chantal Crenn dans le jardin collectif, juin 2022 © Food2gather

et les vergers n'est que peu interrogée par les bénévoles les plus âgés qui, en outre, croient dans les vertus du système agricole et d'aide alimentaire tel qu'il est. Les rares associations locales ayant conscience de cette situation et œuvrant pour favoriser l'en-partage *via* des ateliers cuisines, des jardins partagés ou la reconnaissance des droits des travailleurs agricoles, peinent à aborder la question publiquement. Les groupes d'extrême droite comme « entrepreneurs de morale » détiennent, dans l'espace public (incluant les réseaux sociaux) de ce secteur viticole, une forme de respectabilité qui rend complexe toute solidarité revendiquée pour « les migrants ».

Dans la métropole bordelaise, au contraire, les acteurs associatifs s'emparent de la question migratoire par l'alimentation comme un moyen d'entrer en relation avec l'Autre, essayant de pallier ce qui est vécu comme un manquement de l'État. Il s'agit de nourrir ces personnes qui ont faim et qui vivent « en bas de chez soi »⁹, dans la rue, pour construire une autre forme de mobilisation au-delà de l'alimentation : la réquisition de bâtiments vides afin de loger les plus marginalisés, l'aide administrative et, pour certains, la revendication d'un statut légal. Dans le domaine de l'aide alimentaire, face aux urgences, bénévoles et militants ont la sensation de « *mettre un pansement sur une jambe de bois* ». L'envie de proposer une nourriture non seulement « bonne à manger » mais aussi « bonne à penser » (avec tout ce que cela suppose de subjectivités) et de sortir d'une relation intrinsèquement hiérarchique entre « donneur » et « receveur », existe. Mais l'augmentation du nombre de « personnes aidées »

rend très difficile le développement de formes alternatives d'aide qui permettraient de sortir de la dépendance aux rebuts des supermarchés. Les choix politiques continuent de s'orienter vers le financement de l'aide alimentaire « classique ». Le fait que les bénévoles se nourrissent souvent eux-mêmes des produits de l'agro-industrie, le temps, l'énergie et les émotions qu'ils placent dans leur engagement, leur méconnaissance relative du système et politiques alimentaires, agissent comme inhibiteurs du sens critique. La question de la « qualité » fait difficilement consensus, car liée aux vécus individuels, trajectoires sociales, professionnelles, familiales, associatives, alimentaires, résidentielles et générationnelles, puisque certaines personnes ont foi en ce modèle d'après-guerre qui promettait de nourrir tout le monde avec de « bons » produits accessibles.

Nos interlocuteurs et interlocutrices s'accordent à dire que la précarité alimentaire est directement liée aux manques des politiques publiques¹⁰, et que les initiatives citoyennes ne suffisent pas à endiguer le problème.

L'invisibilité des personnes en situation de migration à l'intérieur de ces questionnements reste saillante, surtout à la campagne. Non seulement nous peinons à inclure des personnes exilées en situation de précarité dans les dynamiques de réflexion, mais nous constatons que ces dernières apparaissent peu dans les discours des participants associatifs ou institutionnels. La diversité des réalités vécues par les « personnes en déplacement » reste mal connue.

9. Coutant I. 2018, *Les migrants en bas de chez soi*, Seuil.

10. Paturel D., Ndiaye P. (coordination) 2020, *Le droit à l'alimentation durable en démocratie*, Champ Social.

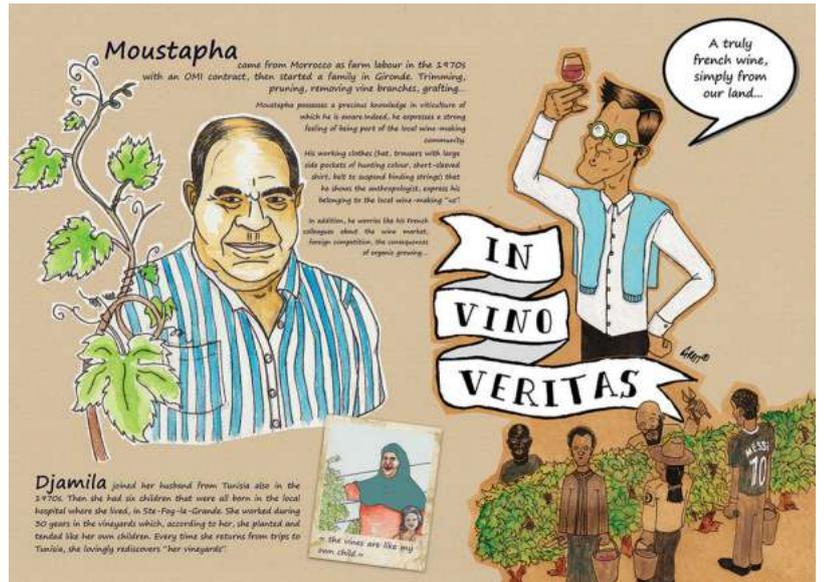
Festival anthropologique

De tous ces constats est née l'idée, avec nos partenaires¹¹, de mettre en place le festival « *Cuisines de rue, cuisines d'ici venues d'ailleurs* » à Sainte-Foy-la-Grande, du 16 au 19 juin 2022. Dans une logique de fabrique « d'enpartage », nous avons notamment « utilisé » le marché de plein air hebdomadaire de Sainte-Foy-La-Grande, propice à l'échange. Le festival a permis de mettre en évidence le caractère cosmopolite de la campagne et son appartenance à une économie monde, générant un *foodscape* riche et complexe, fait d'apports multiculturels et d'une économie viticole gourmande en main d'œuvre immigrée à bas coût. Le festival a exploré les manières dont les personnes se connectent les unes aux autres via l'alimentation, vivent les questions environnementales, s'interrogent sur l'accès à une alimentation de « qualité » pour toutes et tous, au cœur de territoires multiculturels. On a pu constater comment l'alimentation, aux côtés de la musique et de la mode, est moteur d'interactions interculturelles, favorisant l'inclusion des immigrants dans la société locale, tout en dévoilant le racisme décomplexé qui s'y exprime aussi ouvertement.

Qu'est-ce que l'anthropologie a apporté aux partenaires du projet et à leurs publics ?

La construction de la recherche FOOD2GATHER, à partir de constats ethnographiques remontant du terrain, a obligé partenaires associatifs et anthropologues à s'interroger mutuellement, à co-construire la méthodologie d'enquête, à entendre les interprétations des situations vécues et observées par nos interlocuteurs et interlocutrices, à confronter les données afin de produire une analyse, mais aussi à restituer nos résultats sous des formes originales, par l'organisation d'événements publics et culturels centrés autour des pratiques alimentaires : expositions des photographies faites avec des jeunes vivant dans les squats bordelais dans divers lieux publics (*Bienvenus chez nous*) ; réalisation d'une carte sensible sur la trajectoire migratoire et alimentaire d'une jeune femme en quête d'un statut légal (*Berlinda*) ; podcasts réalisés autant avec des « établis » que des exilés et immigrants, et écoutés dans les jardins partagés (*À la campagne on mange d'ici et d'ailleurs*), films documentaires réalisés sur et avec les migrants (*There is no time* ; *Mezzé : paysages alimentaires et migrations autour de Sainte-Foy-La-Grande*), planches de bandes dessinées (*In vino veritas*) exposées dans la rue, via la coopération avec des artistes et personnes immigrantes en quête d'installation.

Grâce aux multiples coopérations, ce projet a évité de produire des données culturalistes sur les personnes dites « migrantes », plaçant la créativité au cœur de l'enquête. Nos interlocuteurs et interlocutrices ont pu se saisir d'une recherche anthropologique, en faire une manifestation culturelle, s'interroger sur nos ethnocentrismes, les mots utilisés, prendre conscience des dessous du système alimentaire et viticole, de l'existence de squats à la campagne, remarquer l'influence du discours d'extrême droite et sa notabilité. Les forums hybrides et les productions où s'entremêlent arts et anthropologie renforcent et complètent des savoirs locaux, permettant aux habitants (sédentaires ou venus d'ailleurs) de les appréhender dans une expérience nouvelle qui sort des catégories classiques des médias sur l'immigration.



Bande dessinée *In vino Veritas* exposée pendant le festival à Coeur de Bastide (textes de Chantal Crenn, dessins de Gaetan Pascual)

Par cette anthropologie impliquée, nous avons fabriqué d'autres types de savoirs entre anthropologues, partenaires, habitants de tous horizons, artistes, etc., contribuant à donner à ces interactions le statut de connaissances sensibles, s'inscrivant dans ce que Georges Dubey nomme une « anthropologie embarquée »¹². La recherche sur deux territoires, urbain et rural, a permis de faire connaître la discipline auprès d'interlocuteurs peu habitués à fréquenter des anthropologues. Enfin, c'est en échangeant avec autrui (et non en prenant des informations à autrui) que savoirs et connaissances se co-construisent pour un enrichissement réciproque au point que le 19 novembre 2022 a eu lieu une journée cuisines autour des enfances et jeunesse migrantes à Sainte-Foy-la-Grande organisée en auto-gestion par nos partenaires associatifs et les jeunes migrants venants du Bangladesh, de Côte d'Ivoire ou de Guinée. De même, la Communauté des communes du Pays Foyen a fait appel à notre équipe française pour animer des échanges sur ces questions interethniques avec d'autres associations locales.

Chantal Crenn, Sarah Marchiset, laboratoire SENS – Savoirs, Environnement, Sociétés (CIRAD, l'IRD et l'Université Paul-Valéry Montpellier 3) ; Isabelle Techoueyres, Anthropology of Food Webjournal

► Découvrir les [podcasts](#) du projet Food2gather

contact&info

► Chantal Crenn,
SENS
chantal.crenn@univ-montp3.fr
► Pour en savoir plus
<https://uni.oslomet.no/food2gather/>

11. Coeur De Bastide, Les Râteleurs, le Secours populaire, VRAC, Fête sap Salle, la Mairie de Sainte-Foy-La-Grande, l'association de la jeunesse en Pays Foyen.

12. Dubey G. (ed.) 2013, « Embarqués », *Socio-anthropologie* N° 27, Éditions de la Sorbonne.

Un sociologue au Comité consultatif national d'éthique : la production des avis

Directeur de recherche CNRS, Emmanuel Didier est chercheur au Centre Maurice Halbwachs (CMH, UMR8097, CNRS / ENS-PSL / EHESS). Sociologue et directeur du programme Médecine-humanités de l'École normale supérieure, il est membre du Comité consultatif national d'éthique (CCNE).

Le Comité consultatif national d'éthique (CCNE) a été établi pour répondre aux questions que se pose la société en matière d'éthique dans le domaine de la santé et des sciences de la vie. Concrètement, le moyen d'expression privilégié du Comité pour répondre à ces sollicitations, et ce depuis sa création, est l'avis. Le CCNE rend des avis éthiques. Cette forme vient originellement du Conseil d'État qui, conformément à la Constitution, rend lui-même des avis au gouvernement et au parlement, les premiers secrétaires généraux du CCNE en étant originaires. On peut donc envisager le CCNE comme une machine à produire des avis.

Sous cet angle, l'éthique n'est pas un sous-domaine abstrait de la philosophie, mais au contraire une activité très concrète consistant d'abord à établir puis à suivre la procédure d'une forme spécifique d'écriture. Découvrir le fonctionnement du CCNE revient donc à comprendre le mécanisme par lequel ses avis sont produits.

Celui-ci a la particularité d'être collectif et consiste *in fine* à agréger la diversité des opinions des membres du Comité. La première grande surprise pour un scientifique qui rejoint cette instance est de constater que le ton de la discussion est fondamentalement différent de celui des conférences et colloques auxquels il est habitué. Il ne s'agit en rien de déterminer où se situe la vérité, mais d'un échange diplomatique visant à articuler une grande diversité de points de vue. La question à laquelle le CCNE doit répondre en pratique consiste à inventer un mode d'agrégation des intelligences individuelles dans un seul texte, et non pas à sélectionner le plus fidèle à la nature. Nous allons jeter la lumière sur quelques étapes du processus par lequel ceci est rendu possible.

Pour comprendre la difficulté de la tâche d'agrégation, décrivons la diversité des membres du CCNE. Ceux-ci sont aujourd'hui au nombre de quarante-six, tous nommés pour une durée de trois ans renouvelable une fois, à l'exception du président qui est nommé par le président de la République pour deux ans renouvelable. En ce qui concerne les membres, cinq sont nommés par le président de la République comme « appartenant aux principales familles philosophiques et spirituelles ». Aujourd'hui, il s'agit des familles catholique, protestante, juive, musulmane, et libre penseur — mais ces familles ne sont pas établies dans les textes, elles peuvent changer. Puis, quinze membres sont proposés par les ministres ou les instances concernés par l'éthique médicale en raison de leurs compétences et de leur intérêt pour les problèmes d'éthique. Aujourd'hui, ils sont professeurs de médecine, de philosophie, de démographie, d'économie, directeur et directrice d'hôpital, parlementaires, magistrats, conseillers d'État. Quinze membres sont ensuite proposés par les grandes institutions de recherche (Académies, universités, EPST) comme appartenant au secteur de la recherche. Dans le comité actuel, ils sont pour un bon nombre spécialistes des sciences de la vie et de la santé, mais aussi informaticiens, historiens, spécialistes de sciences

sociales. L'auteur de ces lignes a été proposé par le CNRS. Enfin, six membres sont proposés comme représentants d'associations de personnes malades et d'usagers du système de santé, d'associations de personnes handicapées, d'associations familiales et d'associations œuvrant dans le domaine de la protection des droits des personnes. Le Comité dans son ensemble doit en outre être paritaire et les membres sont bénévoles.

La composition du Comité ne vise donc pas une quelconque représentation de la population dans son entier. Les membres ne sont pas davantage représentants de l'entité qui les a nommés ; ils sont nommés *intuitu personae* de telle sorte que leur parole ne représente qu'eux-mêmes. Mais, dans le même temps, cette longue liste de profils montre bien que le but est de construire une assemblée dont les membres abordent l'éthique depuis une multitude de points de vue différents. Il s'agit donc d'un aréopage de spécialistes dont les membres incarnent les diverses forces qui sont le plus concernées par l'expression d'une parole éthique. Comment faire pour mettre d'accord autant de divergences ?

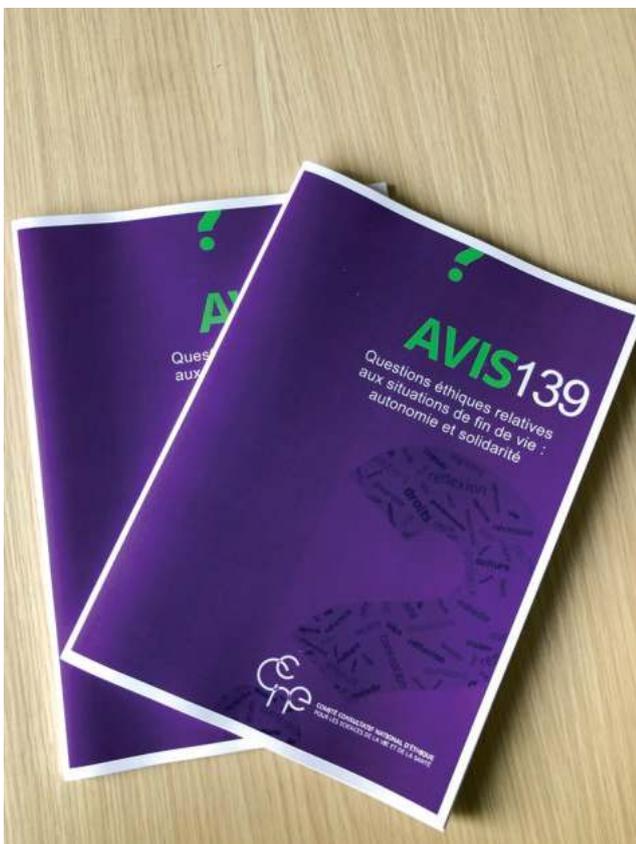


Assemblée plénière du CCNE, Abbaye de Royaumont, septembre 2021 © Joseph Eyraud

D'abord, pour qu'*in fine* tout le monde parle d'une seule voix, il faut que tout le monde parle de la même chose. C'est la raison pour laquelle le CCNE fonctionne par saisines : il répond à des questions qui lui sont posées. Les questionneurs peuvent être le président de la République, les présidents des assemblées parlementaires, les membres du gouvernement, d'un établissement d'enseignement supérieur, d'un établissement public, de certaines fondations reconnues d'utilité publique. Enfin, le CCNE lui-même peut s'autosaisir.

Une fois qu'une saisine lui est parvenue, le Comité désigne deux ou trois rapporteurs. Ceux-ci jouent un rôle essentiel bien qu'ils ne soient pas auteurs des avis, car c'est le CCNE qui occupe cette fonction, mais qu'ils fassent le travail de suivi des versions intermédiaires de l'avis et doivent le faire mûrir, aidés en cela par l'équipe des permanents du CCNE. Une de leur première tâche est de constituer autour d'eux le groupe de travail (GT) chargé de rédiger la première version de l'avis. Il n'y a pas de critère de sélection pour être membre d'un GT, il suffit de se déclarer intéressé par la question. Le groupe de travail commence par se forger une culture commune en lisant de la littérature que les membres font circuler entre eux et en procédant à des auditions de spécialistes. Vient alors la phase de rédaction de la première version de l'avis.

Le texte doit faire saillir deux éléments associés. Premièrement, les « tensions éthiques » qui apparaissent dans le domaine défini par la saisine. Une tension éthique est très difficile à définir, mais on peut dire *a minima* qu'elle survient lorsque l'on peut identifier des bénéfices divergents et incompatibles, souvent pour différentes catégories, dans les pratiques visées par la saisine. Deuxièmement, l'avis exprime des « Recommandations » ou des « Points de vigilance », qui sont les options prises par le comité concernant les « tensions éthiques ».



Avis 139 : Questions éthiques relatives aux situations de fin de vie, sept. 2022 © Joseph Eyraud

La première version du texte étant rédigée, elle est soumise au GT. Chaque membre le critique et l'amende, y compris sur des points assez fondamentaux comme la structure du texte. En fonction de ces interventions, les rapporteurs doivent corriger leur texte. À force de reprises, de commentaires, de réécriture, de précisions rapportées par une éventuelle audition de dernière minute, l'avis finit par recueillir l'approbation de tous les membres du groupe de travail. Il est clair que l'apparition de technologies numériques, en particulier le fait que les textes peuvent circuler *online*, être corrigés par des traitements de texte électroniques, et que les réunions peuvent dorénavant se tenir à distance, a rallongé le processus et le nombre de versions du texte discutées par le GT. Lorsqu'il fallait imprimer le texte et se déplacer au CCNE pour le discuter, les corrections étaient plus coûteuses, donc plus rares, et l'accord obtenu avec moins d'allers-retours que maintenant. Mais, aujourd'hui comme alors, lorsque le texte a recueilli l'assentiment de tous les membres du GT, il peut espérer passer en « Plénier » qui est l'instance finale de validation du texte.

Le « Plénier », où siègent tous les membres du Comité, est une assemblée impressionnante. Prenant leur courage à deux mains, les rapporteurs présentent le texte puis attendent les commentaires individuels. Il n'est pas obligatoire, mais attendu que chaque membre du plénier exprime son opinion. Les interventions ont presque toujours la même structure : les membres expriment d'abord une vive admiration pour le travail accompli, puis des réserves qui s'appuient souvent sur leur expertise propre. Il est rare que le texte soit adopté dès son premier passage. La plupart du temps, les rapporteurs ayant noté les forces et les faiblesses identifiées par l'assemblée, doivent, avec le groupe de travail, reprendre le texte pour qu'il soit accepté par tous.

Il arrive aussi que le texte ne parvienne pas à faire consensus et qu'une fraction du plénier décide de ne pas l'approuver. Ce fut le cas par exemple dernièrement pour l'avis 139 sur la fin de vie rendu public en septembre 2022. Ces formes d'expression de désaccord existent donc ; elles sont simplement ajoutées à la suite de l'avis majoritaire. Elles sont assez rares cependant : nous avons pu en dénombrer 15 sur les 139 avis publiés à ce jour.

Enfin, que le texte se voit ou non adjoint un avis minoritaire, il est finalement mis au vote de l'assemblée plénière — vote qui est la plupart du temps à main levée, mais peut être secret, s'il suscite encore des débats — qui l'accepte. Il n'y a jamais eu de proposition d'avis rejeté par le plénier. L'avis est alors prêt à être présenté aux autorités et à l'opinion publique et à infuser ainsi la société.

contact&info

► Emmanuel Didier,
CMH

emmanuel.didier@ens.fr

► Pour en savoir plus

<https://www.ccne-ethique.fr>

LinkRdata, une nouvelle visualisation des données pour les SHS : application à la cognition

Le partage des données est une pratique qui a révolutionné la biologie et les sciences de la santé en les faisant progresser et en réduisant les coûts. Il y a quelques années (2013-2014), je me suis intéressée à l'une des grandes plateformes de partage de données, la plateforme « 1000 connectome » qui regroupe des images par résonance magnétique fonctionnelle (IRMf) de 1 000 individus à travers le monde. J'ai réutilisé ces données et j'ai pu révéler l'existence de nouvelles régions du cerveau qui se co-activent ensemble au repos. Afin de compléter les résultats, j'ai cherché à créer un atlas fonctionnel pour le cerveau qui relie régions et fonctions.

La puissance de calcul des serveurs, les traitements informatiques et mathématiques ont simplifié ce travail : j'ai ainsi pu collecter des données, les stocker et faciliter leur accès. En revanche, j'ai eu des difficultés à nommer des fonctions cognitives ou sensorimotrices pour chacune des régions cérébrales que j'avais distinguées.

Le principal problème que pose le traitement des données est la multiplicité des échelles auxquelles elles sont exprimées. Par exemple, pour interpréter des images issues de l'imagerie de diffusion, le chercheur/clinicien a besoin d'autres types de données provenant de deux grands domaines scientifiques qui progressent à des rythmes différents :

- ▶ les données d'imagerie du cerveau humain liées à la cognition, dans des contextes sains et cliniques ;
- ▶ les études génomiques et protéomiques, obtenues à partir de modèles animaux et humains.

Pour relever le défi de l'intégration de données cérébrales multi-sources et multi-échelles, j'ai développé une première application dans le cadre de l'équipement d'excellence transdisciplinaire sur la mémoire, l'Equipex MATRICE. Les logiciels que je propose sous le nom de LinkRdata sont d'autant plus utiles à ce type de programmes (portés par l'InSHS) que leur caractère transdisciplinaire complexifie les bases de données produites et implique des instruments adaptés. Ainsi, LinkRdata est la continuation logique d'une série de projets scientifiques qui ont eu pour but de fédérer et d'intégrer un ensemble de bases de données appartenant à des disciplines différentes afin de créer de la connaissance autour de ces données.

La plateforme LinkRdata est basée uniquement sur des sources de données ouvertes. Ces données ont permis de construire des bases pour :

- ▶ des tâches cognitives et des pathologies du cerveau, en se basant sur 14 000 articles neurocognitifs ;
- ▶ les taux d'expressions d'environ 21 000 gènes dans 947 échantillons du cerveau ;
- ▶ les coordonnées et densités de fibres qui relient 1 015 régions du cerveau.

LinkRdata intègre ces connaissances cognitives, sensorimotrices, anatomiques et transcriptomiques, via trois logiciels : LinkRbrain, LinkRbiblio et LinkRfiber.

Les logiciels libres de LinkRdata

LinkRbrain

L'outil LinkRbrain — d'ores et déjà accessible à l'ensemble de la communauté par le biais d'un site web ouvert — a été développé afin de relever le défi d'intégrer les connaissances cognitives, pathologiques, génétiques et anatomiques sur les fonctions cérébrales. La plateforme développée accumule l'information de plusieurs bases de données et intègre ces données multi-échelles dans un cadre commun afin que chaque point du cerveau soit caractérisé par un profil cognitif, un profil d'expression génétique et un marqueur neuro-anatomique. Ainsi, LinkRbrain lie systématiquement :

- ▶ un ensemble de pics d'activation du cerveau vers un ensemble de marqueurs cognitifs ;
- ▶ un profil d'expression génétique vers un ensemble de marqueurs cognitifs ;
- ▶ un ensemble de marqueurs cognitifs ou profil d'expression génétique vers des marqueurs neuro-anatomiques.

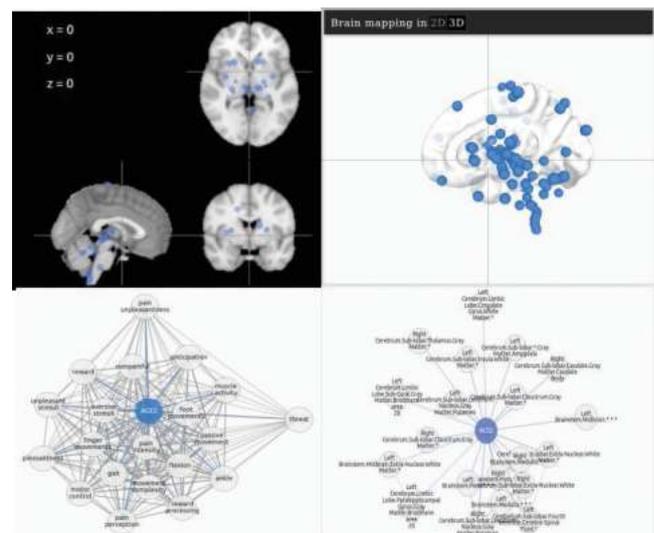


Figure 1 - Un résultat de LinkRbrain montrant l'emplacement cérébral de l'expression de l'ARNm de l'ACE2 (enzyme qui potentiellement joue le rôle de récepteur SRAS-CoV-2 dans le cerveau) ainsi que le réseau des fonctions cognitives qui activent les régions cérébrales où ces deux gènes s'expriment le plus (copyleft).

LinkRbiblio

LinkRbiblio permet d'explorer les bases de données bibliographiques. LinkRbiblio extrait les *n-grams* (mots et séquences de mots) à partir du corpus constitué par les résumés ou les corps de textes et les titres de publications autour d'une thématique précise. Ce module du traitement du langage naturel attribue des étiquettes grammaticales à chaque mot, puis une annotation grammaticale est effectuée pour extraire les phrases nominales appropriées. Le choix de *n-grams* au lieu de mots uniques est crucial pour notre projet car le nom de certaines fonctions cognitives comme « *visual working memory* » est constitué de trois mots. La coprésence de deux *n-grams* est calculée à partir du nombre de publications qui contiennent ces deux *n-grams*. Cette valeur de la coprésence traduit la proximité entre les termes/*n-grams* utilisés par les auteurs. On distinguera

la coprésence de la cooccurrence qui, elle, s'appuie sur un calcul de probabilité.

LinkRbiblio est utilisé aussi bien pour l'extraction des connaissances à partir du portail Pubmed (site qui indexe les papiers dans le domaine du biomédical) que pour un corpus en sciences humaines et sociales. Il peut déjà encourager des interactions entre historiennes, sociologues et psychologues. Grâce au développement d'une interface de programmation d'application (API) qui permet de relier LinkRbrain à LinkRbiblio, les *n-grams* extraits par *textmining* sont connectés aux activations du cerveau.

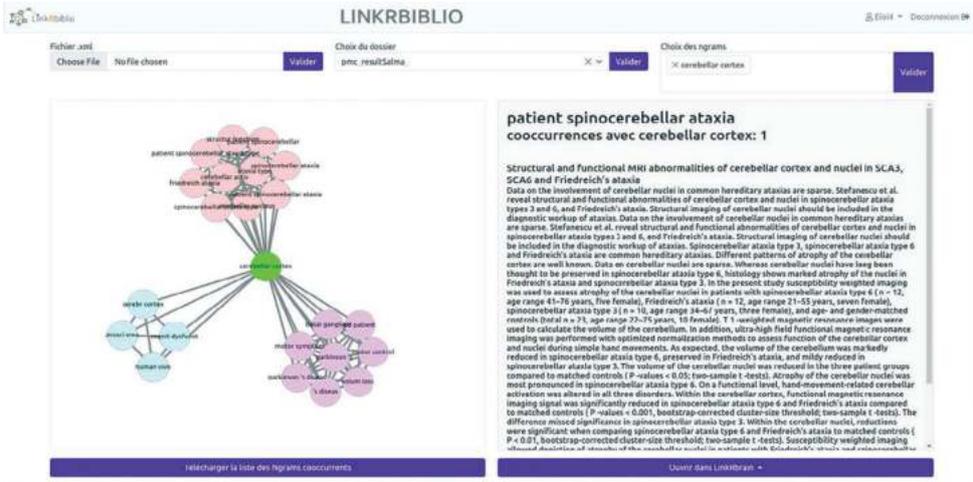


Figure 2 - Logiciel de *textmining* « LinkRbiblio » pour explorer les corpus d'articles et enrichir les *n-grams* extraits, par la connaissance contenue dans LinkRbrain (copyleft)

LinkRfiber

L'outil LinkRfiber permet de visualiser les connexions structurelles (fibres) entre 1000 régions du cerveau à l'échelle individuelle. Pour alimenter en données notre outil, une base de données structurales a été récupérée à partir du projet Connectome. Ces données permettent de localiser les régions qui sont reliées par les fibres. Pour intégrer de la connaissance autour de ces données structurelles individuelles, j'ai utilisé l'API *linkrbrain-client*. Grâce à cette API, l'information structurelle est reliée aux données cognitives, pathologiques et transcriptomiques.

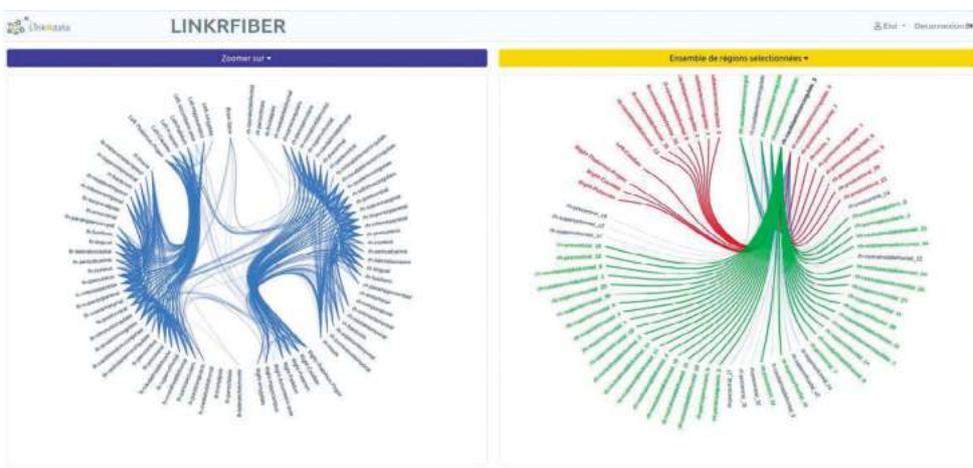


Figure 3 - Logiciel LinkRfiber pour la visualisation du connectome à partir de données individuelle de l'IRM de diffusion. À gauche les connexions des grandes régions du cerveau via des fibres. À droite, les connexions afférentes (en vert) et efférentes en rouge d'une région d'intérêt spécifique (ROI) appartenant à une grande région, vers les autres ROIs (copyleft)

Apports de la plateforme LinkRdata

La plateforme linkRdata permettra aux chercheurs et chercheuses de :

- ▶ Accélérer la fouille bibliographique et son appréhension synthétique visuelle.
- ▶ Éviter de fausses inférences par manque de connaissance : certaines fonctions cognitives sont largement connectées et il est impossible de connaître toute la bibliographie existante pour se faire une idée exhaustive de ces interactions. L'outil est donc utile pour, d'une part, préparer le design expérimental et, d'autre part, interpréter les données.
- ▶ Décloisonner les disciplines : les chercheurs et chercheuses sont experts d'un domaine. Il est très difficile de connaître toutes les interactions entre les différents systèmes quand ce ne sont pas celles que nous cherchons.

Il est très difficile de connaître toutes les interactions entre les différents systèmes quand ce ne sont pas celles que nous cherchons.

Confronter ses résultats à la bibliographie. Associer la bibliographie à une agrégation de données de génomique : cette étape se fait d'ordinaire à la main ; elle représente une perte de temps et s'effectue au risque que l'objectivité fasse défaut.

La plateforme linkRdata aidera également les professionnel/les de santé à identifier les réseaux cérébraux du patient qui pourraient être affectés par la mort neuronale, à les rendre ainsi plus confiants dans leurs décisions et à mieux orienter le traitement. Elle leur permettra de prédire les fonctions cognitives et sensorimotrices afin de mieux concevoir leurs études et accélérer les essais cliniques pour améliorer la plasticité du cerveau. Elle favorisera une meilleure gestion clinique des patients sujets à des handicaps suite à des atteintes cognitives et sensorimotrices et optimisera les dépenses du système de santé, en évitant ou en réduisant certains handicaps potentiels. Elle offrira enfin aux patients une connaissance approfondie des risques individuels et permettra une meilleure prise en charge, visant à améliorer leur bien-être. Ceux-ci auront également la possibilité d'enrichir la base de données et donc les connaissances sur leur pathologie.

Cas d'utilisation de LinkRdata

Visualisation de la littérature et son ordonnancement

Les fonctions cognitives « parole » et « phrases » sont considérées comme deux fonctions distinctes. La fonction « parole » est liée à la production de mots, de syllabes et/ou de voyelles, ou à leur reconnaissance, tandis que la fonction « phrases » est considérée comme une fonction supérieure. Cette fonction est liée à la compréhension du langage et à la mémoire. Ainsi, toutes ces différences cognitives doivent être reflétées topographiquement. La Figure 4 permet de visualiser les données/coordonnées extraites à partir de la littérature correspondant aux fonctions « parole » et « phrases » (colorées respectivement en violet et magenta). On remarque la forme en « V » qui caractérise ces deux fonctions. Malgré la proximité de ces fonctions, leurs topographies sont clairement différentes.

De même, dans le graphe correspondant, nous remarquons qu'au niveau des interactions avec les autres fonctions cognitives, ce graphe est organisé en deux ensembles. Le premier est lié aux fonctions « parole » (connecté au nœud violet) et constitue les fonctions qui se caractérisent par une topographie similaire à celle de la « parole », telles que les voyelles, la production de syllabes, etc.

Le second ensemble est lié à la fonction « phrases » (connecté au nœud magenta) et représente les fonctions cognitives qui se chevauchent topographiquement avec les « phrases », telles que la compréhension de la parole, le traitement du langage, etc.

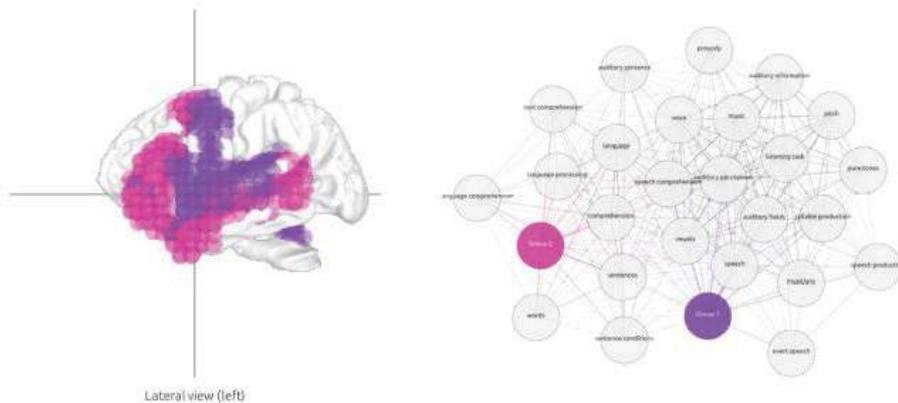


Figure 4 - Cartographie des réseaux correspondant aux fonctions cognitives « parole » et « phrases » en violet et magenta respectivement. Le graphique correspondant montre les similarités topographiques (chevauchement) entre « parole/sentences » (nœuds en violet/magenta respectivement) et les 460 tâches (copyleft)

Documentation et ajout de connaissances autour de nouvelles données expérimentales

Grâce aux différentes bases de données intégrées dans LinkRbrain et à son concept novateur basé sur le calcul de similarités, il est possible, en quelques clics, de télécharger ces données sous forme d'images IRM ou de listes de coordonnées MNI dans le logiciel. LinkRbrain permet par la suite de visualiser :

- ▶ les données cartographiées sur un cerveau en 2D et 3D ;
- ▶ un graphe de connaissances en lien avec les mêmes régions topographiques ;
- ▶ une liste ordonnée de connaissances (cognitives ou génétiques) en lien avec les données ;
- ▶ une liste de références en lien avec les données.

LinkRfiber permet quant à lui d'accéder à l'ensemble des autres régions du cerveau qui sont connectées par des fibres avec les régions étudiées.

Génération d'hypothèses pour un problème multi-échelle

Pour caractériser l'étendue de l'impact complexe potentiel d'une infection par le SRAS-CoV-2 dans le cerveau, j'ai identifié quelles fonctions cognitives et sensorimotrices sont associées aux régions du cerveau où les récepteurs génétiques nommés Angiotensin Converting Enzyme 2 (ACE2) et Transmembrane Serine Protease 2 (TMPRSS2) sont sur-exprimés, en posant l'hypothèse qu'elles pourraient être particulièrement affectées. Les données sur les niveaux d'expression de ces gènes ont été fournies par l'Allen Institute for Brain Science, et la localisation des fonctions cérébrales par la plateforme LinkRbrain. Cette dernière a également été utilisée pour analyser le chevauchement spatial entre la sur-expression de ACE2/TMPRSS2 et les activations cérébrales spécifiques à une fonction, ou la sur-expression régionale d'autres gènes. Les fonctions cognitives et sensorimotrices

dont le rôle pourrait être altéré ont été classées en six groupes : mémoire et souvenir, fonction motrice et sensorielle, douleur, lucidité, émotion, récompense. De plus, j'ai catégorisé les gènes qui s'expriment de manière différentielle dans les mêmes régions où les niveaux d'expression ACE2/TMPRSS2 sont les plus élevés. Les pathologies et fonctions cellulaires dans lesquelles ces gènes sont reliés sont les maladies neurodégénératives, l'immunité, l'inflammation, le récepteur olfactif, le cancer/apoptose, la fonction exécutive, les sens, l'ischémie, la fonction motrice, la myélinisation, et la dépendance. Grâce à LinkRbrain, de nouvelles hypothèses ont été générées pour explorer les manifestations neurologiques conséquentes du Covid-19.

Perspectives

Grâce au financement reçu dans le cadre du programme de prématurité du CNRS, l'infrastructure de LinkRdata est devenue modulaire et réutilisable. Ainsi, il est plus facile de la déployer vers d'autres projets qui intéressent la recherche interdisciplinaire.

LinkRdata se projette vers une plateforme de la recherche et de transfert de technologie complètement dématérialisée. Il s'agit d'une plateforme basée sur une stratégie évolutive et intégrative dotée de son propre écosystème informatique dédié :

- ▶ au stockage ou partage (quand c'est possible) des données multi-échelles : il s'agit de fournir une solution de sauvegarde intégrée afin de garantir sa pérennité et sa sécurité ;

- ▶ à la mise à disposition des logiciels scientifiques ouverts et des infrastructures de calcul ;
- ▶ à l'auto-configuration du meilleur workflow possible en tant que service à partir de la spécification du meilleur modèle intégré possible ;
- ▶ à la mise à disposition d'accélérateur de connaissances intégrées par la diffusion de nouveaux modèles intégrés pour la recherche, l'ingénierie, l'éducation et les services en ligne sociétaux innovants générant de nouvelles opportunités d'emploi dans l'économie numérique ;
- ▶ à la mise à disposition d'un environnement éducatif exceptionnel pour les travaux expérimentaux et théoriques des étudiants de master et de doctorat ;
- ▶ au transfert des connaissances et des technologies de la recherche pour une utilisation citoyenne via des interfaces faciles et fiables.

LinkRbrain aide à combler le fossé entre la science et l'ingénierie, en associant dans la même plateforme des ingénieurs et des chercheurs et chercheuses pour l'observation intégrée de données humaines *in silico* et *in vivo*. Cette association interdisciplinaire fournira des modèles intégrés pour les pathologies du cerveau à haute valeur ajoutée pour la science, l'éducation et la société.

Salma Mesmoudi, ingénieur de recherche, Centre européen de sociologie et de sciences politiques (CESSP), responsable scientifique du projet LinkRdata

contact&info

- ▶ Salma Mesmoudi, CESSP
Salma.Mesmoudi@univ-paris1.fr
- ▶ Pour en savoir plus
<https://www.linkrdata.fr/>

Institut de recherche sur le Maghreb contemporain : trente ans de recherche euro-maghrébine



Session « Luttes » du cycle de projections-débats « Regarder l'Algérie aujourd'hui. Des films et des recherches » © Saphia Arezki

Créé en 1992 par Michel Camau, l'[Institut de recherche sur le Maghreb contemporain](#) (IRMC, UAR3077, CNRS / MEAE / AMU) fête cette année ses trente ans. Cet institut de recherche en sciences humaines et sociales a été fondé dans le contexte de la création de l'Union du Maghreb arabe (UMA), et avait vocation à ouvrir un bureau en Algérie, ainsi qu'à Rabat. Si l'extension algérienne ne s'est pas réalisée, contrairement à Rabat qui a pris son autonomie avec le [Centre Jacques Berque pour les études en sciences humaines et sociales](#) (CESHS, UAR3136, CNRS / MEAE), sa vocation est restée inchangée : celle d'être un lieu de formation et d'échanges entre les communautés scientifiques du Maghreb et d'Europe. Aujourd'hui, l'IRMC est l'UMIFRE dont la compétence géographique s'étend spécifiquement sur l'Algérie, la Tunisie et la Libye.

Cette année anniversaire a été marquée par deux grandes rencontres internationales organisées en Tunisie : le forum *Insaniyyat* des sciences humaines et sociales (organisé par les universités de la Manouba, de Tunis, de Tunis el Manar, par le groupement d'intérêt scientifique Moyen-Orient et mondes musulmans - GIS MOMM et l'IRMC), et les rencontres de la sociologie francophone (AISLF, université de Sfax, IRMC, AMU, Institut Français de Tunisie, Institut Sociétés en Mutation en Méditerranée - SoMuM, ECUMUS).

Mais, au-delà de ces grandes rencontres internationales en sciences humaines et sociales, ce qui fait la richesse de l'institut, ce sont avant tout les rencontres scientifiques plus quotidiennes : présentations de travaux et d'ouvrages récents sur le Maghreb, colloques et séminaires, hébergement de programmes de recherche internationaux, accueil scientifique de jeunes chercheurs et chercheuses. Ces rencontres font la vie de l'institut, et permettent de tisser des liens entre les chercheurs, chercheuses et étudiantes actuellement en poste ou en accueil, et les chercheurs et chercheuses proches de l'institut depuis souvent plusieurs années.

Perspectives et continuité : la formation scientifique au cœur des activités de l'institut

La formation en sciences humaines et sociales à destination d'étudiantes de master et doctorantes — toutes disciplines des SHS confondues — reste l'une des activités phares de l'IRMC. Tout au long de l'année, des ateliers doctoraux sont animés par les doctorantes, chercheurs et chercheuses de l'institut, et permettent aux jeunes chercheurs et chercheuses de présenter l'avancée de leurs travaux (qu'ils soient en phase d'enquête, de définition de leur sujet, ou à un stade plus avancé), et de recevoir des conseils et perspectives critiques sur des questions



École Doctorale Itinérante à l'Université Alassane Ouattara de Bouaké, 2022 © Université Alassane Ouattara

de méthodologie, d'approche. Des écoles doctorales avec des thématiques plus spécialisées sont également organisées régulièrement : les dernières en date portaient sur « Les usages contemporains du Coran », tandis qu'une autre interrogeait « Les cohabitations et concurrences religieuses au Maghreb et en Afrique subsaharienne », réunissant à chaque fois des doctorantes d'Europe, du Maghreb et d'Afrique de l'Ouest.

L'IRMC octroie également différents types de bourses. Une bourse d'accueil à la mobilité internationale est accordée chaque année à une doctorante, ce qui lui permet de résider en Tunisie pour y conduire ses recherches et de participer pleinement aux activités de l'institut pour une durée d'un à deux ans. Des bourses de mobilité (pour une durée d'un à trois mois) sont également attribuées chaque année pour financer le travail de terrain en Tunisie, en Algérie ou sur un sujet en lien avec la Libye. L'IRMC reçoit également en accueil scientifique des étudiantes venues effectuer leur travail de terrain en Tunisie, qui peuvent bénéficier des mêmes activités d'encadrement que les boursiers et boursières.

En partenariat avec Campus France et l'Inalco, l'IRMC héberge, depuis 2019, un stage annuel d'apprentissage de la langue arabe. Les enseignements, répartis entre l'Institut et l'Université de la Manouba, permettent à une petite dizaine d'étudiants boursiers de résider neuf mois à Tunis, de s'intégrer au système universitaire tunisien et de bénéficier d'une formation poussée sur la langue arabe standard et dialectale. Ce stage s'adresse à des étudiants arabisants confirmés, et concerne en priorité celles et ceux qui se destinent à l'enseignement de la langue arabe, à la traduction, ou qui souhaitent s'engager dans des travaux de recherche sur le monde arabe.

Concernant l'Algérie, l'IRMC, conjointement avec le Service de coopération et d'action culturelle (SCAC) d'Alger, initie différentes actions qui s'inscrivent dans le cadre de la mise en œuvre des préconisations du rapport Stora visant à renforcer la coopération universitaire entre la France et l'Algérie. Une douzaine d'étudiantes en SHS, de différentes universités d'Algérie sont accueillies en octobre 2022, pour une *Masterclass* de deux semaines délivrée par les chercheurs et chercheuses de l'IRMC. Au-delà de l'encadrement proposé à Tunis, l'IRMC se déplace : toujours suivant les recommandations du rapport Stora, l'Institut participe au programme de bourse André Mandouze (SCAC Algérie), qui finance des séjours scientifiques de chercheurs et doctorants algériens travaillant sur des fonds d'archives en France et sur des questions mémorielles. Katia Boissevain (actuelle directrice de l'IRMC) ainsi que Kmar Bendana (université de la Manouba, chercheuse associée à l'IRMC) avec Karima Dirèche (directrice de recherche CNRS) et Amar Mohand Ameur (Centre de recherche en anthropologie sociale et culturelle - CRASC), tous membres du comité scientifique, se sont rendus à Alger pour discuter des travaux issus de ces séjours d'accueil scientifique en France.

Aussi, en 2020 et 2021, quand la situation sanitaire et politique ne permettait pas de se déplacer, l'IRMC a mis en place une formation en ligne : les chercheurs et chercheuses de l'IRMC, sous la coordination de Neila Saadi, ont développé un MOOC en sciences humaines et sociales en 2021, s'adressant à des étudiantes de l'Université de Tripoli et de l'Académie libyenne des Hautes Études de Tripoli.

Par ailleurs, cette vocation pédagogique s'étend également en dehors des frontières maghrébines : depuis 2016, l'IRMC organise une École Doctorale Itinérante (initiée par Jérôme Heurtaux et Brema Ely Dicko), qui change chaque année d'université d'accueil. Cette école a pour but d'offrir une solide formation en méthodologie des sciences humaines et sociales à des doctorantes francophones du Maghreb et d'Afrique subsaharienne. Cette formation itinérante s'est tenue successivement à l'université des Lettres et Sciences Humaines de Bamako au Mali, à l'université Gaston Berger de Saint Louis du Sénégal, à l'université d'Abomey-Calavi de Cotonou au Bénin, à l'université de Sousse en Tunisie, et, enfin, sa dernière édition s'est organisée en 2022 à l'université Alassane Ouattara de Bouaké en Côte d'Ivoire (coordonnée par Jamie Furniss).

L'IRMC d'aujourd'hui, des liens tissés sur trois décennies de recherche en SHS

Aujourd'hui, l'équipe de recherche de l'Institut est composée de visages familiers et continue d'accueillir de nouvelles têtes. À sa direction, Katia Boissevain, anthropologue et chargée de recherche au CNRS et qui été boursière de l'Institut (de 1999 à 2003) puis postdoctorante (de 2003 à 2006). Hend Ben Othman, urbaniste, est en poste à l'IRMC depuis octobre 2021, en détachement de l'université de Carthage. Elle aussi fréquente les lieux depuis ses travaux de thèse, et participait déjà aux activités de l'Institut. Son programme de recherche collectif porte sur le processus de décentralisation en cours en Tunisie depuis 2011 et, plus largement, dans le monde arabe. Layla Baamara, politiste, a rejoint l'IRMC, en janvier 2022 avec un programme de recherche sur les engagements et mouvements étudiants au Maghreb au XXI^e siècle. Enfin, Jamie Furniss, anthropologue, travaille depuis trois ans à l'Institut, sur le programme de recherche « Environnement, déchets et économies de recyclage dans le Maghreb contemporain ». Cette équipe est enrichie de nombreux chercheurs et chercheuses « associés » qui, pour la plupart, ont été en poste à l'Institut et en sont restés proches.

L'IRMC continue ainsi d'héberger une grande diversité de thèmes de recherche et de disciplines des SHS. L'année 2023 promet d'être riche, notamment avec la poursuite du séminaire « Chercheuses et féministes au Maghreb et en Afrique de l'Ouest », coordonné par Khaoula Matri (Université de Sousse, associée à l'IRMC) et Kmar Bendana.

L'année 2023 verra le lancement de deux séminaires de recherche. L'un est porté par Layla Baamara (conjointement avec Mohamed Tozy et Amin Allal). Il s'intitule « Mondes et mouvements étudiants en mutation : croiser les méthodes et les regards », et les séances se dérouleront à Tunis et Aix-en-Provence. Hend Ben Othman, avec Aude Signoles, lance également un séminaire de recherche itinérant, qui se déroulera dans plusieurs régions de Tunisie. Il permettra à des chercheurs et chercheuses travaillant sur la décentralisation dans les pays du Maghreb et du Moyen-Orient de penser ensemble ce processus, et de faire profiter aux universités locales d'un programme de recherche international. De plus, une école doctorale aura lieu en 2023, dans le cadre du Réseau des études maghrébines, sur les études amazighes, intitulée « Dynamiques amazighes dans le Maghreb contemporain : enjeux, formes et évolutions », organisé par Malika Assam (enseignante-chercheuse à AMU) et Neila Saaadi (maître-assistante à l'Institut Supérieur des Métiers du Patrimoine de Tunis).

contact&info

► Katia Boissevain,
IRMC

katia.boissevain@irmcmaghreb.org

► Pour en savoir plus
<https://irmcmaghreb.org>

STUCCO. Les stucs des nécropoles romaines de Pouzzoles (Campanie, Italie)

Financé par la bourse européenne Marie Skłodowska Curie, STUCCO est un projet de recherche archéologique conduit par Dorothee Neyme, du 1er octobre 2022 au 30 septembre 2024, sous la supervision d'Évelyne Prioux, directrice de recherche CNRS au sein de l'équipe LIMC-ESPRI du laboratoire *Archéologies et Sciences de l'Antiquité* (ArScAn, UMR7041, CNRS / Université Paris Nanterre / Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne / Ministère de la Culture). La candidature à la bourse postdoctorale Marie Skłodowska Curie de STUCCO a été préparée durant une masterclass organisée au sein de l'unité ArScAn, en collaboration avec la MSH Mondes (UAR3225, CNRS / Université Paris Nanterre / Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne) et coordonnée par Cécile Michel, directrice de recherche CNRS.

STUCCO étudie les stucs des tombeaux romains de Puteoli (actuelle Pozzuoli), une ville portuaire située à quelques kilomètres de Neapolis (actuelle Naples) qui était le port impérial des premiers siècles de l'Empire. La ville cosmopolite était bouillonnante de vie et riche d'imposants monuments publics (dont un temple, un marché, un cirque et deux amphithéâtres!) qui sont parfois encore visibles, comme c'est le cas des grandes nécropoles antiques flanquant les voies principales qui desservaient la ville. Les vestiges de ces tombeaux monumentaux, exceptionnellement bien conservés, étaient déjà connus et admirés à la fin du XVI^e siècle. Les plus beaux étaient décorés de bas-reliefs en stuc, un enduit composé de sable, de chaux et de poudre de marbre, qui peut être moulé ou modelé, laissé blanc, peint ou teinté dans la masse et qui, dans l'Antiquité, servait à décorer notamment l'intérieur des maisons, des thermes, ou encore des tombeaux. Ces décors, localisés sur les murs, les édicules (avant-corps maçonnés placés au centre des parois) et les plafonds représentaient surtout des personnages en action : des petits amours chevauchant des animaux fantastiques, des femmes dansantes, des dauphins bondissants ou encore des épisodes mythologiques. Au XVIII^e siècle, les guides touristiques de Pouzzoles documentent notamment les somptueuses décorations visibles à l'intérieur des grands *colombaria* — une typologie architecturale destinée à accueillir des urnes cinéraires dans des petites niches creusées dans les murs. Les stucs de Pouzzoles suscitent alors l'intérêt des collectionneurs et la publication des planches d'illustration gravées qui accompagnent les descriptions marquent leur apparition sur le marché des antiquités (Figure 1). Rapidement, les commandes s'enchaînent, les décors sont découpés, les tombeaux défigurés et les stucs éparpillés. Ils se retrouvent dans la collection du roi de Naples, à Portici, ou dans des collections privées comme celle de Sir William Hamilton, ambassadeur britannique à Naples de 1764 à 1800.

Ces stucs, qui constituent le cœur de ma recherche, sont aujourd'hui conservés dans les plus grands musées européens : le

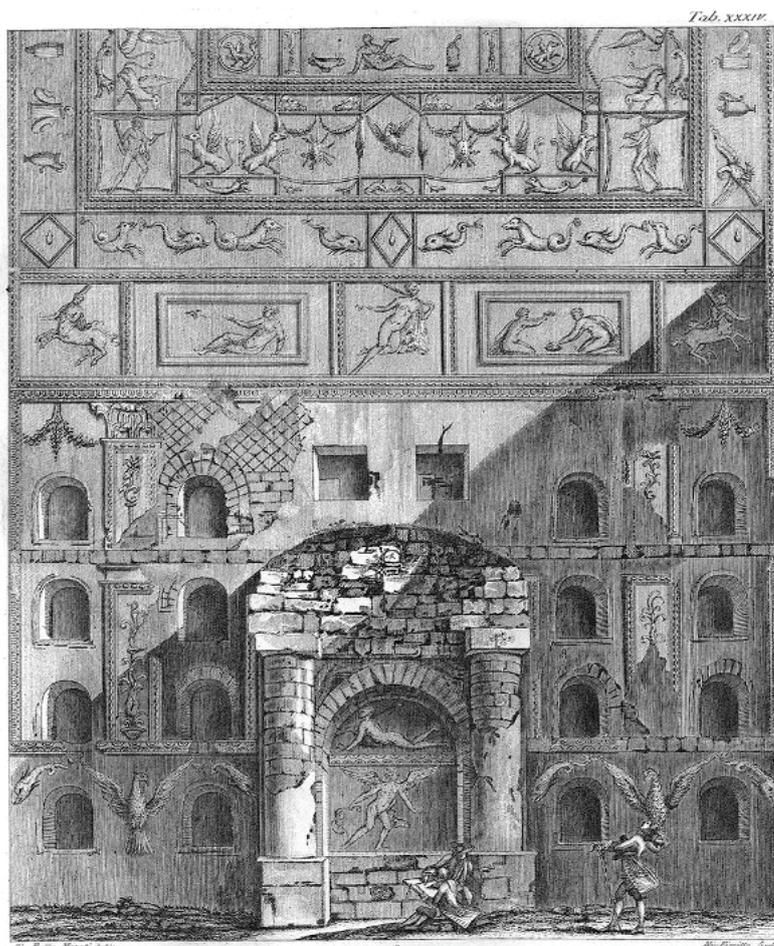


Figure 1 - Gravure de Nicola Fiorillo, sur la base du dessin de Giovan Battista Natali, représentant le décor de stuc à l'intérieur d'un monument funéraire situé à San Vito à Pouzzoles (PAOLI P. A. 1768, *Antichità di Pozzuoli. Puteolanae antiquitates. Avanzi delle antichità esistenti a Pozzuoli, Cuma e Baia, Napoli*, pl. XXXIV)

British Museum en Angleterre¹, le Musée archéologique national de Naples (MANN) en Italie² et le Louvre en France³. Nous en avons recensé plus de soixante-dix ; ils sont exposés en vitrine (Figure 2) ou, pour la plupart, entreposés dans les réserves des collections et transformés en petits tableaux serts d'un cadre en bois (Figure 3). Ce matériel offre une perspective rare et très intéressante sur l'histoire de l'art et de l'artisanat des premiers siècles de l'Empire romain, car le stuc est un matériau fragile, souvent retrouvé en

1. Ling R. 1999, Some Roman Stucco Reliefs from Pozzuoli now in the British Museum, in Ling R., *Stuccowork and Painting in Roman Italy*, Halldershot, Ashgate, pp. 24-34, pl. VII-XI.
2. Neyme D. 2020, Les stucs des tombes monumentales romaines de Pouzzoles conservés au Musée Archéologique National de Naples (MANN), in Giulierini P., Coralini A., Sampaolo V. (a cura di), *Picta Fragmenta. La pittura vesuviana, una rilettura*, Naples 13-25 sept. 2018, pp. 67-73.
3. Tran Tam Tinh V. 1974, *Catalogue des peintures romaines (Latium et Campanie) du Musée du Louvre*, Éditions des Musées Nationaux, Paris.



Figure 2 - Stucs de Pozzuoli provenant de la collection Hamilton exposés dans une vitrine du *British Museum* (pièce 70) © D. Neyme, 2014

mauvais état de conservation et qui, de plus, a longtemps été occulté par les études de décors plus spectaculaires, de peintures murales ou de mosaïques romaines.

STUCCO ouvre donc une fenêtre d'étude sur la vie de ces décors, de leur création dans l'Antiquité jusqu'à leur fortune actuelle. Le programme de recherche vise trois objectifs scientifiques principaux :

- ▶ Le premier est de définir le répertoire iconographique de ces stucs. Ce travail se fera en lien étroit avec l'équipe du LIMC, référence mondiale pour l'étude iconographique antique, qui gère les ressources numériques du *Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae* (LIMC). Grâce à l'utilisation du logiciel Omeka, ces informations alimenteront une base de données (gérée par Heurist) qui sera accessible à tous et au plus près des principes FAIR (Facile à trouver, Accessible, Interopérable, Réutilisable).

- ▶ Le deuxième se propose d'étudier le savoir-faire artisanal spécifique aux ateliers de Pozzuoli, remarquable pour la qualité

de ses productions, et qui affiche des points communs avec les plus belles productions de l'*Urbs*.

- ▶ Enfin, le dernier plonge dans l'histoire des collections, les correspondances et les archives de l'époque du Grand Tour, pour reconstituer la biographie des décors et comprendre, notamment, comment ils sont rentrés dans les collections muséales.

Le croisement des informations obtenues (sur la stylistique, les propriétés physiques, les données issues des archives) permettra *in fine* de recontextualiser les stucs en repérant les tombes encore en élévation d'où ils ont été prélevés⁴.

Dans cette aventure scientifique, une collaboration de trois mois est programmée avec l'équipe du CreA-Patrimoine de l'Université libre de Bruxelles (ULB), qui constitue l'accueil secondaire de STUCCO (sous la supervision de Sébastien Clerbois, professeur à l'ULB). Ensemble, nous nous pencherons sur les aspects technologiques en utilisant des méthodes non-invasives (macros images, photogrammétrie, photographie RTI) ; nous mettrons en

4. R. Ling a effectué ce travail pour les stucs du *British Museum* : Ling R. 1970, The San Vito Tomb at Pozzuoli, in *PBSR* 38, 153 et ss.

évidence les traces de travail, la composition des enduits et les éventuels reliefs et couleurs invisibles à l'œil nu. Une réflexion sur les protocoles de conservation du stuc dès sa trouvaille sera engagée afin de proposer une méthodologie à appliquer sur le terrain.

Un autre accueil secondaire est établi avec le musée et site de Saint-Romain-en-Gal (sous la supervision de sa directrice Émilie Alonso), pour travailler sur la valorisation de ces découvertes archéologiques. Les stucs de Pouzzoles actuellement dispersés seront réunis en une collection virtuelle en ligne qui sera accessible à tous. Pour la première fois depuis leur extraction de leur contexte d'origine, les stucs formeront à nouveau un ensemble cohérent, devenant ainsi l'une des plus importantes collections de stucs romains.

Tout au long de ces deux ans, des rencontres pour le grand public seront organisées en France, en Belgique et en Italie afin de valoriser ce patrimoine méconnu et de sensibiliser à sa protection. Un *workshop* sur le stuc dans l'Antiquité sera organisé au début de l'année 2024 pour faire un point sur les méthodologies et présenter les nouveautés : il réunira des spécialistes et des jeunes chercheurs et chercheuses.

En développant des liens entre différentes institutions (universités et musées) de différents pays (France, Belgique, Italie et Angleterre dans notre cas), STUCCO reflète la politique du programme Horizon Europe des actions Marie Skłodowska-Curie, qui consiste à encourager la mobilité des chercheurs et chercheuses entre pays et disciplines. Plus généralement, STUCCO s'inscrit dans la dynamique des recherches actuelles où, plus que jamais, l'union fait la force. Ces liens constitueront les bases de futures collaborations autour de la recherche sur le stuc avec l'ambition de relancer les études dans ce domaine pour lequel très peu de spécialistes sont encore en activité à l'échelle mondiale.⁵

► **Retrouvez les avancées de la recherche de STUCCO sur :**



STUCCO. Stuccoes from the Roman necropolises of Pozzuoli (1st-3rd century CE, Campania, Italy). This project has received funding from the European Union's Horizon 2020 research and innovation programme under the Marie Skłodowska-Curie grant agreement No 101,066,898.

5. Parmi les spécialistes du stuc antique, on citera : Blanc N. 1983, Les stucateurs romains : témoignages littéraires, épigraphiques et juridiques, in MEFRA, tome 95, n°2 : 859-907 ; Mielsch H. 1975, Römische Stuckreliefs (RM, Erg.-H. 21), Heidelberg ; Ling R. 1999, Stuccowork and Painting in Roman Italy, Aldershot, Ashgate ; plus récemment, Boislève J. 2017, Les stucs figurés en Gaule, Context and Meaning, Proceedings of the twelfth International Conference of the Association Internationale pour la Peinture Murale Antique, Athens, September 16-20, 2013, AIPMA, Sept 2013, Leuven, Pays-Bas. pp. 465-470.

contact&info

► Dorothee Neyme,
ArScAn-LIMC

dneyme@parisnanterre.fr

► Pour en savoir plus

<https://stucco.hypotheses.org>

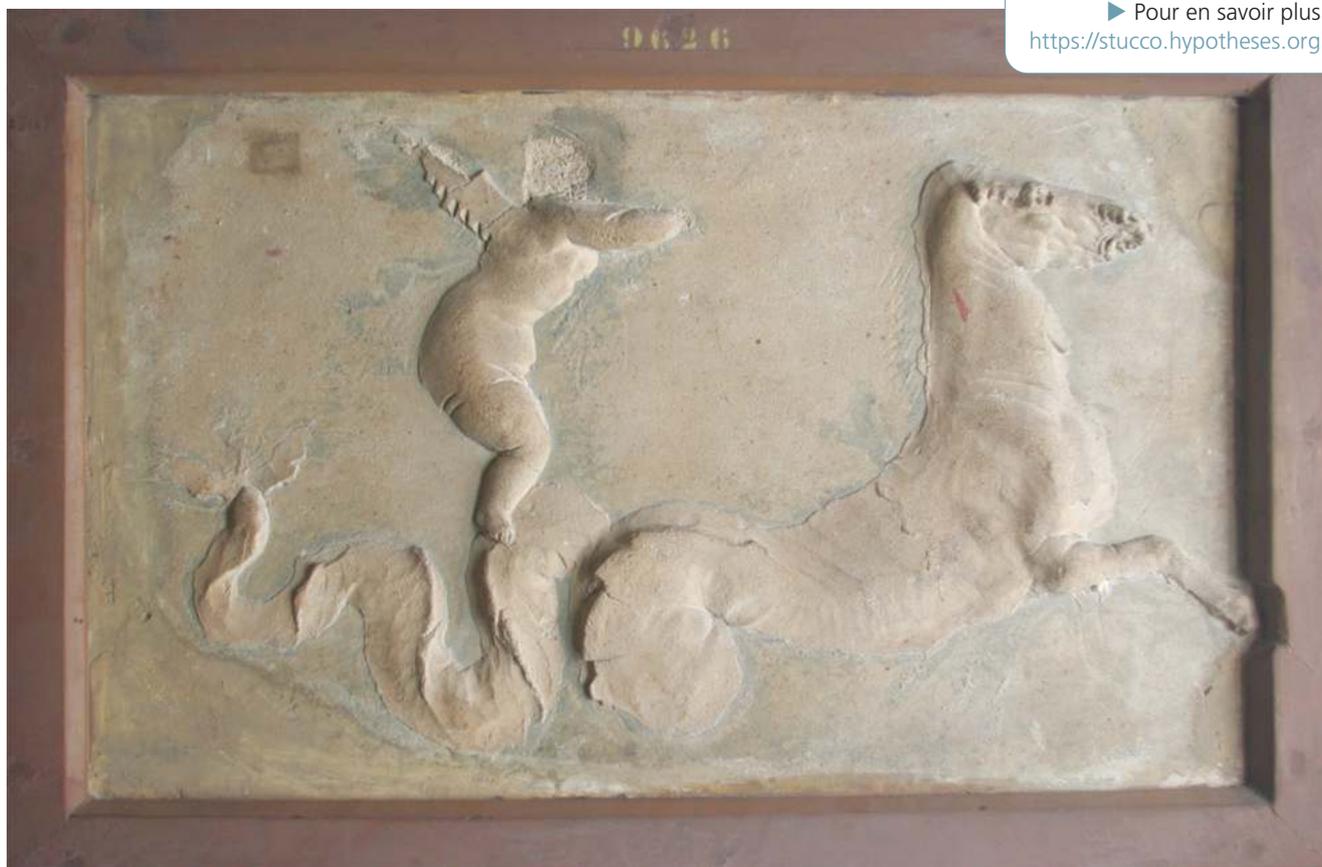


Figure 3 - Stuc provenant d'un monument funéraire de Pouzzoles (N° inv. MANN 9626) conservé dans les réserves archéologiques du MANN © D. Neyme, 2016

Études culturelles, perspectives de recherche

S'intéresser aux études culturelles peut se révéler une gageure. Les sciences de la culture héritent, d'une part, d'une vision manichéenne opposant, comme en Allemagne au XIX^e siècle, les sciences de la culture (*Geisteswissenschaften*) à celles de la nature (*Naturwissenschaften*). Elles reposent, d'autre part, sur une ambiguïté fondamentale : lorsque l'on parle de culture, parle-t-on de la société ou exclusivement de sa dimension symbolique ? Elles s'inscrivent enfin dans le sillage de différents courants de recherche dédiés à la culture, qu'il n'est pas facile de traduire : civilisation, culture¹ ?

Parmi eux, citons en premier lieu les *cultural studies*, déployées à partir de Birmingham, et marquées par des ouvrages considérés comme fondateurs — *The Uses of Literacy* de Richard Hoggart, *Culture and Society, 1780-1950*, de Raymond Williams, *Popular Arts* de Stuart Hall —, avant de se disséminer à travers le monde². Celles-ci mettent l'accent sur la culture populaire, marquée par l'attention à des « sous-cultures » (*subcultures*) conçues comme des systèmes cohérents de marqueurs culturels et des espaces de subversion. Dans une perspective compréhensive, résolument pluridisciplinaire, les *cultural studies* scrutent la réception et la consommation d'objets culturels, conçus au sens large (lecture, réception audiovisuelle, pratiques diverses de loisirs...), sondent les vecteurs médiatiques (en particulier la télévision), observent les capacités de résistance et de contournement des groupes dominés et les formes multiples de réappropriation, définissent des « cultures » distinctes (les *mods* britanniques de la fin des années 1950). Le phénomène s'amplifiant et devenu mondial, les recherches initialement marquées par le marxisme se sont peu à peu déplacées vers des sous-groupes, des objets, des manières d'être et de se comporter, des catégories de plus en plus différenciés (*subaltern* et *post-colonial studies*, *gender studies*, *fan*, *food* ou *star studies*). Elles connaissent aussi maintes déclinaisons internationales : *Estudios culturales*, *Latin American Cultural Studies*, *African Cultural Studies*...³ Dans tous les cas, il s'agit moins d'envisager des structures préétablies que des découpages sociaux ordonnés autour de représentations communes⁴.

Si l'on s'attache à des caractéristiques plus disciplinaires, la diversité n'est pas moins grande. Toute une sociologie culturelle, souvent critique, travaille aux phénomènes culturels envisagés dans leur pluralité, des beaux-arts à la télévision, des codes de langage à ceux du corps, *via* les formes de socialisations. L'anthropologie culturelle, de son côté, analyse les formes corporelles, olfactives, sonores, visuelles des représentations symboliques. Quant à l'histoire culturelle, elle met l'accent sur l'articulation des pratiques et les imaginaires, en insistant sur la diachronie des phénomènes étudiés. Il faudrait aussi décliner d'autres appropriations disciplinaires en économie, géographie, tant aucune des disciplines en sciences humaines et sociales n'échappe à une réflexion sur la chose culturelle.

Malgré les différences épistémologiques et méthodologiques, ces approches d'études culturelles en général, et de disciplines s'interrogeant sur le culturel en particulier, ont en commun

plusieurs orientations. Elles partagent le souci d'observer la culture ordinaire ou banale (l'on songe ici à l'apport de Michel de Certeau) et l'hybridation des formes. Elles expriment le besoin d'étudier les cadres, les contraintes, les facteurs économiques, politiques, sociaux et spatiaux, techniques et esthétiques commandant aux représentations. Elles interrogent la capacité des agents (acteurs, espaces, sociétés) à s'appropriier des contenus culturels et les galaxies sociales forgées à partir de pratiques communes. Elles pensent la place des *media*, les mutations des formats et les conséquences sur les contenus. Elles questionnent la fabrique des hiérarchies culturelles, des normes et des légitimités.

Au fond, ces approches qui font la part belle aux questions de perception, d'usages et d'appropriations, de circulations ou de fermetures, de permanences, de dynamiques et de freins, conduisent à repenser les contenus, les frontières et les écritures disciplinaires, sans que le danger de la dilution parfois évoqué, menace. Il s'agit plutôt d'un supplément aux questionnaires des disciplines, qu'elles restent campées dans leurs limites ou qu'elles s'engagent dans des modalités d'étude plus transdisciplinaires, et d'un gain de compréhension de la complexité du monde.

Or, l'intérêt de ce dossier est de proposer cinq regards éclairant les aspects susmentionnés et contribuant, en partie, à répondre à l'ambiguïté initiale sur le sens de la culture ou, plus exactement, du culturel, entendu comme regard : tout y est social, tout y est symbolique. Pour le dire autrement, le culturel, c'est le social et symbolique indissociablement liés. Le sociologue Jérôme Beauchez présente, dans les pages qui suivent, le Laboratoire interdisciplinaire en études culturelles (LinCS), récemment créé, dont la vocation pluridisciplinaire est destinée à une meilleure compréhension des sociétés et des cultures, esquissant, ce faisant, une définition de *cultural studies*. À la frontière de l'anthropologie et de la littérature, Pierre Déléage, du Laboratoire d'anthropologie sociale (LAS), souligne la dimension poétique de son écriture et interroge la posture de l'auteur rendant compte de ses expériences de recherche. De son côté, Antonella Fenech Kroke, historienne de l'art au Centre André-Chastel, soumet une réflexion sur les diverses manières dont les formes visuelles et les processus de figuration peuvent être mis au service des études culturelles, et évoque l'outillage nécessaire à la compréhension de images. Quant à Thomas Paris, économiste au Groupement de recherche et d'études en gestion (Greghec), il fait porter ses remarques sur les singularités d'une économie de la création mettant en jeu des modalités d'intervention spécifiques d'acteurs publics comme privés. Pour terminer, plusieurs collègues de l'Institut de recherche sur la Renaissance, l'âge Classique et les Lumières (IRCL) placent au cœur de leurs recherches sur la postérité de Shakespeare la question des réappropriations, entre festivals, écrans et jeux vidéo.

Pascal Goetschel, DAS InSHS

1. Chalard-Fillaudeau A., Raulet G. 2003, « Pour une critique des « sciences de la culture » », *L'Homme & la Société*, 2003/3, n°149 : 3-30.

2. On peut noter que les *Kulturwissenschaften* allemandes partagent avec les *cultural studies* le souci de questionner la « signification culturelle » de l'ensemble des phénomènes sociaux. Voir à ce sujet : Rickert H. 1899, *Kulturwissenschaft und Naturwissenschaft*, Freiburg, Leipzig, Tubingen.

3. Mattelart A., Neveu É. 2018, *Introduction aux Cultural Studies*, La Découverte (1ère éd. : 2003).

4. Maigret É, Martin L. (dir.) 2020, *Les Cultural Studies. Au-delà des politiques des identités*, Éditions Le Bord de l'eau.

Faire LinCS : l'interdisciplinarité au fondement des « études culturelles »

Professeur de sociologie et d'anthropologie à l'université de Strasbourg, Jérôme Beauchez dirige le *Laboratoire interdisciplinaire en études culturelles* (LinCS, UMR7069, CNRS / Université de Strasbourg). Dans le cadre de ses recherches, il a mené des enquêtes ethnographiques auprès de différentes populations marginalisées. L'objectif était d'interroger les résistances quotidiennes à l'adversité des dominations de « genre », de « classe » ou de « race ».



Figure 1 : Subcultures : Punk & Skin, France 1998 © Jérôme Beauchez

Le 1^{er} janvier 2022, le CNRS et l'Université de Strasbourg ont créé une unité mixte de recherche dont l'ambition est d'ouvrir une voie nouvelle dans l'étude des cultures. LinCS est son acronyme pour *Laboratoire interdisciplinaire en études culturelles*, ou *Lab for interdisciplinary cultural studies* en anglais. Cet acronyme évoque tous les liens que nous cherchons à tisser, sinon à renforcer entre les disciplines scientifiques, les chercheuses, les chercheurs, les universités et la société. Notre approche des sciences humaines et sociales est résolument interdisciplinaire. Au sein de notre collectif, elle s'appuie principalement sur un dialogue noué entre anthropologues, sociologues et spécialistes de l'histoire contemporaine ; mais nous travaillons aussi avec des géographes, des juristes, des économistes et sommes ouverts à bien d'autres apports. Tous tendent vers une ambition partagée : celle de développer les « études culturelles » en France.

Les « études culturelles », ou comment *faire sens*

Définir un tel projet en quelques lignes serait une gageure. Celles qui suivent se contenteront plutôt de tracer des perspectives car, à proprement parler, les « études culturelles » restent à

construire. En français dans le texte, elles sont encore peu représentées — ou apparaissent sous d'autres noms — au sein de nos laboratoires et de nos universités. Pourtant, le mouvement global des sciences humaines et sociales ne saurait être pensé sans l'apport international des *cultural studies* considérées dans tous leurs déploiements. La plupart du temps, on les présente comme le fruit du *cultural turn* : le « tournant culture » qui a marqué l'histoire et redéfini une grande part du programme de nos disciplines à partir des années 1960.

Après le grand moment structuraliste, ce tournant a replacé la culture au centre des préoccupations. C'est dans son élan que le *Center for Contemporary Cultural Studies* a été fondé, en 1964, à l'Université de Birmingham. Interdisciplinaire, il comptait aussi bien des spécialistes en études littéraires que des sociologues et des historiens. Leur point commun a été de travailler sur un objet peu valorisé : les « cultures populaires ». Distinctes de la prétendue « haute culture » — celle que l'on considérait comme digne des enseignements universitaires ou des musées —, les cultures populaires renvoyaient à tout ce qui pouvait faire sens dans la vie quotidienne des différentes composantes de la population — les ouvriers, les femmes, les jeunes et, plus tard,



Figure 2 : Zonières devant leurs habitations, Ivry 1913 © Bibliothèque nationale de France

les immigrés. L'activité symbolique de ces groupes et leurs modes d'interaction n'intéressaient la recherche universitaire qu'à la marge. Avec l'apport des *cultural studies*, les centres d'intérêt se sont déplacés (Figure 1).

Cela étant, le projet du LinCS — et, plus largement, celui des « études culturelles » à venir — n'est pas de simplement reproduire le modèle anglo-saxon. Nous tirons plutôt notre originalité d'une réinterprétation des origines autant que des manières de « faire savoir » qui ont composé les *cultural studies*. Au-delà de toute forme d'essentialisme (qu'il s'agisse de façons d'être ou d'objets considérés comme « typiques » d'un collectif présent ou passé), notre conception des cultures se révèle dans la dynamique des significations que nous donnons aux choses, aux êtres — humains ou non-humains — et au monde qui nous entoure.

Tout l'enjeu est alors de saisir ces manières de *faire sens* qui, selon notre position dans telle communauté ou telle société, aident à nous orienter autant qu'à comprendre une part du réel et de son infinie diversité. Il faut insister sur cette idée de *faire sens*, car elle implique tout aussi bien le domaine de la signification que celui de l'expérience dans ses dimensions les plus incarnées. C'est dire qu'elle pose les bases de toute une phénoménologie des cultures qui, depuis les manières d'expérimenter jusqu'à celles de concevoir nos mondes communs, doit précéder toute tentative d'en décrire les ontologies : autant de tableaux qui fixent l'image des êtres et des choses dans leurs essences supposées, alors que toute la variation des perspectives culturelles reste à interroger (Figure 2).

Des origines à l'originalité d'un projet

Ces idées, étroitement associées au projet des « études culturelles », n'ont pas émergé à Birmingham, suite au *cultural turn*. Elles ont été débattues dès la fin du XIX^e siècle, notamment dans les universités du Rhin supérieur qui ont formé l'un des creusets des *Kulturwissenschaften* allemandes. Strasbourg y a pris toute sa part. C'est là qu'Aby Warburg a ouvert de nouvelles perspectives en histoire des arts et des cultures ; c'est aussi là que Georg Simmel a émis des propositions tout à fait novatrices pour la sociologie. Enfin, c'est à Strasbourg que Robert Ezra Park a acquis les bases épistémologiques qu'il a injectées plus tard, à Chicago, dans le projet d'un département de sociologie et d'anthropologie qui a fait l'histoire des sciences sociales aux États-Unis. L'étude des « subcultures » (autant de « provinces » de sens et d'expérience), ainsi que l'histoire et l'ethnographie urbaines se sont nourries de ces apports, d'abord croisés dans les corridors de l'Université de Strasbourg avant d'essaimer dans bien d'autres lieux (Figure 3).

Situer la seule origine des *cultural studies* à Birmingham est, en ce sens, une véritable erreur de perspective historique. Cette erreur est d'autant plus dommageable qu'elle empêche d'établir des connexions entre différentes manières d'étudier les cultures qui relèvent aussi bien de l'anthropologie, que de la sociologie ou de l'histoire — pour revenir aux fondements historiques d'une interdisciplinarité que le LinCS s'est donné pour tâche de raviver. Grande figure de l'anthropologie culturelle, Clifford Geertz a, par exemple, expliqué sa conception de la culture au moyen d'une métaphore : celle de la toile d'araignée, dont les maillages constituent tout un « réseau de significances » (selon l'expression de l'anthropologue). Ce réseau ou cette toile permettent non

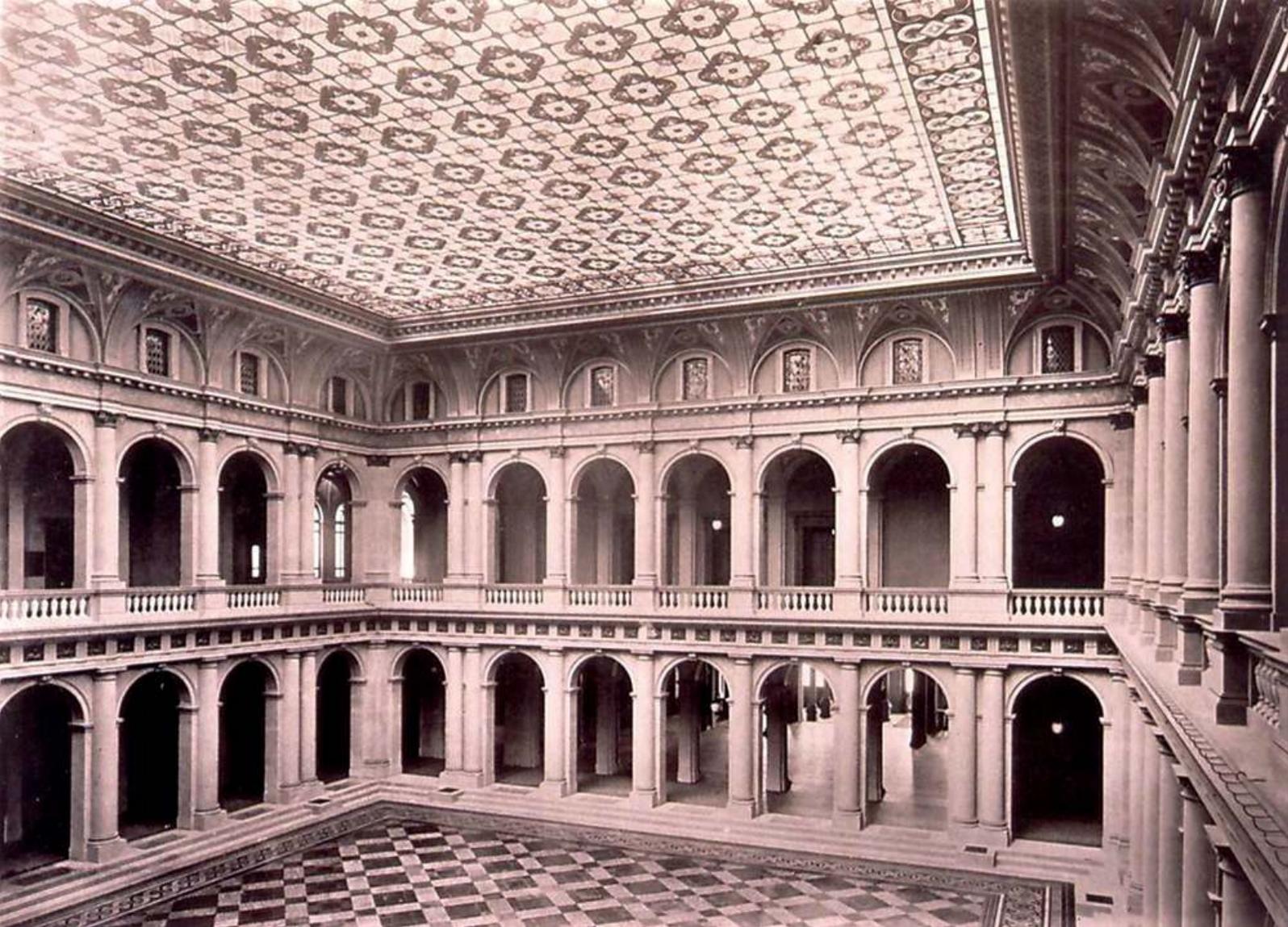


Figure 3: *Glashof* (aula vitrée) du Palais Universitaire de Strasbourg, 1885 © Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg

seulement de saisir, mais encore de tisser les significations du monde — y compris de la manière la plus tactile qui soit. Cette idée, Geertz la réfère directement à la tradition allemande. Plus particulièrement à Max Weber, l'un des pères fondateurs des sciences sociales modernes qui a enseigné à Strasbourg, Heidelberg et Fribourg-en-Brigau.

C'est donc là que se situe l'originalité de notre projet : au croisement de toutes ces façons de concevoir et d'étudier la culture non pas comme un objet, mais comme le point de départ, ou l'ancrage de toutes nos recherches. Car ce sont bien les réseaux de signifiante qui organisent les perceptions du monde dans l'espace et le temps. Quelles qu'en soient les variations — et elles sont infinies —, nous concevons les cultures comme des « documents publics » (là encore, l'expression est de Geertz) qu'il s'agit de déchiffrer à partir des traces inscrites dans différents types d'archives, d'objets, ou dans les actes du quotidien qu'il nous est donné d'observer (Figure 4).

L'enquête comme volonté et comme affirmation

Tout ce qui précède explique que nos recherches sont conçues en étroite relation avec les enjeux sociétaux et les acteurs, présents ou passés. Leurs façons d'interagir et de concevoir le monde sont au cœur de nos enquêtes. Celles-ci s'articulent autour de trois thématiques-clés : « incarner » (les études du corps et de la santé), « altérer » (l'« autre » tel qu'il est conçu selon les sociétés, les

cultures ou les époques) et « dévier » (l'étude des transgressions et des rapports aux normes ou aux lois). Ces trois grands domaines renferment autant d'enjeux et de préoccupations centrales pour les « études culturelles ». Leur désignation par des verbes indique que nos enquêtes se situent au plus près de l'action. L'analyse de cette dernière, au travers des archives ou au moyen de l'observation, place toutes nos propositions théoriques dans la perspective d'une première nécessité empirique : celle de mener des investigations. Car nous faisons avant tout de la recherche de terrain — qu'il s'agisse d'engagement ethnographique, d'enquête sociologique ou de dépouillement d'archives.

Nous n'affirmerons jamais assez cette volonté de mener l'enquête. C'est l'élément fondateur de notre programme de recherche et le premier pilier des « études culturelles ». Un tel fondement nous positionne autant qu'il nous situe dans les débats qui suscitent les *cultural studies*. Ces dernières ont fait l'objet de diverses polémiques ; c'était déjà le cas dans les années 1990 avec l'affaire Sokal et Bricmont — qui les a dénoncées comme le lieu d'une imposture intellectuelle —, et c'est toujours vrai aujourd'hui avec l'agitation créée autour du « wokisme » dont les *cultural studies* seraient un bastion. Comme nombre de collègues en SHS, nous ne comprenons pas bien ce que certains politiques et autres polémistes rangent sous ce néologisme. Nous avons en revanche une idée bien plus claire de ce que sont les études du racisme, du sexisme, du (post)colonialisme et des différentes espèces de domination. Avec d'autres, elles sont au cœur du programme de recherche que le LinCS s'est donné. Le réaliser commande

Reproduction d'une peinture rupestre Dogon



• Références bibliographiques : - Rims (Jeannine). Les objets dogon à Strasbourg. Approche ethnologique dans la perspective de l'Ecole Griaule. Office d'édition de l'étudiant, mémoire de DEA d'ethnologie, préparé sous la direction de Pierre Etry, Eric Navet et André Bola, Institut d'Ethnologie, Université des Sciences Humaines, Strasbourg, 1991. 343 pages. p.18.

• N° inv. : 2002.0.342
• Lieu de provenance : Afrique, Mali, (Dogon)

Description :

• Matériaux : végétal : papier, bois, carton/minéral : plâtre
• Techniques : plâtré, peint/cloué
• Dimensions : L 22,5 cm / l 300,3 cm / P + de 3 kg kg

Collection :

• Collection initiale : Collection Lebaudy-Griaule
• Date de collecte : 1938-1939
• Mission de collecte : mission scientifique Niger-Lac Iro

© Collection d'objets ethnographiques - UDS

Figure 4 : Numériser pour mieux restituer ? Reproduction d'une peinture rupestre dogon, collection Lebaudy-Griaule © Université de Strasbourg

de mener des enquêtes. C'est dire que nous ne condamnons ou ne louons a priori aucune théorie. Nous les mettons plutôt à l'épreuve du terrain dans l'idée de faire progresser notre compréhension des cultures, des sociétés et des grands enjeux contemporains (Figure 5).

contact&info

► Jérôme Beauchez,
LinCS
j.beauchez@unistra.fr



Figure 5 : Manifestation contre la PMA, Paris 2020 © Marie Balas

Trois questions à Pierre Deléage, sur ses recherches au carrefour de l'anthropologie et de la littérature

Pierre Deléage est directeur de recherche CNRS au Laboratoire d'anthropologie sociale (LAS, UMR7130, CNRS / EHESS / Collège de France). Ses recherches s'attachent, d'une part, aux savoirs marginalisés et à leurs modes de transmission et, d'autre part, aux formes d'écritures minoritaires. Il a mené des enquêtes ethnographiques d'abord au Pérou chez les Sharanahua, les Yaminahua, les Amahuaca et les Shipibo-Conibo, puis chez les Wayana de Guyane française, les Tepehua et les Otomi du Mexique, les Quechua de Bolivie et les Maya du Yucatan. Il a publié une cinquantaine d'articles et une dizaine de livres.

Pouvez-vous nous expliquer pourquoi vous avez souhaité donner à vos recherches en anthropologie, depuis les livres *Lettres mortes* et *La Folie arctique*, une dimension littéraire et poétique ?

Il peut être utile, pour comprendre ce cheminement, de commencer par évoquer le livre de Vincent Debaene, *L'Adieu au voyage*, qui a bien montré comment les anthropologues ont très tôt pensé leur production dans un cadre un peu schizophrénique¹ : d'un côté, des travaux scientifiques, obéissant à toutes les règles en cours de la recherche la plus rigoureuse ; de l'autre, des ouvrages plus littéraires qui prennent souvent la forme classique de récits de voyage à la première personne. Ce dualisme est assez pauvre et sclérosant, et je crois que les anthropologues ont beaucoup à gagner à étendre l'éventail de leurs formes d'expression. Rien ne nous interdit d'emprunter à la littérature et même aux autres arts narratifs (le cinéma, les séries, la bande dessinée) des formes d'écriture alternatives, si elles correspondent mieux aux idées que nous voulons transmettre.

Or le champ à explorer est vaste. Le récit, à la première personne ou non, peut être entièrement repensé et a d'ailleurs commencé à l'être. On peut aussi se réapproprier la forme du dialogue ou de la littérature épistolaire, ou encore exploiter plus à fond les notes de bas de page qui peuvent apparaître, dans leur continuité, comme un livre dans le livre ou comme un deuxième livre parallèle : c'est ce que j'ai voulu faire dans mon ouvrage *Inventer l'écriture*, peut-être en pensant à *Feu pâle* de Vladimir Nabokov qui m'a toujours fasciné². On peut aussi briser la linéarité des récits en bouleversant leur chronologie pour mieux mettre en valeur les problèmes qui nous semblent importants, ce que savent déjà faire les historiens et les historiennes dans leurs approches régressives, indiciaires ou contrefactuelles. De manière plus spécifique à l'anthropologie, qui est par essence comparative, on peut employer différents types de juxtapositions et de montages parallèles où c'est le lecteur, guidé par un minutieux travail d'écriture, qui



reconstruit lui-même les rapprochements, les analogies et les contrastes que nous avons préalablement définis et que nous voulons qu'il ressente autant qu'il les conceptualise. J'ai utilisé ces procédés ainsi que quelques autres dans la plupart de mes écrits depuis *Lettres mortes*.

Dans tous les cas, il ne s'agit pas d'expérimenter pour le simple et indéniable plaisir de l'expérimentation. Il ne s'agit pas non plus de réserver ces modes d'écriture à la seule vulgarisation de recherches publiées en amont sous un format traditionnel. À l'usage, je me suis rendu compte qu'il n'était pas question de donner une forme d'expression inédite à des argumentations déjà construites, mais bien d'élaborer en même temps des techniques de fabrication d'idées nouvelles. La forme n'est jamais neutre et je crois que ces expérimentations constituent un terreau de créativité conceptuelle très fertile.

Est-ce ce travail sur la littérature qui vous a amené, par exemple dans le livre *Repartir de zéro*, à réfléchir aux nombreux problèmes qui entourent la notion d'auteur ?

Nous vivons depuis au moins un demi-siècle une situation de profonde remise en cause de la légitimité de l'anthropologie et des prétentions surplombantes du discours et de l'autorité de l'anthropologue. C'est une excellente chose et c'est à mes yeux un des principaux intérêts de cette discipline d'être en crise perpétuelle et d'avoir toujours à justifier son existence, voire sa survie — qui n'a rien d'évident dans le monde contemporain.

Je fais par ailleurs partie des anthropologues qui s'affichent tranquillement athées et qui pensent que respecter les modes de pensée des personnes avec lesquels ils travaillent, tels qu'ils sont sédimentés dans des discours rituels, mythiques ou religieux, ce n'est certainement pas les prendre pour argent comptant, leur coller une étiquette commode et les mettre dans une boîte noire afin d'en étudier ensuite les effets sociaux, mais bien plutôt les décortiquer, c'est-à-dire étudier les mécanismes qui expliquent

1. Debaene V. 2010, *L'Adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*, Gallimard.
2. Nabokov V. 1965 (1962), *Feu pâle*, Gallimard.

comment ils sont devenus pensables et selon quelles modalités. Or cette approche est inséparable d'une prise en compte de la manière dont les détenteurs de ces traditions intellectuelles conceptualisent eux-mêmes les éléments de leurs propres traditions.

Ce faisant, l'inévitable conflit entre l'autorité de l'anthropologue et celle des gens avec lesquels il travaille, en plus d'être une insurmontable affaire de rapports de domination, devient un problème d'auctorialité : qui est l'auteur de ces modes de pensée et des discours qui les véhiculent ? Des esprits, des dieux, des ancêtres, des experts rituels, des prophètes, des truchements, des missionnaires, des politiciens, des traducteurs, des anthropologues ? Ce qui conduit immédiatement à une autre question : une fois admise et reconnue cette pluralité irréductible, comment articuler l'auctorialité de l'anthropologue avec celle de tous ces autres ? C'est en voulant prendre au sérieux ces problèmes que je me suis retrouvé à réfléchir aux complexités de la notion d'auteur.

J'ai d'abord entrepris d'accompagner des Amérindiens dans leur accession au statut d'auteur. Je suis ainsi devenu l'éditeur et le traducteur des textes de Mataliwa Kulijaman, Wayana de Guyane française, et d'Alfonso Garcia Téllez, Otomi du Mexique. Je souhaitais ainsi m'effacer le plus possible afin de laisser s'épanouir pleinement leur auctorialité. C'est un travail délicat qui exigeait, non seulement de bien circonscrire les limites de mes interventions éditoriales mais aussi, plus prosaïquement, de faire attention au nom qui apparaîtrait sur la couverture du livre ou au bénéficiaire des droits d'auteur³.

Je me suis ensuite penché sur divers types de falsifications, de plagiat, de suppositions d'auteur, de pastiches, etc., qui ont été beaucoup étudiés par les chercheurs et chercheuses en littérature et qui constituent tous des cas-limites très intéressants d'articulation de discours hétérogènes. Mes travaux sur le sujet ont d'ailleurs été réunis dans un livre intitulé *L'Enchâssement* qui paraîtra d'ici la fin de l'année. J'en ai conclu que tous les mélanges de discours étaient possibles et légitimes si, et seulement si, on en précisait très clairement la nature et l'origine. Il faut tracer une frontière claire et explicite entre son propre discours et les discours que l'on rapporte, de la même manière et pour les mêmes raisons qu'il faut toujours séparer nettement, à l'attention du lecteur, récit fictionnel et récit fondé sur des événements réels.

Enfin, je me suis demandé quelles pouvaient être les figures tutélaires constitutives de ma position d'auteur et, en amont, de ma vocation d'anthropologue. Je les ai trouvées non pas dans l'anthropologie, à laquelle je ne suis venu que tardivement, mais dans la littérature. C'est pourquoi j'ai cherché dans les œuvres d'écrivains comme William S. Burroughs, Howard P. Lovecraft ou Philip K. Dick les éléments qui avaient pu conditionner mes recherches, les stimuler autant que les limiter⁴. C'est au fond un exercice assez proche de l'autobiographie intellectuelle, mais il a ouvert dans la suite de mon travail des perspectives inattendues.

Principaux ouvrages de Pierre Déléage :

- ▶ *Le chant de l'anaconda*, Société d'ethnologie, 2009.
- ▶ *Inventer l'écriture*, Les Belles Lettres, 2013.
- ▶ *Repartir de zéro*, Editions Mix, 2016.
- ▶ *Lettres mortes. Essai d'anthropologie inversée*, Fayard, 2017.
- ▶ *La Folie arctique*, Zones Sensibles, 2017.
- ▶ *L'Autre-mental*, La Découverte, 2020.
- ▶ *L'Enchâssement*, Gruppen, à paraître.

Cette approche qui combine science et littérature est-elle porteuse de difficultés qui lui sont propres ?

C'est pour l'essentiel une question de méthode. Pour ma part, je conçois la recherche en sciences humaines à partir de trois impératifs qui sont tous assez évidents mais qui valent la peine d'être formulés lorsqu'on commence à jouer avec les limites entre science et littérature, une fois dit que les frontières épistémiques entre vérité et fiction doivent être fermement maintenues. D'abord, et c'est ce qui selon moi différencie le métier de chercheur de celui de professeur, nous devons toujours faire du nouveau, documenter de nouveaux phénomènes, délimiter de nouveaux objets, élaborer de nouvelles idées, mais aussi explorer de nouvelles formes d'expression. Ensuite, il faut constamment être le plus clair possible, c'est-à-dire toujours garder au moins un premier niveau de lecture qui soit accessible aux lecteurs de bonne volonté. Importer des techniques des arts narratifs n'autorise certainement pas à opacifier nos discours ni à en négliger la rigueur, c'est tout le contraire. Enfin, il faut avoir tout lu, autant que possible du moins, et surtout il faut tout sourcer, c'est le plus important. Ce n'est que parce qu'elles référencent très explicitement leurs sources — en notes, en bibliographie, etc. — que nos recherches ne constituent pas un terminus et qu'elles peuvent, quelle que soit la forme qu'elles revêtent, être non seulement vérifiées mais surtout poursuivies, contredites, enrichies. C'est la condition nécessaire pour éviter les malencontreux effets d'autorité et pour que d'autres puissent mener à leur tour de nouvelles recherches encore plus inventives.

contact&info

▶ Pierre Déléage,
LAS
pierre.deleage@college-
de-france.fr

3. Garcia Téllez A. M. 2018, *Écrits. Manuscrits à miniatures otomí*, Société d'ethnologie.

4. Déléage P. 2018, « La transmigration de Robert H. Barlow », *Les Temps Modernes* 700 : 121-164.

Que font les images aux études culturelles ?

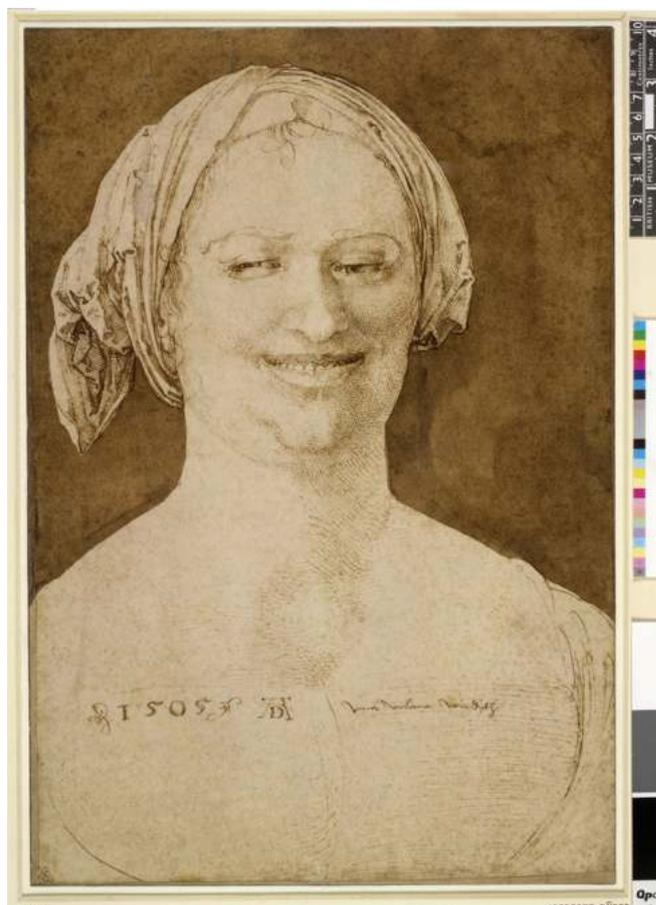
Spécialiste en histoire de l'art et culturelle visuelle, Antonella Fenech Kroke est chargée de recherche CNRS et directrice adjointe du Centre André-Chastel : Laboratoire de recherche en histoire de l'art (UMR8150, CNRS / Ministère de la Culture / Sorbonne Université). Elle conduit notamment des recherches sur les représentations visuelles des pratiques ludiques ainsi que sur les jeux, les passe-temps et les loisirs, et sur la façon dont ils façonnent les pratiques sociales, les espaces et les corps dans l'Europe de la première modernité.

Que font les images aux études culturelles ? Tenter de répondre à cette question signifie de rendre compte de l'effervescence actuelle que connaît la réflexion sur la nature de l'image pour les sciences humaines, en particulier pour une discipline comme l'histoire de l'art qui s'est réservée, de longue date, l'étude des productions visuelles et a conçu ses propres instruments conceptuels pour y parvenir. Depuis la fin du siècle dernier, le problème est devenu crucial parce que, d'une part, la notion d'image ne cesse d'être débattue et que, de l'autre, dans les discours comme dans les pratiques, elle a détrôné la référence univoque à l'œuvre d'art. Par la rédefinition même des objets d'étude, par le refus d'une hiérarchisation des formes d'expression des cultures (donc du *high* et *low*), par une transdisciplinarité assumée, l'histoire de l'art et des cultures visuelles participe ainsi à plein titre aux études culturelles dans leur approche transversale et critique.

(Re)penser l'image

« Si l'image est désormais considérée un document fort, c'est qu'elle a fait la preuve de sa faiblesse et que nous avons éprouvé la nôtre à son égard »¹. Sa faiblesse tiendrait à sa résistance à se laisser cerner de manière univoque et valable universellement. La nôtre à réussir à dire sa nature et à définir « ses pouvoirs »² au regard de l'hétérogénéité de la relation à l'image entretenue dans telle ou telle culture, historique et actuelle.

De ce fait, depuis les années 1980, « l'histoire de l'art [a été] traversée par le doute »³. Rien de plus salutaire que cette intranquillité pour une discipline qui s'est, du moins en partie, ouverte à la transdisciplinarité avec les autres sciences, humaines et sociales ou encore cognitives⁴. Par ailleurs, leur logocentrisme a vu ses murailles se lézarder sous la force des formes visuelles des savoirs. Longtemps l'histoire, la sociologie ou encore l'anthropologie n'ont pas, ou pas assez, saisi la « force » documentaire des images. Les historiens de l'art eux-mêmes ont souvent fait valoir cette primauté du langage – l'image éclipsant devant son histoire, son style, ce qu'elle donnait à dire... Si donc l'image ne se « lit » plus⁵, c'est qu'elle sait faire exister le(s) monde(s) de telle manière qu'elle peut se passer du *logos* et de sa supposée dépendance au discours pour être, fonctionner, agir, faire sens et se métamorphoser à travers le(s) temps de son existence, devenant ainsi un agent à part entière des sociétés. Rompant avec une approche principalement descriptive, esthétique ou symbolique des formes visuelles, des historiens de l'art, des philosophes et des anthropologues (tels que Hans Belting, Horst Bredekamp, Philippe Descola, Georges Didi-



Albrecht Dürer, *Una Villana Windish*, 1505, Londres, British Museum

Huberman, David Freedberg, Alfred Gells et, plus récemment, Nicola Suthor ou Alessandra Russo) ont enclenché un tournant qui interroge la nature et le fonctionnement spécifique des images dans le présent et le passé, dans la vie individuelle et collective.

Dans toute leur diversité, ces approches ont eu, au moins, deux effets cruciaux. D'une part, la redéfinition et l'élargissement d'un champ disciplinaire et des objets étudiés (à ceux relevant *stricto sensu* des arts — peinture, sculpture, etc. — s'est ajoutée l'infinie variété d'artefacts et de formes visuelles non-artistiques — imageries populaires, scientifiques ou encore pédagogiques). D'autre part, à partir du concept de survivance (*Nachleben*) des formes visuelles d'Aby Warburg, Georges Didi-Huberman n'a pas cessé de scruter le fonctionnement rhizomique et les « modèles de

1. Bartholeyns G. 2013, Voir le passé : histoire et cultures visuelles / Seeing the Past: History and visual cultures, in Granger C. (dir.), *À quoi pensent les historiens ? Faire de l'histoire au xx^e siècle*, Autrement, pp 118-134.

2. Freedberg D. 1989, *The Power of Images: Studies in the History and Theory of Response*, University of Chicago Press ; Mitchell W. J. T. 2005, *What do Pictures Want?*, Chicago, University of Chicago Press.

3. Bertrand Dorléac L. 1995, L'histoire de l'art et les cannibales, *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 45 : 99.

4. Pour ces approches, voir : Alloa E. (éd.), *Penser l'image*, Les presses du réel (vol. I 2010, vol. II 2015, vol. III 2017).

5. Alloa E. (éd.) 2017, *Penser l'image III. Comment lire les images*, Les presses du réel.

6. Itinérance comme chemin de «traverse», idée que Louis Marin utilise pour dire sa manière d'être dans, au texte en le traversant : Marin L. 1992, *Lectures traversières*, Albin Michel.

temps propres aux images ». Riche de ces expériences fondatrices, la recherche devient une forme d'itinérance⁶ à l'intérieur des faits visuels et culturels, en vue de leur compréhension complexifiée. Une itinérance à trois niveaux : à l'intérieur de l'image elle-même (qui aime d'autres images mais aussi des textes, des croyances et des pratiques) et de ses détails formels, (infra)narratifs et (infra) symboliques ; une itinérance disciplinaire mobilisant des savoirs multiples ; enfin, une itinérance prudente mais assumée à travers les temps et les espaces, qu'il est salutaire d'engager dans bien des cas. En faisant sienne cette agilité, l'histoire de l'art associe à ses méthodes d'autres approches telles celles de ce qu'il est convenu d'appeler, en France, « cultures visuelles »⁷. Toutes les expressions, les pratiques et les usages des images (tout comme les gestes techniques⁸ qui président à leur existence) intègrent donc *de facto* les études culturelles. Faire place à la diversité des expressions visuelles, l'esthétique et/ou le symbolique ne constituant plus une valeur ajoutée (prétendument) distinctive⁹, est ainsi un véritable changement de paradigme pour les sciences humaines et, en particulier, pour l'histoire de l'art.

Faire avec les images

Plus largement, que donnent les images à *voir* et à *savoir* des cultures passées et contemporaines ? Ou, plus frontalement : quel genre de « documents » sont les images ? Leur puissante influence tant dans la sphère sensible que politique, les modalités



Goedfrid Schalcken, *Garçon avec un masque en pâte à crêpe*, 1670/1680, Kunsthalle, Hamburg

relationnelles que différents acteurs entretiennent avec elles (consciemment ou pas), la stratification de sens qui les constitue, leur densité anthropologique et historique, offrent des possibilités pour appréhender les liens des humains au monde visible et invisible, à la figurabilité de ce dernier et aux pratiques qui en découlent. Or, la « visualité » intrinsèque aux images ne les rend pas plus transparentes : elles sont des expressions médiées par un nombre formidable de facteurs. Pour qu'elles déploient leur « force documentaire », le chercheur questionne (et met aussi en question) ces facteurs. Il interroge la relation entre, d'une part, les productions visuelles, leur matérialité et leurs usages et, de l'autre, les acteurs, les espaces, les contextes, les croyances et les expériences collectives et individuelles. En restituant ces relations complexes et signifiantes, il peut ainsi faire apparaître comment les images donnent des formes particulières aux pratiques, (ré) modèlent non seulement les modes de vie et les actes mais aussi la valeur qu'on donne à ces derniers, participant ainsi à façonner à la fois la conception du temps, du monde, du vivant non-humain, de soi-même, des corps, des sociabilités, de tout ce que les individus et les groupes pensent, désirent, défient, condamnent...

Trois exemples peuvent aider à mieux saisir le rôle des formes visuelles dans les études culturelles et à mieux comprendre la fonction documentaire spécifique de l'image et des paradigmes théoriques des disciplines qui les étudient. Le choix n'est pas dû au peu d'intérêt de maintes autres recherches, mais à la fréquentation de certaines de ces dernières à la portée historico-artistique, historique, anthropologique et culturelle remarquable. Il y est question, tour à tour, de rire, de nourriture, du passage vie-mort dans l'écosystème du vivant.

« Le rire est le propre de l'homme », tentative rabelaisienne de définition de l'Humain. Pulsions, effet physiologique, expression d'affects hétérogènes, le rire et sa conception prémoderne ont été abordés à partir de sources visuelles dans un livre que l'on doit à Francesca Alberti¹⁰. Au-delà de la diversité des formes de mise en images du rire, les œuvres témoignent aussi de pratiques culturelles aujourd'hui disparues faisant souvent levier sur leur caractère subversif. Dans une dynamique d'entrecroisements non hiérarchisés entre régimes d'expression, se révèle la rencontre entre humour visuel et humour langagier, entre corps physiologique et figuration d'émotions qui rappellent comment images, langages populaires, insultes, pratiques sexuelles et judiciaires se mêlent et se contaminent sous l'égide du rire. Les œuvres et les artefacts ainsi étudiés redéfinissent non seulement les frontières de l'histoire de l'art, mais offrent des documents jusque-là inexplorés et fournissent des données inédites pour l'histoire des émotions, de la littérature, de la médecine ou encore de l'anthropologie historique.

On sourit aussi devant une peinture de Goedfrid Schalcken : un garçon espiègle tient une crêpe croquée à dessein pour en faire un masque. S'il est fait pour en rire, ce tableau sert aussi à penser, en Occident et ailleurs, hier comme aujourd'hui, un autre usage des images : leur ingestion¹¹. Les raisons de l'iconophagie relèvent de pratiques dévotionnelles, apotropaïques et prophylactiques (ces deux derniers usages visant à conjurer ou bien à soigner des

7. Face, et parfois, contre les *visual studies* d'outre-Atlantique. Sur ces débats, voir : Bartholeyns G. 2016, « Un bien étrange cousin, les *visual studies* », dans Bartholeyns G. (éd.), *Politiques visuelles*, Les Presses du réel, pp 4-28.

8. Je pense aux approches de la *technical art history* qui doivent beaucoup à l'apport d'André Leroi-Gourhan : voir *André Leroi-Gourhan et l'esthétique. Art et anthropologie*, dossier, *La Part de l'œil*, 35-36, 2021-2022.

9. Schaeffer J-M. 2004, « Objets esthétiques ? », *L'Homme*, 179 : 25-46.

10. Alberti F. 2015, *La Peinture facétieuse. Du rire sacré de Corrège aux fables burlesques de Tintoret*, Actes Sud.

11. Koering J. 2021, *Les Iconophages. Une histoire de l'ingestion des images*, Actes Sud.



Cire anatomique, Florence, Museo della Specola

maux divers) ; de pratiques rituelles chrétiennes (hosties) ; et enfin, de pratiques laïques « institutionnalisantes ». Conceptualiser et saisir la signification de l'acte d'incorporation d'une image — tel que le fait Jérémie Koering dans son livre — est donc doublement essentiel pour les études culturelles : il s'agit d'un voyage en terre inconnue du point de vue de la littérature critique, voyage qui relance les dés dans le débat sur la nature et les usages de l'image. En traitant de cette histoire de manière poly-sensorielle, se tissent ensemble anthropologie, culture visuelle, histoire de l'art, philosophie, phénoménologie et sémiologie pour suggérer que la *potentia* de l'image n'est pas seulement une question de visibilité ! La matérialité, les substances qui rendent cette visibilité tangible, donc ingérable, ont un rapport anthropologiquement complexe et atavique au corps. Le rapport à l'art, au visuel s'en trouve alors modifié.

En effet, on l'oublie trop souvent, les formes visuelles en appellent à l'intellect mais elles touchent aussi au corps, lieu où s'expriment des états affectifs et psychiques nous reliant au monde et à l'histoire. L'image travaille tout cela à la fois. Le corps sans vie, « qui grouille, fourmille, se désagrège » est l'objet d'une histoire de la charogne comme part d'un écosystème et comme agent de répulsion et fascination à la fois, indique Hicham-Stéphane Afeissa¹². L'insoutenable devient une forme de beauté qui oblige à la révision de certaines catégories esthétiques telles que, par exemple, le beau, le laid, le sublime, le grotesque. Des cires anatomiques du XVIII^e siècle aux sculptures de Jean-Michel Blazy, les figurations de l'état indéfini et indicible du corps au seuil d'un état « autre » révèlent les conditions de possibilité d'une esthétisation de la décomposition. Celles-ci peuvent être observées à l'aide, entre autres, de l'arsenal conceptuel et théorique des disciplines du visuel : dans cette

perspective, la laideur et sa mise en image deviennent pour l'esprit et pour le regard le spectacle envoûtant de la métamorphose du monde.

Si les formes visuelles et les processus de figuration acquièrent le statut de 'document' à usage des études culturelles, et si l'élargissement de l'outillage pour la compréhension des images est désormais une réalité effective de la recherche en histoire de l'art, demeure un problème de taille. Dans un monde globalisé et marqué par une perspective longtemps occidentale persistente, heureusement, d'autres réalités et modes d'être au monde. De ce fait, il ne faut pas oublier que maints concepts des sciences humaines et sociales sont très souvent inappropriés à décrire des réalités différentes de celles occidentales (et même de celles européennes avant la Modernité). C'est la raison pour laquelle, des notions telles qu'art, société, culture, nature..., comme celle d'image ou encore d'objet esthétique ne peuvent se penser comme des schémas universels permettant de structurer et dire le monde comme un ensemble homogène. À nous alors de prendre les précautions indispensables pour ne pas tenter de capturer un papillon avec une canne à pêche.

contact&info

▶ Antonella Fenech Kroke,
Centre André-Chastel
antonella.fenech_kroke@paris-
sorbonne.fr

12. Afeissa H.S. 2018, *Esthétique de la charogne*, Édition dehors.

De l'économie de la culture à l'économie de la création

Chargé de recherche CNRS et professeur associé à HEC School of management, Thomas Paris est membre du *Groupe de recherche et d'études en gestion à HEC (GREGHEC, UMR2959, CNRS / HEC Paris)*. Il a développé une expertise dans le champ des industries créatives (cinéma et audiovisuel, musique, mode, édition, architecture, publicité, grande cuisine, design...), où il mène des recherches tant d'un point de vue du management de la création que de celui de l'économie et de la régulation.



Jeu Steep d'Ubisoft © Ubisoft

Quoi de commun entre un jeu vidéo mettant en scène des *riders* dévalant des pentes enneigées, un plat de morilles fraîches juste saisies accompagnées d'un foie gras de canard poêlé et d'une couronne de cannelloni farcis dans un jus au savagnin et la création d'une pièce au Théâtre du Soleil ? Le champ d'économie de la culture, ouvert par les travaux de Baumol et de Bowen en 1966¹, se heurte à plusieurs difficultés. La notion de culture est conventionnelle et divise : le jeu vidéo, la mode, le parfum relèvent-ils de la culture ? Ceux qui portent un jugement qualitatif sur la culture refuseront d'accorder à de nouvelles formes d'expression le statut acquis par des formes plus installées, dans un dénigrement qui peut rappeler celui des peintres de l'académisme vis-à-vis des impressionnistes, ou des metteurs

en scène de théâtre vis-à-vis des « tourneurs de manivelle » qui faisaient du cinéma. Force est ainsi de constater que la consécration culturelle est donnée par le temps et par une époque. Il n'y a pas de valeur intrinsèque à une œuvre d'art ou de création, comme l'a montré Howard Becker dans les années 1970², ouvrant ou rouvrant la boîte de Pandore des études sur l'économie de la culture. Dit autrement, la construction d'une œuvre — d'un objet de création doté d'une valeur — est le fait non pas d'un individu — l'auteur — mais d'une chaîne de coopération de différents acteurs prenant des microdécisions dans un contexte régi par des conventions. Enfin, qu'y a-t-il de commun entre l'économie des musées et celle de l'édition ? Dans un cas, il s'agit d'entretenir et de présenter un stock d'œuvres à la valeur établie ; dans l'autre, il faut installer de nouveaux titres et de nouveaux auteurs dans le flux continu et encombré des sorties de livres, en tirant parti de la rente engendrée par son fond de catalogue. L'économie de la culture n'est pas une : elle mêle secteurs organisés autour de la vente de pièces uniques (marché de l'art), d'autres qui proposent des œuvres éphémères (spectacle vivant), d'autres encore qui commercialisent des œuvres reproduites en de nombreux exemplaires, physiques ou numériques (cinéma et audiovisuel, musique, jeu vidéo, édition). Certains s'inscrivent dans une économie de marché, d'autres exigent une intervention publique.

S'intéresser à l'économie de la création permet d'éclairer ces secteurs sous un jour fertile. Le point commun entre les trois exemples cités en introduction — et aussi avec un parfum, une construction architecturale, un film, un disque, un livre, une collection de vêtements de haute-couture, une publicité ou une pièce de design —, est qu'ils relèvent tous de l'activité de création, laquelle consiste, dans un domaine donné, à proposer de nouvelles formes, dans un effort de distinction. La quête de la nouveauté et de la différenciation est en effet une exigence, car il n'est que Pierre Ménard, écrivain imaginaire créé par José Luis Borgès, pour croire que réécrire *Don Quichotte* à l'identique peut avoir un intérêt. Cette caractéristique commune à l'ensemble des activités de création se révèle structurante à différentes échelles, celle des individus engagés dans l'activité, celle des organisations qui la portent, celle des secteurs dans lesquels elles s'inscrivent, et celle des pouvoirs publics qui peuvent voir un intérêt ou une importance au dynamisme de ces secteurs.

1. Baumol W.J., Bowen W.G. 1966, *Performing Arts. The Economic Dilemma. A study of Problems common to Theater, Opera, Music and Dance*, The Twentieth Century Fund.

2. Becker H. S. 1982, *Art Worlds*, University of California Press.



Les équipes de RPBW © RPBW, Stefano Goldberg

À l'échelle individuelle, créer est angoissant. Pour le dire avec les mots de Pierre-Michel Menger, c'est évoluer dans l'incertain³. Cela donne lieu à une condition *de facto* de ceux que l'on a tendance à appeler les « talents ». Ils sont créatifs, c'est-à-dire qu'ils maîtrisent un mode d'expression et sont capables de proposer régulièrement des formes renouvelées. Surtout, ils sont capables de vivre dans ce contexte particulier, marqué certes par l'incertitude, mais aussi par la nécessité de mettre en avant leurs choix subjectifs sans le moindre repère auquel se raccrocher. Quand Pete Doctor propose à Pixar de faire un film sur les émotions dans la tête d'une jeune fille, il parvient à obtenir la confiance de l'entreprise mais se retrouve seul face à l'ensemble des choix à faire dans ce projet, sans aucun repère pour le rassurer sur le fait que cela « fonctionnera », que le public adhérera...

Cette question des repères ouvre sur l'échelle organisationnelle. Car, si la création implique renouvellement, remise en cause et dépassement, l'organisation est plus aisément portée vers la reproduction, la formalisation, la routinisation. Les organisations qui portent la création, nécessaires dans des projets qui peuvent mobiliser des compétences nombreuses et variées — comme dans l'animation, la mode, le jeu vidéo ou l'architecture — sont donc un élément constitutif de la capacité de création⁴. Plusieurs types d'organisations existent⁵. Certaines sont construites comme un multiplicateur de la créativité d'un individu. Une créatrice ou

un créateur, pour s'exprimer au travers de nombreux projets, est amené à s'inscrire dans une organisation qui lui permet de déléguer une partie de son travail de création. L'agence d'architecture RPBW, autour de Renzo Piano, ou le studio Ghibli (de Miyazaki) dans l'animation en sont des exemples. D'autres organisations sont configurées pour se mettre au service de créateurs et créatrices externes, qui viennent confronter leur regard à un outil de production qui leur est confié : le Cirque du Soleil ou la Comédie-Française fonctionnent de la sorte. Enfin, quelques organisations offrent des terrains au sein desquels différents individus peuvent proposer et développer des projets. C'est le cas de Pixar⁶ ou d'Ubisoft par exemple. Howard Becker a montré que toute œuvre était le résultat de nombreux choix effectués par différentes personnes. L'étude des organisations dédiées à la création et la mise en avant de leurs différentes configurations permettent de mettre en lumière le lien étroit qui se crée entre l'organisation et ce qu'elle est en mesure de produire, et une forme d'hypersensibilité de la création au management. Tout l'enjeu pour les organisations n'étant pas de mettre en place des recettes du succès, mais d'éviter l'échec à coup sûr.

Au niveau sectoriel, des régularités s'observent aussi. L'économiste Richard Caves⁷ en a relevé plusieurs. Citons l'incertitude extrême (« *nobody knows property* »), règle d'or de ces secteurs, la hiérarchie des talents entre les stars et les autres (« *A List/B List* »),

3. Menger P.-M. 2009, *Le travail créateur. S'accomplir dans l'incertain*, Gallimard-Seuil.

4. Paris T. 2010, *Manager la créativité – Innover en s'inspirant de Pixar, Ducasse, les Ateliers Jean Nouvel, Hermès...*, Pearson ; Paris T., Ben Mahmoud-Jouini S. 2019, "The process of creation in creative industries", *Creativity and Innovation Management*, vol. 28, n°3 : 403-419.

5. Paris T., Massé D. 2021, « Le management des industries créatives. Un paradigme spécifique et des configurations organisationnelles variées », *Revue française de gestion*, (3) : 51-63.

6. Catmull E. and Wallace A. 2014, *Creativity, Inc: overcoming the unseen forces that stand in the way of true inspiration*, Random House.

7. Caves R.E. 2000, *Creative industries: Contracts between art and commerce*, Harvard University Press.



Le nez Jean-Claude Ellena au travail © Quentin Bertoux

la propension des talents à ne pas être dans une recherche de maximisation du profit mais à travailler pour l'Art (« *Art for art's sake* ») ou encore le caractère infini des possibilités de création (« *infinite variety* »). En plus, ou à partir de ces caractéristiques des industries créatives (*creative industries*), ces secteurs donnent lieu à d'autres traits communs qui permettent de parler d'une économie de la création. En complément du risque, du rôle spécifique d'individus particuliers et rares qui mettent en avant leur subjectivité (talents), de la pression à la différenciation, on peut aussi mentionner l'abondance ou l'hyperoffre et sa contrepartie, la concentration de la consommation ou de l'audience (*star system* ou longue traîne) et le rôle des *gatekeepers*. Derrière ces garde-barrières, il faut entendre les acteurs économiques qui organisent la structuration de l'offre et permettent aux consommateurs de faire des choix face à une offre abondante. Cette fonction se partage entre les acteurs de la distribution⁸ et les acteurs de la prescription⁹. Dans l'édition, par exemple, les librairies exercent les deux fonctions de distribution (entreposage et fourniture de livres) et de prescription (conseil aux lecteurs). L'un des effets notables du numérique est d'avoir remis en cause l'équilibre entre ces fonctions¹⁰ et d'avoir ouvert la voie à d'autres formes de prescription, ce qui conduit à modifier la structure de consommation et à remettre en cause la diversité culturelle. Les librairies se retrouvent en concurrence avec la vente en ligne pour

la distribution, et leur rôle de prescripteur n'est pas aisément valorisable.

Examiner l'échelle des politiques publiques revient à prendre en considération l'ensemble des éléments énoncés jusque-là. Cela implique de comprendre que la création dépend des différents éléments de contexte dans lesquels elle s'inscrit, aux niveaux organisationnel mais aussi sectoriel. La structuration du marché des acteurs de la production comptera ainsi sur la nature de l'offre proposée, une trop grande concentration pouvant conduire à une minimisation des risques et, partant, de la créativité. Les modalités d'accès aux œuvres auront aussi une influence importante sur le type d'œuvres proposées : on ne fait pas le même film selon qu'il a vocation à être présenté dans une offre globale par abonnement (SVOD) ou qu'il doit susciter le désir de spectateurs d'acheter un billet de cinéma. De même, la manière dont fonctionne la distribution et le poids des différents acteurs de la prescription, choix d'individus, algorithmes ou publicité, seront plus ou moins favorables à la créativité dans un secteur. Le secteur du parfum, par exemple, a évolué vers un système où les lancements mondiaux, le poids de la publicité, l'absence de conseil éclairé au sein des réseaux de boutiques et le rythme des sorties anéantissent la capacité à proposer des parfums de création, à moins de s'inscrire dans un modèle

8. Benghozi P.J., Paris T. 2008 "Replacer la fonction distribution au cœur du management de la culture", in Greffe X. & Sonnac N. (eds.), *Culture Web – Création, contenus, économie numérique*, Dalloz, pp. 687-701.

9. Benghozi P.J., Paris T. 2007, "The economics and business models of prescription in the Internet", in Brousseau E. & Curien N. (eds.), *Internet and Digital Economics*, Cambridge University Press.

10. Benghozi P.J., Paris T. 2016, "The cultural economy in the digital age: A revolution in intermediation?", *City, culture and society*, volume 7, issue 2 : 75-80.

différent¹¹. Constaté que cette lecture dans l'univers du parfum peut éclairer des mouvements en cours dans d'autres secteurs *a priori* éloignés comme l'édition ou le cinéma confirme d'ailleurs la pertinence de la notion d'économie de la création. Pour les pouvoirs publics, l'intervention dans ces secteurs, au service de la création ou de la diversité, implique aussi de prendre en

compte la dynamique propre de ces secteurs, qui repose sur une logique entrepreneuriale et une hyper-concurrence structurelle. Les modalités d'une intervention publique propice à la créativité ou à la diversité culturelle s'avèrent délicates et en perpétuel mouvement. L'économie de la création n'en a pas fini de livrer ses secrets.

11. Paris T., Lang G., Massé D. 2019, « Polarized worlds and contextual creativity in creative industries: the case of creation processes in the perfume industry », *Management international*.

contact&info

► Thomas Paris,
GREGHEC
paris@hec.fr



Le chef Patrick Bertron dans les cuisines du Relais Bernard Loiseau © Franck Juery

Dynamiques contemporaines du théâtre de Shakespeare

Florence March est professeure en théâtre britannique des *xvi^e* et *xvii^e* siècles à l'université Paul-Valéry Montpellier 3, et directrice de l'Institut de recherche sur la Renaissance, l'âge Classique et les Lumières (IRCL, UMR5186, CNRS / Université Paul-Valéry Montpellier 3). Patricia Dorval est maître de conférences en littérature anglaise. Nathalie Vienne-Guerrin est professeure en études shakespeareiennes. Toutes deux enseignent à l'université Paul-Valéry Montpellier 3 et sont membres de l'IRCL. Jean Vivier est doctorant contractuel Région Occitanie à l'IRCL.



Printemps des comédiens 2018. Grand Bassin © Marie Clauzade

2016, année du quadricentenaire de la mort de William Shakespeare, a mis en exergue, s'il en était besoin, la vitalité de son théâtre et la multiplicité des formes d'appropriation qu'il inspire aujourd'hui à travers le monde. Mais de quoi héritons-nous lorsque nous héritons de Shakespeare ? D'un classique ? D'un auteur iconique ? D'un mythe ? D'un fantôme ? D'une marque internationale ? Et comment en héritons-nous ? Intitulé « Dynamiques contemporaines des héritages dans un monde globalisé », le pôle 3 de l'Institut de recherche sur la Renaissance, l'âge Classique et les Lumières s'intéresse notamment au processus de réception et d'appropriation de Shakespeare et de ses contemporains et à leurs différents champs d'application, qu'il s'agisse des industries culturelles et créatives (spectacle vivant, audiovisuel, réalité virtuelle et augmentée), du domaine de l'éducation, du milieu carcéral, ou encore d'une compagnie de comédiens professionnels en situation de handicap. Le théâtre de Shakespeare inspire des objets culturels variés, dont il convient d'étudier la nature et les enjeux esthétiques, sociaux et politiques.

Shakespeare en festivals¹

Le repérage et l'exploitation d'archives vise à explorer la place et la fonction structurante de Shakespeare dans l'histoire du théâtre populaire en France au *xx^e* siècle, notamment dans les festivals du sud de la France². La vaste entreprise de rénovation du théâtre visant à proposer une alternative aux comédies de boulevard dans des théâtres à l'italienne parisiens s'est ainsi adossée au modèle élisabéthain d'un théâtre pour tous. Vecteur de la décentralisation théâtrale, Shakespeare est à l'origine du Festival d'Avignon, créé en 1947 avec trois pièces dont *La Tragédie du roi Richard II* dans une nouvelle traduction, encore jamais représentée en France, et *Terrasse de midi*, réécriture de *Hamlet* par Maurice Clavel. Catalyseur de nouvelles écritures et de nouveaux corpus, classique et contemporain, Shakespeare fait naître aussi de nouvelles formes scéniques. La création de *Richard II* en plein air, dans la cour d'honneur du Palais des papes dont la construction au *xiv^e* siècle coïncide avec le temps de l'action

1. Ce programme, dirigé par Florence March, s'appuie sur une convention de partenariat de recherche avec le *Printemps des comédiens*, festival international de création théâtrale à Montpellier.

2. Le programme s'intéresse aussi aux festivals Shakespeare en Europe. Voir : Cinpoes N., March F., Prescott P. (eds.) 2022, *Shakespeare on European Festival Stages*, Bloomsbury/Arden.



Printemps des comédiens 2018. Amphithéâtre d'O © Marie Clauzade

dramatique, fait dialoguer patrimoine matériel et immatériel. D'une sobriété efficace, la scène de prison selon Jean Vilar signe le style du Théâtre national populaire (TNP) : « l'esthétique des trois tabourets », en référence au plateau quasi nu qui appelle le spectateur à s'engager dans le spectacle par l'imagination.

Dans le contexte post-traumatique de la Seconde Guerre mondiale, le potentiel transformationnel du théâtre populaire et citoyen de Shakespeare apparaît encore comme une réponse politique à l'urgence de refaire communauté. Alliant exigence artistique et engagement social dans un esprit de festivité réparatrice, il facilite, voire provoque, le dialogue et le débat. La forme « festival » qu'il inspire, véritable « Plan Marshall culturel³ » à Édimbourg et Avignon en 1947, se développe sous la houlette de Jean Deschamps sur tout le territoire occitan dans les années 1950 et 1960. Elle trouve, à partir de 1987, un prolongement avec le *Printemps des comédiens*, où la « démocratie culturelle⁴ » se joue à l'échelle du département de l'Hérault.

En partenariat étroit avec ce dernier festival, l'IRCL met en œuvre depuis 2016 « Shakespeare et citoyenneté », programme de recherche collaborative soutenu par le CNRS, le ministère de la Culture, l'ANRT et le conseil départemental de l'Hérault, qui implique six collèges montpelliérains aux profils diversifiés, des REP+ aux classes internationales⁵. L'IRCL accompagne la compagnie de théâtre de l'ESAT artistique *La Bulle bleue*, qui travaille à la création d'un diptyque shakespearien, *Le Songe*

d'une nuit d'été et *La Tempête*, pour l'édition 2023 du *Printemps des comédiens*. Enfin, l'IRCL suit le programme de théâtre en milieu carcéral porté par le Festival d'Avignon, qui se fonde sur les modèles de théâtre citoyen de la Grèce antique et de l'Angleterre élisabéthaine.

Dans ces festivals démocratiques et inclusifs, Shakespeare n'est pas convoqué avec nostalgie, dans un esprit de commémoration, mais invite au contraire à revivifier la cohésion sociale et à imaginer des dynamiques constructives pour l'avenir. En ce sens, le festival de théâtre populaire inspiré du modèle shakespearien se définit comme une fabrique du commun qui réaffirme, au-delà de Shakespeare, la place essentielle du théâtre dans la cité récemment mise à mal par la pandémie de Covid-19.

Si Shakespeare fournit un modèle de théâtre populaire qui s'actualise dans la forme festivalière, les nouvelles pratiques culturelles et artistiques qu'il inspire ont à leur tour pour effet de re-populariser non seulement le corpus shakespearien, parfois considéré comme élitiste, mais aussi le médium théâtral, dont certains publics potentiels ont le sentiment qu'il ne s'adresse pas à eux. *Henry VI*, spectacle-marathon de dix-huit heures conçu et mis en scène par Thomas Jolly pour l'édition 2014 du Festival d'Avignon, qui intègre des éléments structurels empruntés aux séries télé, en est un exemple frappant. Cette intermédialité se voit mise en œuvre *a contrario* lorsque le petit ou le grand écran adapte à son tour le théâtre de Shakespeare.

3. Kennedy D. 2009, « Shakespeare and the Politics of Spectation », *The Spectator and the Spectacle. Audiences in Modernity and Postmodernity*, Cambridge University Press, p. 81.

4. Archives départementales de l'Hérault, Fonds Printemps des comédiens, 2102W/100.

5. Voir : March F. 2021, « Le Printemps des collégiens : Shakespeare et citoyenneté ». Un programme de recherche collaborative de l'IRCL, *La Lettre de l'InSHS* n°72, juillet 2021 : 4-6.

Shakespeare à l'écran⁶

Chaque âge crée son Shakespeare, nous dit Marjorie Garber en ouverture de son ouvrage *Shakespeare After All*⁷. Étudier Shakespeare à l'écran, c'est concentrer son regard sur un âge qui va de la naissance du cinéma, à la fin du XIX^e siècle, jusqu'à notre ère numérique. Cette période de plus de 120 ans a fait émerger des formes d'expression et des esthétiques très variées, et ce à l'échelle mondiale. Douglas Lanier a montré combien le terme « écran » risquait désormais d'occulter des expériences de visionnage et des matérialités de production très distinctes⁸. Les recherches menées dans ce domaine doivent donc veiller à mettre en évidence ces spécificités que l'expression « Shakespeare à l'écran » tendrait à aplatir.

En effet, du premier film muet du *Roi Jean*, tourné dès 1899, qui consiste en quelque quatre minutes dont seule une minute quinze a été préservée, jusqu'aux expériences de mise en écran sur Zoom issues du confinement, Shakespeare a connu et connaît encore d'innombrables reconfigurations. Son œuvre est devenue un objet permanent de remédiation et de transposition dont il faut examiner les conditions de production, de diffusion et de réception pour pouvoir en interpréter convenablement les innombrables adaptations et appropriations.

Si l'on se concentre sur Shakespeare à l'écran dans le monde francophone, doivent être prises en compte non seulement des versions cinématographiques et télévisuelles des pièces de Shakespeare mais aussi les allusions aux pièces de Shakespeare dans la production cinématographique française. Des « dramatiques » qui étaient diffusées à la télévision française dans les années 1960-1970 au *Roi Lear* de Jean-Luc Godard (1987), qui est une lecture extrêmement libre et non linéaire de la pièce de Shakespeare, en passant par des allusions à Shakespeare dans *La Boum* (1980) ou *OSS117 Rio ne répond plus* (2009), Shakespeare semble pouvoir s'accommoder de mille façons, des films les plus populaires aux adaptations les plus avant-gardistes et confidentielles.

Il en va de même à l'échelle internationale où l'on redécouvre constamment le corpus shakespearien à travers de nouvelles versions des pièces. Récemment, le *West Side Story* de Steven Spielberg (2021) a revisité *Roméo et Juliette* et les *Macbeth* de Justin Kurzel (2015) et de Joel Coen (2021) ont renouvelé la lecture de la pièce écossaise : le premier fait de Macbeth un vétéran traumatisé par la guerre, le second cultive une esthétique du noir et blanc qui redynamise la fusion du beau et du laid ("*Fair is foul*") qui caractérise la pièce. Le topos de personnages lisant à voix haute des extraits d'œuvres shakespeariennes jalonne le cinéma international qui se fait la caisse de résonance de passages cultes, tels le monologue *To be or not to be* de *Hamlet* (*Lola Montès*, réalisé par Max Ophüls en 1955) ou le sonnet de *Roméo et Juliette* dans la scène du bal (*Fröken Julie*, réalisé par Mikael Berg, Suède, en 2013). Les dessins animés regorgent d'allusions shakespeariennes, qu'il s'agisse d'*Aladin* où le vilain perroquet s'appelle Iago, rappelant le scélérat dans *Othello*, ou du *Roi Lion*, clairement identifié comme étant une réécriture d'*Hamlet* et de *Henry V*. Les séries télévisées sont,

elles aussi, pétries de thèmes, de personnages, ou d'épisodes shakespeariens. Le couple Underwood de *House of cards* ne peut manquer de rappeler Macbeth et Lady Macbeth, et Frank Underwood Richard III ou Iago. Le Thomas Shelby de la série britannique *Peaky Blinders*, lorsqu'il perd le sommeil, présente des similitudes avec le personnage de Macbeth. La prolifération des vidéos shakespeariennes amateurs sur YouTube illustre également à quel point Shakespeare est un catalyseur culturel qui s'adapte à tout type de médium. C'est toute cette richesse que la collection « *Shakespeare on Screen* » s'efforce d'exposer et d'analyser.

Transfert de compétences vers le monde socioéconomique⁹

Qu'il s'agisse de la dernière mise en scène de Nathalie Garraud et Olivier Saccomano, *Institut Ophélie* (2022), de la série Netflix *Ophelia* (2018) ou du jeu vidéo *Elsinore* (2019), chacune de ces œuvres interroge la place des femmes dans notre société contemporaine grâce à une figure shakespearienne mythique qui permet un déplacement de point de vue. En ce sens, Shakespeare se définit comme un vecteur de dialogue entre différents médias. De la même manière que Jean Deschamps valorisait ses festivals avec le médium télévisuel naissant, un médium innovant a été imaginé, en lien étroit avec la recherche, au sein de l'IRCL. Il s'agit d'un jeu d'enquête géolocalisée sur smartphone intitulé *Apparition soudaine*, destiné à offrir un regard insolite sur Shakespeare et à valoriser l'aventure théâtrale de Deschamps en Occitanie. Hébergé sur l'application de la start-up Atlantide, ce jeu gratuit s'inscrit dans un univers futuriste où le joueur doit sauver le cours de l'histoire en remontant le temps et en résolvant des énigmes fondées sur des éléments architecturaux qui, une fois résolues, donnent accès à des documents d'archives authentiques. Ce type de collaboration entre chercheurs / chercheuses en sciences humaines et entreprise privée reste rare et s'accompagne d'un intérêt réciproque pour ces recherches et le savoir-faire technique d'Atlantide, dans une visée non pas mercantile mais de valorisation. Le chercheur scénarise l'enquête à partir d'éléments issus d'archives qu'il a dépouillées et exploitées scientifiquement, en dialogue étroit avec les industriels qui prennent en charge la réalisation technique.

« Shakespeare est en danger à Carcassonne », voici le premier message reçu par le joueur qui voyage en 1586 dans la cité médiévale classée au patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 1997. Mais il s'agit d'une ruse visant à le retarder dans son enquête : ce sont Deschamps et ses premiers festivals de théâtre populaire qui sont en péril. Le joueur repart alors en 1958 et découvre que les festivals de Deschamps sont hantés par Shakespeare ; le jeu se termine devant la barbacane du château comtal où avait été initiée la construction d'un théâtre public élisabéthain inspiré du Globe. Les photographies d'archives obtenues par le joueur lui montrent que la ville est, elle aussi, hantée par Shakespeare dont la figure mythique, à travers celle de Deschamps, réenchante le patrimoine de Carcassonne. Avec ce jeu, l'IRCL a développé un double savoir-faire de valorisation du patrimoine matériel et immatériel, qui articule théâtre populaire, monuments historiques

6. Ce programme, co-dirigé par Patricia Dorval et Nathalie Vienne-Guerrin, se décline en deux volets : la base consacrée à *Shakespeare à l'écran dans le monde francophone* et la collection *Shakespeare on Screen* dirigée par Nathalie Vienne-Guerrin et Sarah Hatchuel chez Cambridge University Press.

7. Garber M. 2004, *Shakespeare After All*, Pantheon Books.

8. Lanier D. 2021, « Text, performance, screen : Shakespeare and critical media literacy », *Shakespeare on Screen in the Digital Era*, Hatchuel S. et Vienne-Guerrin N. (éds.), *Cahiers Élisabéthains*, numéro spécial, 105.1 : 117-127.

9. Contrat de doctorat Région Occitanie de Jean Vivier.

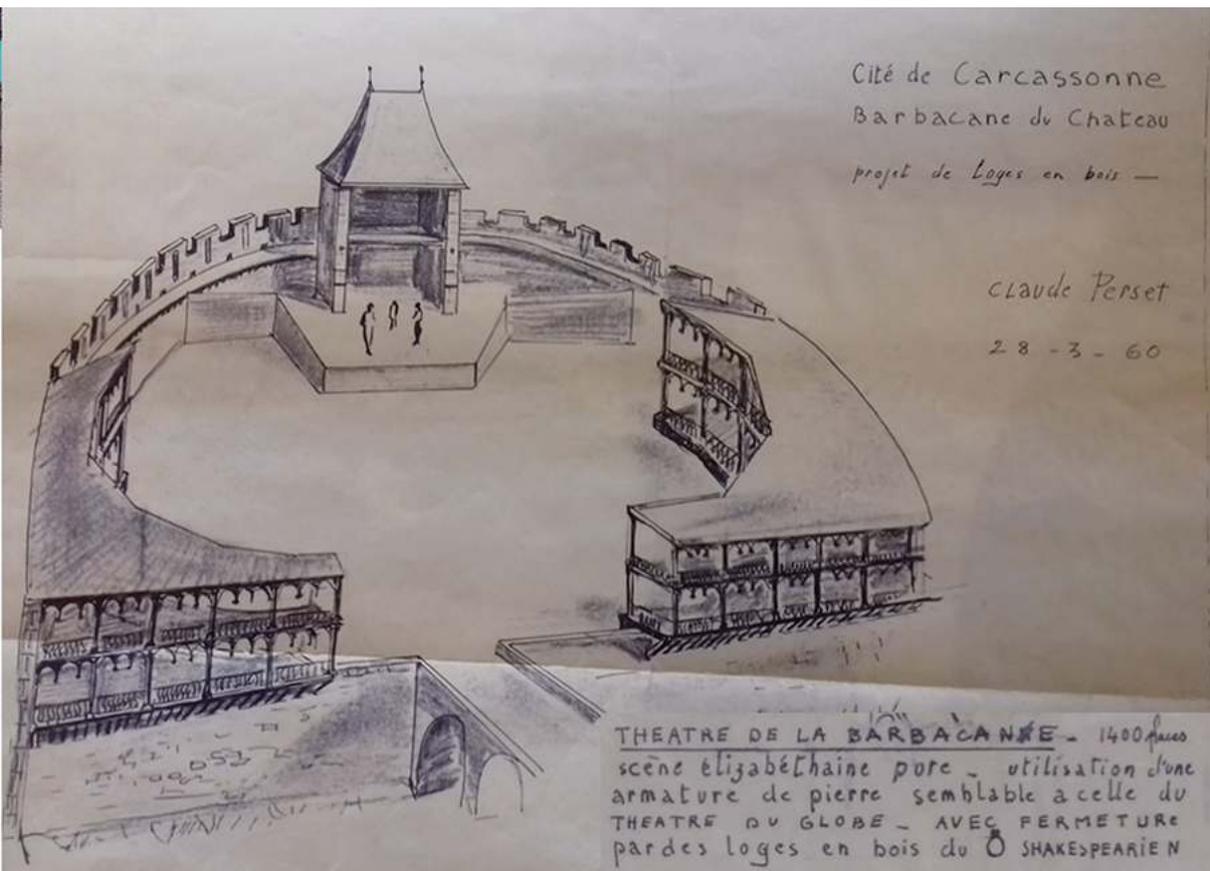
et tourisme intelligent d'une part, et de valorisation de la recherche scientifique par la conception de scénarii fondés sur l'analyse d'archives et destinés à la création de contenus pour des applications d'expériences immersives d'autre part.

La plasticité du théâtre de Shakespeare, véritable laboratoire de pratiques culturelles et artistiques, et sa dimension inclusive en font un vecteur idéal de partage de la connaissance, envisagée comme bien commun. De fait, Shakespeare relève, selon le metteur en scène Peter Brook, à la fois du « théâtre immédiat » ou « vivant », catégorie désignant des textes du passé qui catalysent de nouvelles formes, via de nouveaux média, et dont les mots résonnent ici et maintenant, et du « théâtre nécessaire », au service de la société dans laquelle il s'actualise¹⁰. Shakespeare semble donc faire partie de ces auteurs que Michel Foucault nomme « fondateurs de discursivité » en ce qu'ils ont la

particularité de ne pas être seulement les auteurs de leurs œuvres mais qu'ils ont « produit quelque chose de plus » et « ouvert l'espace pour autre chose qu'eux et qui pourtant appartient à ce qu'ils ont fondé »¹¹. À travers les pratiques culturelles et artistiques dérivées de son théâtre, Shakespeare apparaît ainsi comme un facilitateur, qui nous aide à questionner l'époque contemporaine et à imaginer ce que nous voudrions qu'elle soit.

contact&info
 ► Florence March,
 IRCL
 florence.march@univ-montp3.fr

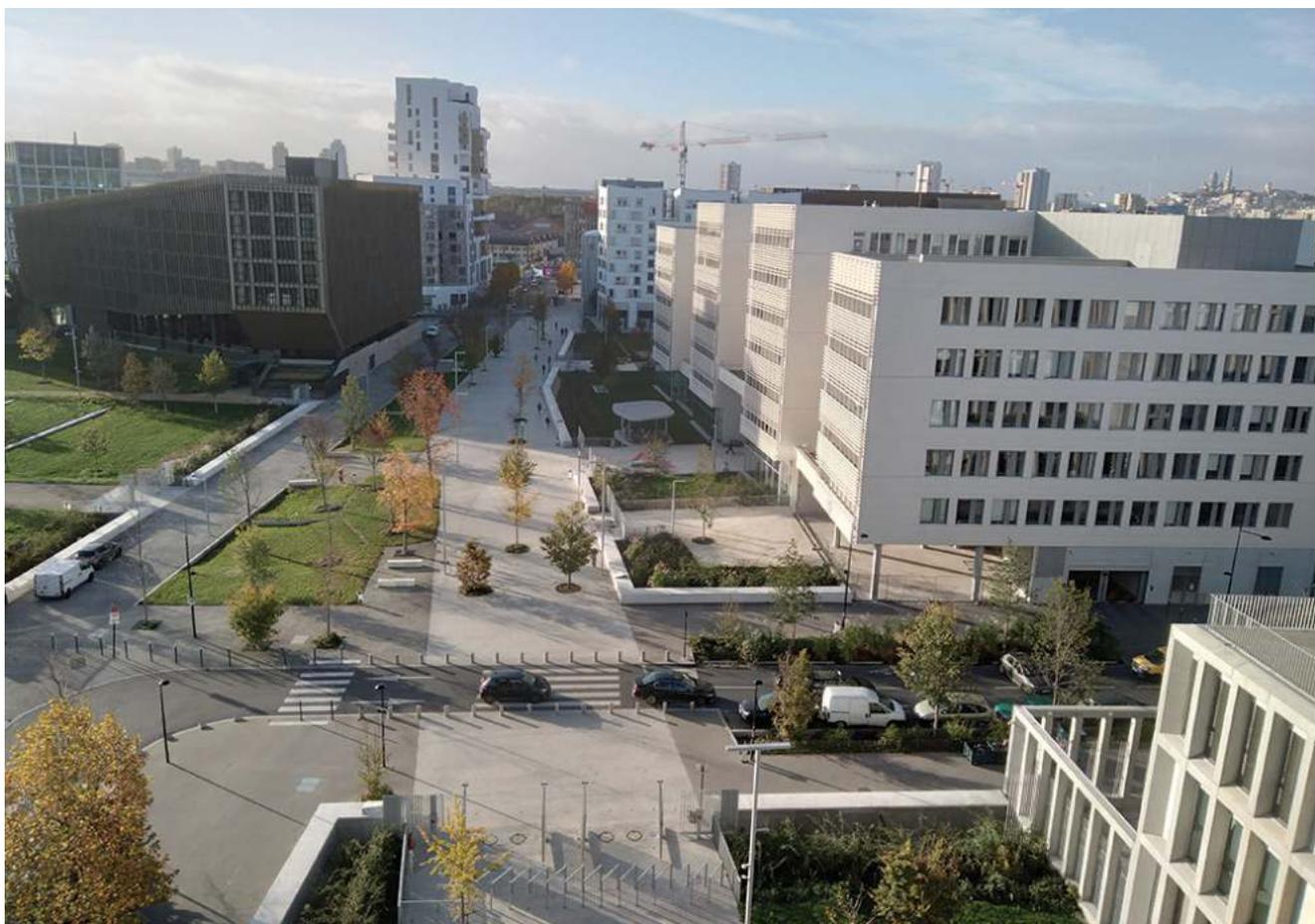
10. Brook P., *L'Espace vide. Écrits sur le théâtre*, Le Seuil : respectivement pp 131-181 dans l'édition de 1968 et p. 99 dans l'édition de 1977.
 11. Foucault M., « Qu'est-ce qu'un auteur ? », 1969, Defert D., Ewald F. et Lagrange J. (eds.) (1994) 2001, *Dits et Écrits I*, 1954-1975, Gallimard, pp 832-833.



Montage de capture d'écran du jeu d'enquête géolocalisé et documents d'archives
 © Archives départementales de l'Aude, Fonds Jean Deschamps 1251650 et 125147. Jeu « Apparition soudaine » Atlantide/IRCL

CAMPUS CONDORCET # PERSPECTIVES

Émergence d'un nouveau pôle d'enseignement supérieur et de recherche dans un territoire du Grand Paris en mutation



Le cours des humanités, entre ville et campus © Sophie Longeaud

Au nord de l'agglomération parisienne, sur deux sites proches l'un de l'autre, le premier situé à Paris, Porte de la Chapelle, le second dans la Plaine Saint-Denis à Aubervilliers, le Campus Condorcet est une création *ex nihilo* issue du regroupement d'organismes et d'établissements universitaires d'enseignement et de recherche en sciences humaines et sociales¹. Dès l'origine, les collectivités locales soutiennent cette démarche et pointent l'intérêt de cette initiative tant pour l'enseignement et la recherche que pour le développement de leur territoire. Ainsi, à l'issue d'un processus de sélection internationale, le Campus Condorcet fait partie des dix projets « Campus d'excellence » retenus dans le cadre du Plan Campus.

En septembre 2009, l'État lui attribue une dotation non consommable de 450 millions d'euros. En outre, la Région Île-

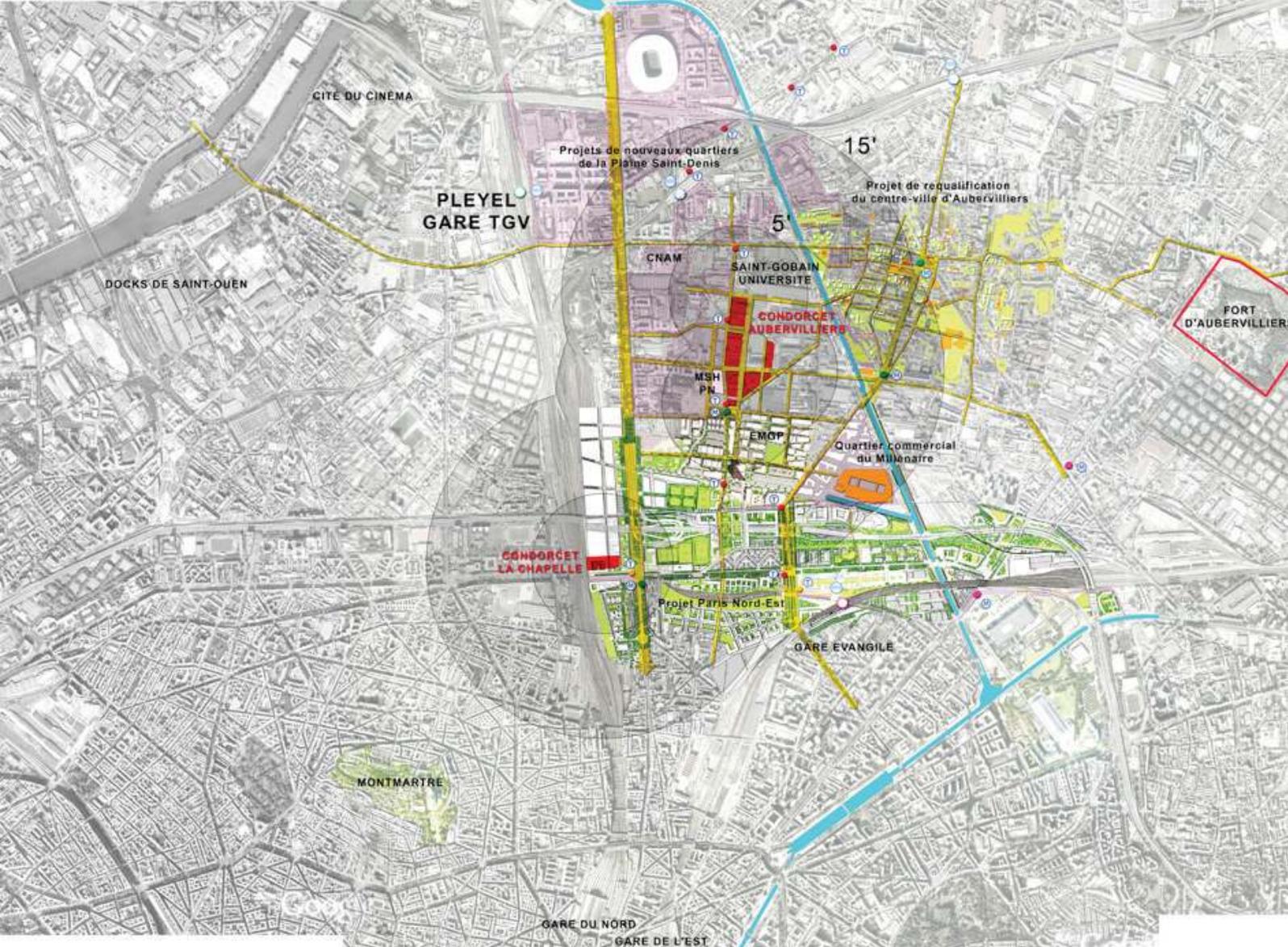
de-France, l'intercommunalité Plaine Commune, les communes de Paris, d'Aubervilliers, de Saint-Denis et les établissements universitaires se mobilisent pour la réalisation de ce nouveau Campus, en lui octroyant notamment des dotations financières : une confirmation des montants inscrits au contrat de plan État-Région², des apports pour l'acquisition du foncier. Des crédits d'études pour mobiliser une équipe interne spécifique sont dégagés. Une première gouvernance du campus est mise en place. Elle s'organise, début 2009, en association de préfiguration avec une équipe de trois personnes, puis devient Fondation de coopération scientifique, et prend, en 2017³, sa forme actuelle d'Établissement public administratif Campus Condorcet (EPCC)⁴.

1. Les établissements porteurs du projet sont les universités Paris 1, 3, 8, 10 et 13, l'École de hautes études en sciences sociales, l'École pratique des hautes études, l'École nationale des Chartes, l'Institut national d'études démographiques, la Fondation maison des sciences de l'Homme, et le Centre national de la recherche scientifique.

2. Contrat de plan État-Région 2007/2013.

3. La loi du 28 février 2017 confirme que l'établissement « a pour mission d'assurer la réalisation et le fonctionnement du Campus Condorcet. À cette fin, il coordonne la programmation et la réalisation du campus. Il réalise des acquisitions et opérations foncières et immobilières. Il assure pour le compte de l'État, dans le respect des règles de la commande publique, la conception et la réalisation de constructions et d'équipements nécessaires à l'exercice de ses missions. Il assure l'exploitation, la gestion, la promotion et la valorisation du Campus Condorcet. »

4. Jean-Claude Waquet, président du Campus Condorcet de 2008 à 2016, a replacé les différentes étapes du projet dans les contextes politiques et universitaires de ces dernières années : Waquet J-C. 2020, Le campus Condorcet (Aubervilliers et Paris 2007-2016). Modernisation, négociation et consensus à l'âge du nouveau management public et des classements internationaux, *Annali di Storia delle Università Italiane*, Vol. 24 Issue 2 : 101-130. 30p.



Les deux sites du Campus dans le territoire - proximité et temps de déplacements © Agence Philippe Panerai

Pour la réalisation de ce complexe universitaire, le choix des montages opérationnels a été dépendant des montages financiers. Les maîtrises d'ouvrages sont réparties ainsi : deux marchés en maîtrise d'ouvrage publique Région Île-de-France et un contrat de partenariat avec l'EPCC pour le site d'Aubervilliers. L'EPCC est le maître d'ouvrage du site Porte de la Chapelle et assure la coordination de l'ensemble des projets.

L'ambition commune est de définir les moyens de créer un nouveau pôle universitaire de recherche et d'enseignement en sciences humaines et sociales répondant aux exigences fonctionnelles et spatiales de chacun de ses membres. Mais, par-delà cette ambition de programme, le défi consistait à inscrire ce TOUT — le Campus et ses PARTIES, les entités de recherche — dans le territoire en totale mutation de la Plaine Saint-Denis et, plus largement, dans le nouveau système urbain du Grand Paris.

Le choix de doter le Campus d'une équipe projet

Ayant comme préoccupation principale la qualité architecturale et urbaine et conscients de l'ampleur du projet, les partenaires ont fait le choix de se doter d'une maîtrise d'ouvrage interne à l'EPCC. Pilotée par le président du Campus, l'équipe recrutée spécifiquement est d'abord composée d'une dizaine d'experts dans les domaines du livre, du numérique, de la communication, de l'architecture et de la maîtrise d'ouvrage publique. Elle travaille en mode projet, liant les interventions et les réflexions à la fois

sur les volets politique et opérationnel, elle met en place divers groupes de travail avec les représentants des membres fondateurs du Campus et, en parallèle, elle noue le dialogue avec les acteurs du territoire.

Les objectifs du Campus et du territoire : une rencontre

Pour les acteurs universitaires, les objectifs visés sont ceux d'une grande visibilité, d'un rayonnement à l'international renforcé, d'une qualité d'usage pour une meilleure recherche et du développement de l'enseignement et de la vie de campus dans le respect de l'environnement.

Pour les acteurs publics, l'accent est mis sur la poursuite de la mutation des friches de la plus grande zone industrielle du Paris du XIX^e siècle en un nouveau quartier du Grand Paris dans lequel le campus s'inscrit et apporte sa contribution. En effet, en même temps que se réalise le projet universitaire se mettent en place un maillage viarie renforcé, la création de logements, commerces et équipements, la végétalisation et perméabilisation des sols, la liaison aux centres urbains existants et le développement de nouveaux transports collectifs. L'ensemble accompagne l'arrivée d'une nouvelle population de résidentes, étudiantes et salariées.

Cette double approche met en lumière une similitude des enjeux de développement et des calendriers d'intervention et l'importance d'une grande collaboration opérationnelle.

La mise en place d'un partenariat et de la co-construction d'un quartier universitaire

Le partenariat de coopération ainsi créé s'est appuyé sur divers outils afin d'assurer la coordination et la co-construction de ce quartier. Ainsi, dès 2011, le conseil municipal d'Aubervilliers a voté la mise en compatibilité des règlements d'urbanisme nécessaires au projet et a accompagné la Déclaration d'Utilité Publique portée par l'EPCC. La reconnaissance du Campus Condorcet par le Label Grand Paris⁵ l'ancre dans le Territoire de la culture et de la création de Plaine Commune. L'équipe du campus et les services des collectivités corédigent « La charte pour un campus urbain » signée par l'ensemble des partenaires en septembre 2013. Ce texte identifie les interventions concrètes de chacun, comme par exemple la réalisation de voiries et l'ouverture du Campus sur la ville dans un calendrier très précis. Il préfigure la signature d'un protocole financier en janvier 2014. Le campus est intégré et se place au cœur de cette dynamique de co-construction de ce nouveau territoire urbain. Les marchés et contrats nécessaires sont élaborés et pilotés par l'EPCC et par les collectivités territoriales. Le suivi de ces engagements et de leur calendrier est mené grâce à de nombreuses réunions de coordinations régulières et des arbitrages.

La naissance d'un campus et de ses entités composantes

Un système d'espaces publics et de paysages qui assure l'image du campus et l'unité urbaine

L'intercommunalité Plaine commune a réalisé les nombreux aménagements prévus dans la Charte et en cohérence avec l'ensemble de l'aménagement de la Plaine du Landy : outre la place du métro Front populaire au sud, elle a élargi les voies existantes, créé, entre deux îlots du Campus, la rue Fantani Touré, aménagé des traversées de voies pacifiées, dont une voie piétonne permettant une centralité entre deux jardins du Campus.

Le projet urbain et paysager, piloté par l'Agence TER (Olivier Philippe et Marina Davou), exprime l'unité du complexe universitaire comme un TOUT qui rassemble quatre terrains à la fois bâtis et végétalisés et reliés entre eux par des voies publiques. L'intervention majeure est la création d'un vaste mail piéton nord-sud « le Cours des Humanités », adresse de l'ensemble des entités du Campus. Il complète le dispositif des voies publiques, relie les Jardins de la connaissance, et participe à l'expression unitaire du campus.

Par ailleurs, les limites entre ville et campus sont gommées visuellement par la mise en place de saut-de-loup ou ha-ha végétalisés, servant à la fois de limites, de bancs, de support de signalétique, et de noues plantées pour le recueil de l'eau de pluie. Ce traitement, qui n'arrête pas le regard, renforce la

générosité des espaces plantés et participe à l'ouverture sur la ville du Campus. L'ensemble apporte des solutions techniques et écologiques et répond à des objectifs d'exemplarité en la matière.

Des bâtiments attentifs aux spécificités universitaires et ouverts au territoire

Le cours des Humanités traverse le bâtiment Humathèque⁶ (23 000 m² accueillant 800 000 ouvrages en libre accès), livré par la Région Île-de-France en 2021, et devient le forum. C'est à la fois l'axe du campus et un lieu d'exposition et de liaison interne de ce bâtiment. Ce dispositif exprime la volonté de rompre avec les logiques de séparation entre les espaces et les publics : ici se mêlent étudiantes, chercheurs et chercheuses, et autres publics. Le 15 mars 2016, un contrat de partenariat de trente ans est signé entre la société de projet Sérendicité⁷ et l'EPCC pour l'aménagement du site d'Aubervilliers — 6,5 hectares —, et de ses neuf bâtiments de recherche (60 000 m²). Ce premier



Le système de ha-ha, coupe et plan - Campus d'Aubervilliers © Agence TER – Olivier Philippe

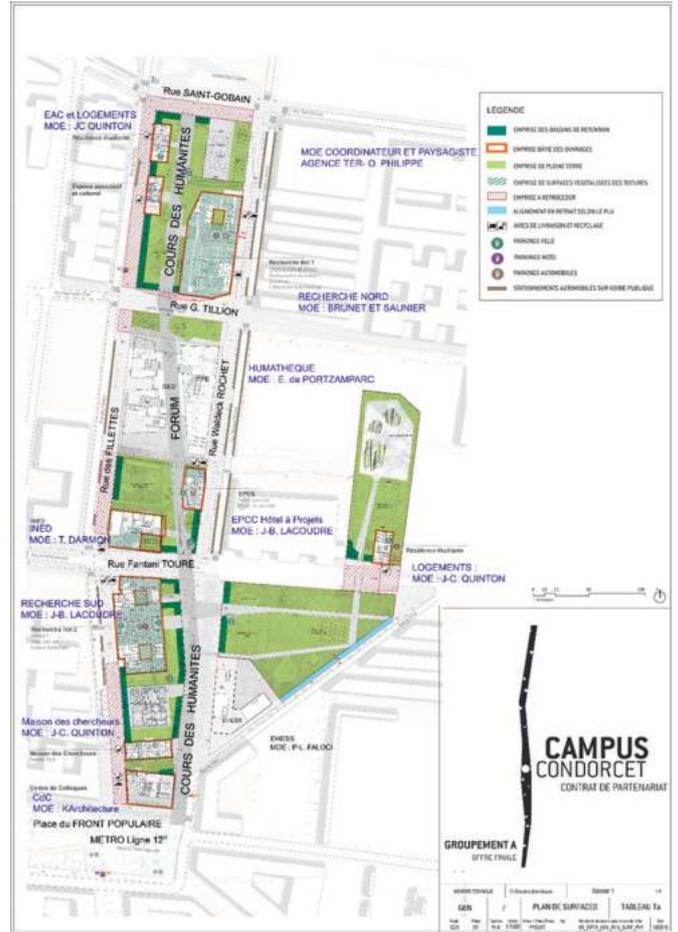
5. Maurice Leroy, ministre de la Ville, Patrick Braouezec, président de Paris Métropole, et Daniel Canépa, préfet de la Région Île de France, remettent le Label Grand Paris au Campus Condorcet, le 14 février 2012.

6. Maître d'ouvrage Région Île-de-France, Maître d'œuvre Agence de Portzamparc pour l'Humathèque, Agence P-L. Faloci pour le bâtiment de recherche EHESS.

7. VINCI, Promoteur Adim Construction, Entreprises BATEG et SYCRA, exploitant Mainteneur ENGIE, Maîtres d'œuvres : Agence K'Architecture pour le Centre des colloques ; Agences Brunet-Saunier pour le bâtiment de recherche Nord ; Agence J-B. Lacoudre pour le bâtiment de recherche sud, l'hôtel à projet et le siège de l'EPCC ; Agence J-C. Quinton pour la maison des chercheurs (88 logements), les deux résidences étudiantes (450 logements) et l'espace associatif et culturel ; Agence Antonini-Darmon pour le siège de l'Ined.



Le Campus Condorcet, un acteur majeur du territoire © Sophie Longeaud



Le plan du Campus d'Aubervilliers © Agence TER – Olivier Philippe

ensemble bâti présente une unité qui est exprimée aussi par la teinte blanche de ses bâtiments. Ces rez-de-chaussée généreux et le parc sont ouverts à tous les publics sept jours sur sept depuis septembre 2019. De plus, les traitements des sols, des entrées et des limites, le choix du mobilier urbain y compris l'éclairage et les poubelles, la signalétique, et le choix des végétaux participent à l'unité du campus et à son identification au sein du territoire.

Après sept ans de définition de projet, deux ans de chantiers de démolition et de dépollution, et quatre ans de chantiers de construction, le campus ouvre dans un quartier transformé qui réunit tous les défis métropolitains contemporains⁸ : accueillir de nouveaux habitants, ouvrir de nouveaux espaces d'enseignements, permettre la tenue des Jeux olympiques tout en créant la nouvelle trame de centralités urbaines, d'espaces publics et paysagers qui assure la pérennité de ce renouvellement urbain d'ampleur. Le campus Condorcet est devenu un acteur majeur de ce territoire. La première phase de réalisations a montré qu'il était possible de concilier le double objectif initial : répondre aux

exigences spécifiques et précises des équipements universitaires contemporains tout en créant un Campus ouvert aux territoires et à l'international. Ce même processus de collaboration est en cours pour le second site du Campus Porte de la Chapelle⁹ à Paris.

Sophie Longeaud, directrice de l'architecture et de l'urbanisme, Campus Condorcet

contact&info

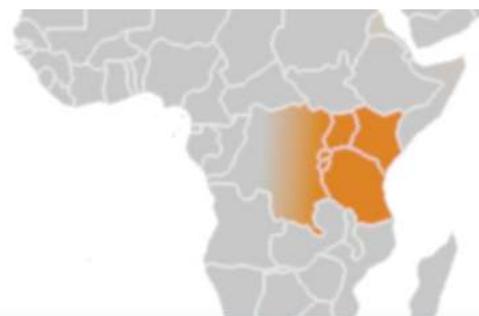
- ▶ Sophie Longeaud
sophie.longeaud@campus-condorcet.fr
- ▶ Pour en savoir plus
<https://www.campus-condorcet.fr>

8. Pousse J-F 2022, « Comment les architectures du Campus Condorcet tissent l'unité aux lisières de Paris et Aubervilliers », *Architectures CREE*, n° 399 : 95-100.

9. Maître d'ouvrage EPCC, Maîtres d'œuvres, Françoise Mauffret et Jean Guervilly.

MAMBO!

LE CARNET DE L'IFRA | IFRA'S BLOG



Mambo !

Mambo ! est le blog de publication de « papiers courts » (ou *working papers*) de l'Institut français de recherche en Afrique (IFRA), situé à Nairobi. Créé en novembre 2015, il propose aujourd'hui une centaine de billets rédigés par une cinquantaine d'auteurs et autrices différents, en français et en anglais. Ils traitent de recherches menées en sciences humaines et sociales principalement situées en Afrique de l'Est. Parmi les billets les plus récents, les lecteurs et lectrices pourront ainsi découvrir les résultats préliminaires d'une enquête, réalisée par Maxence Couche Franquet, sur les représentations du couple promues dans une église pentecôtiste, une présentation du travail de Nathan Kariuki sur les associations de vendeurs de rue au Kenya ou encore, toujours à propos du Kenya, un texte sur la politique vaccinale.

Les papiers courts sont une forme éditoriale bien adaptée aux spécificités du format blog. Ces textes, qui ne dépassent pas ici les 3 000 mots, donnent accès à des éléments exploratoires de recherche. Ils proposent ainsi des résultats préliminaires et des discussions méthodologiques. Nous pouvons, par exemple,

découvrir grâce à Léa Benoit, l'importance des roses kényanes dans le marché international, les observations d'Immaculée Nshimirimana et de René Manirakiza sur les agents de propreté urbaine de la ville de Bujumbura (Burundi), ou bien celles de Graham R.L. Fox à propos d'une équipe massaï de cricket.

Ce type d'article trouve difficilement sa place dans des revues exigeant un long travail éditorial et des textes plus aboutis. Ici, l'enjeu est bien d'encourager les discussions et les retours concernant l'écriture en cours, qui pourront ensuite nourrir des publications au format plus long, plus développé et évalué par les pairs.

Céline Guilleux

1. L'Institut français de recherche en Afrique de Nairobi (IFRA-Nairobi) est une UMIFRE rattachée à l'unité Afrique au Sud du Sahara (UAR3336, CNRS / MEAE).



contact&info

- ▶ Marie-Aude Fouéré
info@ifra-nairobi.net
- ▶ Pour en savoir plus
<https://mambo.hypotheses.org>
<https://www.openedition.org/16121>

contact&info

- ▶ Céline Guilleux
celine.guilleux@openedition.org
OpenEdition
- ▶ Pour en savoir plus
<https://www.openedition.org>

la lettre de l'InSHS

- ▶ **Directrice de la publication** Marie Gaille
- ▶ **Directeur de la rédaction** Alexandre Gefen
- ▶ **Responsable éditoriale** Armelle Leclerc armelle.leclerc@cnrs-dir.fr
- ▶ **Conception graphique** Sandrine Clérisse & Bruno Roulet, Secteur de l'imprimé PMA
- ▶ **Graphisme Bandeau** Valérie Pierre, direction de la Communication CNRS
- ▶ **Crédits images Bandeau**
© Photothèque du CNRS / Hervé Théry, Émilie Maj, Caroline Rose, Kaksonen
- ▶ **Pour consulter la lettre en ligne**
www.cnrs.fr/inshs/Lettres-information-INSHS/lettres-informationINSHS.htm
- ▶ **S'abonner / se désabonner**
- ▶ **Pour accéder aux autres actualités de l'InSHS**
www.cnrs.fr/inshs
- ▶ **Retrouvez l'InSHS sur Twitter** @INSHS_CNRS

Institut des sciences humaines et sociales CNRS

• 3 rue Michel-Ange 75794 Paris cedex 16 •

ISSN : 2272-0243